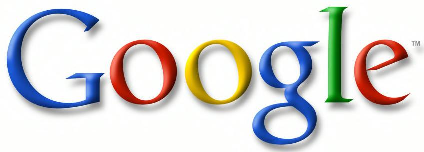




Les aventures de chevalier de Faublas

Jean-Baptiste Louvet de Couvray


HONORE ET AMORE
EX LIBRIS
WILLIAM KING RICHARDSON


Digitized by Google

LES AVENTURES

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS

Bruxelles. — Typographie veuve Ch. Vanderauwera
Rue des Sables, 16.

LES AVENTURES

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS

PAR

LOUVET DE COUVRAY

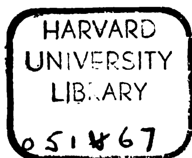
NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE HUIT GRAVURES SUR ACIER, D'APRÈS LES DESSINS
DE MARILLIER, BLANCHARD, ETC.

Tome troisième.

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE ROZEZ
RUE DE LA MADELEINE, 81

1883


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY



SIX

SEMAINES DE LA VIE

DU

CHEVALIER DE FAUBLAS

O VÉNUS ! Vénus, tu voulus, pour l'amusement du beau sexe et de ma longue adolescence, tu voulus qu'on vît dans Faublas, âgé de dix-sept ans, la réunion de plusieurs qualités ordinairement incompatibles. Avec la jolie figure d'une jeune fille, tu me donnas la vigueur d'un homme fait, tu me donnas la gentillesse et la vivacité, l'enjouement et les grâces, l'esprit du jour et l'éloquence du moment, l'adresse qui fait naître l'occa-

sion, la patience qui l'épie, l'audace qui la brusque, mille agréments divers dont un plus fat s'enorgueillirait davantage, et peut-être userait moins : tu sais comment ma conduite t'a toujours prouvé ma reconnaissance, combien ton culte m'est cher, comme sur tes autels adorés j'ai prodigué les sacrifices. Cependant, si tu m'as réservé à des travaux plus qu'humains; si, prenant plaisir à multiplier sur ma route les obstacles et les tentations, tu veux que, depuis le couvent du faubourg Saint-Marceau, jusqu'au couvent du faubourg Saint-Germain, je sois arrêté de maison en maison, et sans relâche forcé d'y choisir entre une infidélité passagère, ou une éternelle séparation ; déesse, je te déclare que je suis prêt, que rien ne m'étonne; que, dussé-je périr, je tenterai d'aller jusqu'à Sophie. Mais toi, sois juste autant que tu es belle, proportionne les moyens aux difficultés, vois la peine extrême de ton favori ; tu ne l'as pas encore assez doué : Vénus, vous le savez, il ne s'agit ici ni des charmes périssables de votre efféminé chasseur (1), ni des efforts conjugaux de votre boiteux forgeron (2); il faut, à qui doit

(1) Adonis.
(2) Vulcain.

courir ma brillante carrière, la force prodigieuse de votre immortel amant (1), ou les talents fabuleux de l'époux des cinquante sœurs (2).

Mais non, ce n'est pas cela que Faublas vous demande. O divinité bienfaisance! vous n'êtes pas seulement la reine des plaisirs, on vous dit aussi la mère de l'Amour! Deux époux, quand ils sont encore amants, peuvent donc ne pas vous paraître indignes de votre protection. Du haut de l'empyrée, contemplez sans jalousie une mortelle aussi belle que vous; elle soupire, elle vous implore, elle m'attend. Honorez son chevalier d'un regard favorable, venez à mon secours, prévenez mes périls, écartez mes ennemis, conduisez-moi jusqu'à l'asile désiré; daignez me réunir à la plus chère moitié de moi-même. Alors sera brûlé sous vos auspices un encens délectable et pur; alors vous sera fait, en actions de grâces, un délicieux sacrifice, également digne du ministre, de la victime et de l'idole.

Pendant que je fais cette poétique invocation, la prophétesse achève sa tournée dans le dortoir; bientôt elle descend chez elle, et m'envoie cher-

(1) Mars.

(2) Hercule.

cher : il est inutile de dire que je mets le *vêtement nécessaire*, et que je laisse mon épée.

Eh! bonsoir, mon aimable *beau-fils!* — Eh! bon soir, ma charmante *belle-mère!* — Faublas, dis-moi donc quelle aventure... — Conte-moi, Coralie, par quelle métamorphose... — Monsieur, je suis mariée. — Je suis marié, madame. — Mais cet événement-ci me fait trembler pour l'honneur de M. Leblanc! — Mais, ô ma Sophie! je crains bien de succomber encore à l'occasion. — Tiens, mon joli garçon, franchement tu arrives à propos, car un époux est une sotte chose, et j'ai besoin d'un amoureux. — Tiens, Coralie, je te retrouve fort heureusement, car la rencontre d'une jolie femme ne peut jamais me déplaire, et puis j'ai besoin d'un asile, d'un habit et d'un souper.

Madame Leblanc me fit donner une robe de chambre, et commanda qu'on me servît. On m'apporta la bouteille si nécessaire et la volaille tant désirée. Je bus avec l'empressement du musicien le plus sobre, qui, depuis trois heures d'horloge, concertant sans relâche en bonne maison, n'a pas trouvé le moment de se rafraîchir. Je mangeai avec la constante avidité de tel maigre auteur, qui, tous les lundis sans faute, admis à la table

de tel gros libraire, y dîne périodiquement pour le reste de la semaine. Pendant que j'employais ainsi mon temps de la manière la plus utile, Coralie me contait en peu de mots son histoire.

Quelques jours après la comique catastrophe (1) qui me ravit en même temps le père et le fils, un grave docteur est amené chez moi; M. Leblanc me fait la cour, tombe sérieusement amoureux, et m'offre sa foi; je ne puis refuser, puisqu'il est riche. Je l'épouse donc... — Tu l'épouses! — Oui, je l'épouse! à l'église! et je te dirai même quelque chose de plus fort; c'est que depuis trois mois je suis fidèle; mais cela commençait à m'incommoder; oh! je l'avoue, je ne suis pas faite pour être réduite au calendrier des vieillards. — Madame, en ce cas, je crains bien de n'être pas arrivé chez vous aussi à propos que vous me faites l'honneur de le croire. — Bon! est-ce que tu veux des compliments? Ne sois donc pas si modeste... Chevalier, pour revenir à M. Leblanc, j'épouse donc. Il m'amène dans cette maison, que je trouve pleine de malades imaginaires et de prétendus docteurs. Mon mari, que chaque jour le magnétisme enrichit davantage, m'enseigne la

(1) Voyez le second volume, page 50.

fameuse doctrine que je pratique vraiment fort bien, parce qu'elle m'amuse. Tu sais, mon ami, que je suis née rieuse, et que toujours je me suis divertie aux dépens de ceux que j'attrapais. D'ailleurs, on m'éleva pour les tréteaux, et le somnambulisme est presque une comédie publique : d'honheur, au mariage près, ma nouvelle condition ne me déplaît pas. Coralie ne danse plus, mais elle magnétise ; elle prophétise au lieu de déclamer ; tu vois qu'il me reste toujours un rôle à jouer, et que dans le fond je n'ai fait que changer de théâtre. — Fort bien, Coralie ; maisà présent qne j'ai soupé, parlons sérieusement : tu ne veux pas me renvoyer au dortoir? — Assurément non. — Tu consens à passer la nuit avec moi, malgré l'hymen? — Malgré l'hymen ! dis donc à cause de lui. Chevalier, tu as de l'esprit, et je suis obligée de te dire que celui qui paie et le mari, c'est la même chose ; et puis j'ai lu quelque part qu'on avait toujours du goût pour son premier métier. Je n'ai pas oublié le mien, Faublas ; je sais d'ailleurs que depuis longtemps les honnêtes femmes s'en mêlent : je te réponds que jamais aucune ne s'en sera mêlée plus volontiers que moi, et pour un plus aimable gentilhomme que celui que j'embrasse.

Je rendis à madame Leblanc son baiser, et repris ainsi la conversation un moment interrompue.

Ton mari, où est-il? — A Beauvais, pour des affaires de famille. — Et ta femme de chambre, ne causera-t-elle pas? — Tu as raison; que je suis étourdie, moi! il faut la mettre dans la confidence.

A ces mots, elle sonna; la suivante accourut, sa maîtresse lui dit: Tenez; voilà un louis que je vous donne, mais ne vous avisez pas de dire à mon mari que monsieur a couché avec moi; car je réponds que vous en avez menti, je vous arrache les yeux, et je vous chasse; allez.

Après avoir prononcé du ton le plus majestueux cette harangue vraiment héroïque, madame Leblanc entra dans son lit, où bientôt elle me reçut.

Hélas! ce fut inutilement: le magnétisme, toujours trompeur, ne tint pas sa promesse, et Vénus apparemment ne m'avait pas entendu. En vain, pour amener l'heureux moment dont elle avait conçu l'espérance au dortoir, Coralie épuisa les ressources de son ancien métier et de son art nouveau; comme Justine, elle finit par m'adresser, dans son désespoir, ce reproche amer à mon cœur: *Ah! chevalier de Faublas, que je vous*

trouve changé! d'honneur, ajouta-t-elle vivement, je n'aurais pas prophétisé celui-là.

Et moi, qui ne me souciais point d'entrer dans les détails d'une longue justification, je fis avec madame Leblanc ce que j'avais fait auprès de mademoiselle de Valbrun : je m'endormis sans répondre un mot.

Vous, censeur scrupuleux, qui reprochez à mon histoire de ne renfermer aucune leçon profitable, voyez comme elle est sublime et profonde, la moralité qui sort ici du fond même du sujet; admirez avec combien de justice, et par quelle inévitable fatalité, les deux plus indignes rivales de Sophie se sont trouvées, l'une après l'autre, et de la même manière, précisément punies par où elles avaient péché.

Cependant, comme le premier devoir d'un historien est d'être fidèle, dût cette ouvrage en paraître un peu moins moral, n'imputons pas à la *fameuse doctrine* un tort qu'elle n'eut point. Disons, pour l'honneur de la *science*, que ce fut surtout par le secours du magnétisme qu'à la pointe du jour la prophétesse obtint de son malade une première preuve de convalescence. Mais aussi, puisqu'il s'agit d'être rigoureusement exact, ajoutons que le docteur femelle, apparemment

retenu par la crainte de compromettre son art, n'osa pas tenter de m'initier une seconde fois.

Il était à peu près huit heures du matin quand madame Leblanc me fit endosser un large habit noir, qu'elle venait de choisir dans la garde-robe de son mari. Avant de déterminer le parti qui me restait à prendre, il était bon de faire dire à M. de Valbrun quel asile ma bonne fortune m'avait offert. La commission était délicate, Coralie voulut bien s'en charger; mais il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était partie, quand je la vis revenir. Elle entra brusquement, poussa la porte, mit les verroux, et d'un air effrayé m'apprit que, prête à sortir, elle avait entendu dans la rue la voix de plusieurs hommes attroupés. L'un d'eux, en prenant le marteau de la porte cochère, avait dit: cette religieuse ne peut être loin, il faut faire perquisition dans les maisons voisines. Vous, courez chercher le commissaire Chénon; toi, Griffart, garde le milieu de la rue, et ces messieurs vont entrer ici avec moi: nous n'avons pas besoin de permission, parce que c'est une maison publique. Coralie, en me donnant cette fâcheuse nouvelle, m'avait conduit vers un escalier dérobé. Chevalier, me dit-elle alors, tu ne peux t'en aller par la cour, parce que les suppôts de la police y sont

déjà. — Ils y sont, Coralie! — Oui, mon ami. Tout en donnant ses ordres, l'exempt a frappé, mon portier a tiré le cordon; je n'ai eu que le temps de voler ici pour t'avertir du péril. — Mais par où donc leur échapperai-je? — Par là, Faublas. Monte tout au haut de ce petit escalier, grimpe sur le toit, et, je t'en supplie, prends garde de te casser le col. — N'aie pas peur.

Aussitôt je m'élance, je monte; je monte, j'arrive aux mansardes. Je passe par la fenêtre, je saute sur une gouttière, et je marche avec cette précaution timide que doivent m'inspirer la hauteur et l'inégalité du terrain que je parcours. Il y avait quelques minutes que je me promenais de précipices en précipices, lorsque, dans un des jardins sur lesquels ma vue plongeait, je découvris un homme qui, m'ayant aperçu, donnait l'alarme. Je me hâtai de chercher un asile au fond d'un taudis, dont l'entrée était seulement défendue par un mauvais châssis, garni de carreaux de papier. Là, sur quelques brins de paille, gémissait un jeune homme, qui d'une voix faible me dit: que viens-tu faire ici? que me veux-tu? Toujours victime de l'injuste mépris des hommes, j'aurai donc vainement espéré pouvoir du moins dérober mes derniers tourments à leur insultante

pitié! Réponds, indiscret étranger, réponds; pourquoi viens-tu par ta présence augmenter l'horreur de mon heure suprême? — Infortuné! que me dites-vous? je suis loin de vouloir redoubler vos peines. Eh! que ne puis-je les adoucir! que ne puis-je vous offrir quelques consolations! — Je n'en veux pas, laisse-moi; je suis trop heureux de mourir, si je puis mourir sans témoins. — Vous me faites trembler! êtes-vous dévoré d'un mal si honteux que vous ne puissiez l'avouer à personne? — Oui d'un mal honteux, cruel, insupportable! mais mille fois moins que ne le serait l'humiliant aveu qu'en vain tu prétendrais m'arracher. Laisse-moi.

Comme il parlait, un enfant que je n'avais pas aperçu, couché près de lui, se réveilla, me tendit les bras et cria : j'ai faim. — Pourquoi donc ne pas lui donner à manger? Pourquoi! répondit le jeune homme, pourquoi! et d'un ton douloureux, de ce ton qui perce le cœur et déchire les entrailles, l'enfant me criait : j'ai faim! — Ah! pauvres malheureux! quoi! la misère?... La misère, interrompit le jeune homme, la misère; il est donc vrai qu'elle peut tout flétrir, tout! jusqu'à la vertu même! Est-ce ma faute à moi, si jeté par le hasard de la naissance dans la classe la plus indi-

gente, j'ai vu mon enfance tourmentée de mille besoins, et condamnée à toutes les privations! Est-ce ma faute, si, faisant ensuite d'inutiles efforts pour fléchir l'ingrate fortune, je ne me suis livré qu'à des travaux mal payés, parce qu'ils étaient pénibles; qu'à des entreprises échouées, parce qu'elles étaient honnêtes; qu'à des dangers ignobles, parce qu'ils étaient infructueux? et lorsque, parvenu depuis à m'élever jusqu'au barreau, j'ai cru m'être ouvert une carrière également utile et glorieuse, suis-je coupable pour n'avoir rencontré que des confrères intéressés à nuire au talent qu'ils soupçonnent, que des procureurs incapables d'apprécier un mérite qu'on ne leur vante pas, que des amis hors d'état de me prêter dix louis pour acheter une *grande cause?* Suis-je coupable pour m'être associé une compagne d'infortune, lorsque j'ai senti le vif aiguillon de cet appétit sensuel, qui est le plaisir des gens riches, et le besoin des pauvres gens? Me blâmera-t-on de ce que, docile à la voix de la nature, et ne pratiquant pas cet art destructeur par lequel vos belles dames trompent le premier de ses vœux, mon honnête femme m'a donné cet enfant, par qui notre misère s'est augmentée? M'accusera-t-on d'avoir trop dépensé pour la maladie de mon

épouse, bien morte de son mal, puisqu'elle n'a pas eu de médecins? Hélas! si ma vie fut, dans son misérable cours, traversée de mille accidents, agitée de chagrins sans nombre, vouée à des tourments de toute espèce, qui osera dire que la faute en est à moi? Cependant je me suis vu l'objet de leur dérision, le ridicule m'a poursuivi, les humiliations m'ont été prodiguées; il m'a fallu supporter la menace et dévorer les affronts; on m'a chargé de malédictions et d'opprobre; tous enfin se sont éloignés de moi, tous ont fui mon approche, comme si mon approche les souillait, comme si je portais sur mon front détesté le signe de la réprobation publique. Grand Dieu! qui m'avez tant éprouvé, Dieu puissant, qui lisez dans les cœurs, vous savez si jamais ma conduite a justifié les mépris des hommes; vous savez si je n'ai pas fait tout ce que j'ai pu pour que ma pauvreté fût du moins respectable. — Quoi! personne ne vous a secouru? — Une fois seulement, pressé de ma détresse extrême, déterminé par les dangers de cet enfant, je me fis cette violence d'aller implorer l'assistance d'un homme qui se disait mon protecteur. Si vous saviez de quel ton le cruel me plaignit, avec quelle barbarie il éleva la voix, comme il me jeta son aumône devant un monde de valets!...

pas... écoutez-moi... Depuis plus d'un an, jeté dans un monde nouveau, continuellement distrait par les plaisirs d'une vie très-dissipée, j'ai négligé des devoirs que rien ne pouvait me dispenser de remplir. Je vous l'avoue, uniquement occupé de moi, j'ai tout à fait oublié ceux de mes frères à qui j'aurais dû songer tous les jours. Et que de familles honnêtes, maintenant ruinées sans ressources, j'aurais peut-être soutenues avec une partie de l'argent prodigué dans mes vains amusements! et que de malheureux ont peut-être péri, que j'aurais pu sauver de leur désespoir! Mon ami, daignez m'aider à réparer cette faute, que je ne me pardonnerai point... Je ne prétends pas vous offrir un faible secours qui ne vous arracherait que pour un moment à l'horreur de votre situation déplorable : deux cents louis sont dans cette bourse; empruntez-m'en la moitié...—La moitié!... Empruntez, je vous en supplie. Cent louis pourvoiront à vos besoins les plus urgents, vous mettront à portée de perfectionner vos talents, vous donneront le temps d'attendre l'occasion de vous montrer, de vous faire connaître enfin; cent louis commenceront peut-être votre fortune! Eh bien! mon ami, quand vous serez à votre aise, vous irez aussi chercher quelques douleurs à consoler; et la

première fois qu'un malheureux vous aura dû la vie, vous aurez acquitté votre dette envers moi. — O bienfaisance! ô générosité! — Allons, mon ami, reçois cet argent, reprends courage, embrassons-nous, console-toi. Va, je le sais bien, la misère n'est honteuse que lorsqu'elle est le fruit de l'inconduite; et presque toujours un bienfait, quand il honore celui qui le donne, fait l'éloge de celui qui le reçoit. — O mon ange libérateur!... c'est la Providence... oui, c'est Dieu... c'est Dieu lui-même qui t'envoya pour nous sauver... Va, chaque jour j'irai au pied de ses autels, j'irai remercier l'Éternel... j'irai... j'appellerai sur toi les bénédictions du ciel.

Sa voix était entrecoupée par des sanglots, et l'enfant promenait sa petite main caressante sur mon visage baigné des larmes de son père. O moment plein de charmes! comment exprimer vos délices!

Monsieur, reprit le jeune homme, dont la voix s'était ranimée, daignez m'apprendre à qui je dois la vie. — Je ne puis. — Vous refusez de me dire!... Monsieur, reprenez votre or. — Mais... — Vous voulez vous dérober à ma reconnaissance! Monsieur, je n'accepte pas votre argent. — Mais auparavant sachez les raisons... — Monsieur, je

n'accepte pas. — Hé bien! je vais vous prouver une confiance sans bornes : je m'appelle le chevalier de Faublas. — Le chevalier de Faublas! *Où tant de vertu va-t-elle se nicher!* (1) — Comment!... — O mon bienfaiteur! pardon, mille fois pardon, je vous offense bien involontairement. — Mes premières aventures ont fait quelque bruit dans la capitale, et vous me condamnez d'abord; peut-être êtes-vous un peu trop prompt, un peu trop sévère. O mon ami! excusez les folies de l'adolescence, plaignez les passions de la jeunesse, et, pour me juger, attendez quelque temps, vous ne me connaissez pas encore. — Ah! pardonnez vous-même une exclamation sans doute indiscrète. Ah! je vous connais et vous dois toute mon estime. Vous vous corrigerez, j'en suis sûr; avec un excellent cœur on ne peut s'égarer longtemps.

Il prit ma main qu'il baisa plusieurs fois. En l'embrassant, je lui demandai son nom. Florval, me dit-il.

Florval, j'aime votre noble franchise; êtes-vous sincèrement disposé à m'honorer de votre amitié? — Quelle question! — Je vous reverrai donc dans

(1) On sait que ce mot de Molière est devenu proverbe.

un temps plus heureux? — Quoi!... — Florval, il faut que je me cache, je ne sais ce que je vais devenir, on me poursuit. — On vous poursuit! Puissent nos ennemis se consumer en recherches vaines! puisse leur rage être confondue! Mais pourquoi cet habit? On vous l'a déjà vu peut-être? Que n'en prenez-vous un autre? — Lequel? — Tenez, dans ce coin, ces guenilles noires. C'est ma robe, c'est le meuble qu'il m'a fallu toujours conserver. Ce matin je comptais l'aller vendre; mais je n'ai pas eu la force de gagner l'escalier. Et puis qu'aurait-on voulu m'en donner? elle est si mauvaise! Prenez-la toujours, elle peut vous déguiser parfaitement bien; cachez votre habit dessous, et par-dessus laissez tomber vos cheveux flottants dans toute leur longueur, ils sont encore assez poudrés.

Tout en m'occupant de mon travestissement nouveau, je me permis de faire à Florval plusieurs questions, auxquelles il s'empressa de répondre.

Ainsi vous êtes avocat, Florval? — Hélas! oui, monsieur. — J'avais toujours cru cette profession aussi lucrative qu'honnête. — Ah! monsieur, quel métier! forcer un pauvre diable à vous payer d'avance pour n'être pas obligé de le faire assi-

gner! grossoyer pour un procureur des requêtes à deux sous la page! tous les matins mentir aux petites audiences pour un écu! Ah! monsieur, quel métier! quel métier! — Cependant il y a tant d'affaires au palais, que vous devriez être occupés tous. — On le croirait ; mais d'abord *l'ordre, l'ordre fameux* est composé de cinq ou six cents membres avides d'argent plus que de renommée. J'ai vu tel confrère en vogue, caressant la fortune qui lui souriait, mais négligeant la gloire qu'il pouvait espérer, dans la même journée griffonner des requêtes, compiler des consultations, brocher des factums, entasser des mémoires, plaider à toutes les chambres, et, par cette avidité meurtrière, sucer le sang de cinquante clients amaigris, dévorer la substance de cinquante confrères affamés ! Ah! monsieur, quel métier! — Allons, Florval, tâchez de vous faire connaître, et... — Et le moyen monsieur? si vous saviez que de dégoûts ils me donneront, par combien de *remises* ils fatigueront ma patience, avec quelle adresse ils environneront mes débuts de difficultés presque insurmontables! — Florval, une meilleure fortune vous attend, sans doute. Songez aux orateurs célèbres; ils eurent comme vous des obstacles à vaincre... — Que me

dites-vous, monsieur? Tout rebute un talent naissant, la sublimité des grands modèles fait son désespoir, moins pourtant que ne le dégoûtent les inconcevables succès de certaines gens si petits! croyez-vous qu'il n'y ait qu'en littérature des réputations usurpées? Au barreau comme ailleurs, monsieur, le mérite timide rougit et se cache, tandis que l'audacieuse médiocrité se produit, sollicite, manœuvre, se prône, parvient et brille d'un éclat qui n'est pas toujours éphémère. Pourquoi, lorsque, avant-hier, la rage dans le cœur, je regagnais mon grenier pour y expirer de faim, pourquoi mon confrère E..., toujours enivré de succès pendant sa vie, mourait-il d'une indigestion sous ses lambris dorés? Ah! monsieur, quel métier! quel métier! — N'en est-il donc aucun parmi vous qui mérite sa réputation? — On peut en compter plusieurs, dont les talents vraiment recommandables honorent le barreau; veuille leur destin que le barreau les honore toujours, que jamais les haines secrètes, enfantées par les rivalités journalières, et la basse envie, ennemie née de tous les succès, ne s'attachent à leurs pas pour opérer leur ruine et flétrir leur gloire! Ah! monsieur, quel métier! quel métier! je l'ai vu de trop près. Eh! qui voudrait le faire, si par hasard

il ne se rencontrait de loin en loin quelques malheureux à défendre, au risque d'être *rayé du tableau.* — Florval, mon ami Florval, le malheur vous aigrit. Il est vrai, me répondit-il presque en souriant, il est vrai qu'on n'envisage pas les choses du côté le plus beau, quand on a faim depuis deux jours... M. le chevalier, vous voilà bientôt prêt... je ne puis descendre dans la rue... vous n'avez rien fait pour moi, si vous ne prenez encore la peine de m'envoyer quelque nourriture. — Mon ami, j'y cours.

Pendant qu'il me parlait, j'arrangeais la robe de manière que sa vétusté fut un peu moins remarquable. Chacun des côtés était déchiré par en bas; j'eus soin de retrousser élégamment chacun des côtés, comme si j'avais eu peur des crottes; je fourrai l'un des pans dans mon gousset, je tins l'autre sous mon bras. Un long et large accroc laissait ma poitrine à découvert; je fis un grand rempli et mis artistement des épingles. Quant au dos, les trous se trouvaient cachés sous les plis; ainsi tout allait au mieux, le petit avocat venait de disparaître, j'avais l'air d'un procureur-syndic. Adieu, Florval; si par hasard on vous questionne... — Plutôt souffrir le dernier supplice, que de vous exposer au moindre péril!...

Mais serai-je longtemps sans vous revoir? — Je n'en sais rien, Florval. — Oh! je chercherai, je m'informerai; vous, M. de Faublas, daignez ne pas oublier celui qui vous doit tout. — Florval, je n'oublierai pas mon ami. — Adieu, mon bienfaiteur; ange libérateur, adieu.

Et comme j'étais au bout du long corridor, l'enfant forçant sa petite voix claire, me cria : adieu, mon papa.

Son papa! et le père m'appelle son ange libérateur! et j'arrache à la mort deux victimes! et mes yeux sont encore mouillés des plus douces larmes qu'ils aient jamais versées! et mon cœur est plein d'un sentiment délicieux! O plaisirs ineffables que l'on goûte à faire une bonne action! ô bonheur suprême dont je n'avais qu'une faible idée! Mais qu'est-ce que donner de l'argent à un homme de confiance pour qu'il le distribue?... il faut aller soi-même... O ma Sophie! un jour nous monterons ensemble dans les greniers, nous pénétrerons dans les réduits du pauvre. Là, nous saurons découvrir la misère qui se cache, prévenir ses pénibles aveux, proportionner les secours aux besoins, calmer les douleurs par les consolations. Là, ma charmante femme, vingt malheureux nourris de tes bienfaits, te rendront

un hommage selon ton cœur. Oh! que tu me paraîtras plus belle, quand je t'aurai vue t'attendrir sur leurs peines secrètes, quand tu reviendras fière de leurs bénédictions! A peine m'apercevront-ils, ils ne verront que toi! ce sera ta main qu'ils oseront baiser, ce sera toi qu'ils pourront appeler un ange libérateur! Tu en as la figure céleste, chacun de tes traits atteste une âme divine... O ma Sophie! tu soutiendras les pères de famille, les orphelins, les pauvres veuves, les filles délaissées... les veuves! les filles!... Faublas, loin de vous cette horrible idée!... Respectez la beauté malheureuse que vous avez secourue, ou renoncez à tout sentiment d'honneur, et demeurez à jamais chargé de la juste exécration des hommes.

Je m'en allais réfléchissant ainsi jusqu'à la porte de la rue, où les périls qui m'environnaient fixèrent mes idées sur des objets tous différents. Je quittais à peine le seuil hospitalier, que plusieurs hommes me suivaient déjà. L'un d'entre eux surtout m'épouvanta d'abord d'un coup d'œil scrutateur; puis, d'un air tantôt irrésolu, tantôt décidé, reportant alternativement son louche regard sur ma figure pâlie et sur les basses figures de ses vils compagnons, il sembla plusieurs fois les con-

sulter, et plusieurs fois aussi leur dire: c'est lui! je vis le moment où j'étais pris. Persuadé que je ne pouvais échapper au danger qu'en payant d'audace, j'assurai promptement mon maintien, et ma mémoire m'ayant à propos servi, je répétai à haute voix le nom que m'avait dit madame Leblanc. Griffart, m'écrai-je. Le vilain monsieur qui m'inquiétait, c'était justement ce monsieur Griffart! *Qu'est-ce que y a?* me dit-il. — Comment! tu ne me connais pas? — *Je ne sais pat encore.*— Et vous, messieurs? *Pis qui n'sait pat, lui*, répondit l'un d'eux, *nous n'savons pat itou.* Alors je pris noblement un air dédaigneux, pardessus mon épaule je passai toute la troupe en revue, je toisai le chef de la tête aux pieds, enfin je laissai tomber de ma bouche ces mots: quoi! mes beaux messieurs, vous ne connaissez pas le fils du commissaire Chénon? A ce nom révéré, vous eussiez vu tous mes coquins saisis de respect, soudain mettre bas chapeaux de laine ou bonnets de coton; d'une façon gentille empoigner leurs toupets, subtilement rejeter leurs pieds droits en arrière et me faire ainsi, avec de très-humbles excuses, la révérence de cérémonie. D'un signe de tête, je témoignai que j'étais content; et m'adressant à Griffart: Eh bien! mon brave, y

a-t-il quelque chose de nouveau? — *Pat encore, not maîte, mais y a gros que ça n'tardera pas. Je crois que nous l'avons reluquée sur le toit, la bonne fille! faudra ben qu'elle en dégringolle. Elle a pris les habits de mon sesque, mais c'est zégal, je dis quoique ça qu'elle n'gourera pas Griffart.* — Et si elle se présente au bout de la rue? — *Ah! je dis, on la gobe, Bras de fer l'allume* (1) *zavec les enfants perdus.* — Et de ce côté-là? — *Tout de même pour changer. Trouve-tout bat l'antif avec les lurons.* — Avec les lurons! tenez, mes enfants, allez déjeûner au cabaret; toi, Griffart, je te charge de porter tout de suite un bon morceau de pain, une pièce de rôti et une bouteille de vin à un sieur Florval qui demeure là... dans cette allée, au cinquième étage. Ce qui restera de mes six francs, tu reviendras au cabaret le boire avec tes camarades.

Tous ces gens-là s'épuisèrent en remercîments plus grossiers qu'énergiques, et je trouvais leurs gestes aussi dégoûtants que ridicules, et leur joie m'attristait, elle était ignoble comme eux. Dès

(1) En terme d'argot, *allumer* signifie guetter. *Battre l'antif* veut dire rôder dans les environs. Lecteur, dites que mon livre n'est pas instructif.

qu'ils m'eurent quitté, je m'interrogeai moi-même : d'un côté, Bras de fer avec les enfants perdus! de l'autre, Trouve-tout et les lurons!... oserai-je y aller!... m'exposerai-je à un second examen?... J'ai peur... cette prétendue religieuse qu'ils poursuivent, a, disent-ils, pris des habits d'homme; si je pouvais me déguiser en femme!... Je ne sais, mais Bras de fer et Trouve-tout m'épouvantent!... Ah! ah! qu'est-ce donc que cette engageante demoiselle, qui, de la fenêtre du second étage, appelle poliment tous ceux qui passent! allons-y... Peut-être qu'avec de l'argent... allons-y, nous verrons; toujours serai-je le maître, si je ne puis faire mieux, d'aller au bout de la rue présenter aux lurons le fils du commissaire... allons, montons... c'est mauvaise compagnie, Faublas; mais ma foi, sauve qui peut.

J'entrai de plein saut chez la pauvre fille, qui avait laissé sa porte entrebâillée. Elle vit ma robe noire et crut voir le diable. Le cri perçant qu'elle poussa dut être entendu de toutes les pratiques qu'elle avait dans le voisinage. Moi, qui ne me souciais point de me mettre sur les bras la foule des amants de cette moderne Aspasie, je me hâtai, pour la rassurer, de me dépouiller de la robe ennemie. Sa crainte mortelle se dissipa, dès

qu'elle m'entendit protester que je n'étais pas monsieur le commissaire. Ce fut bien autre chose quand elle me vit tirer de ma bourse un double louis : le plus doux espoir brilla sur sa figure entièrement rassérénée.

Mademoiselle, ces deux louis sont à toi... Je le veux bien, interrompit-elle ; et plus prompte que l'éclair elle courut à sa porte qu'elle ferma ; à sa fenêtre, sur laquelle elle étendit une toile vermoulue, que des gens moins difficiles appelleraient un rideau ; à son alcôve... Venez, venez donc, fille trop complaisante et trop vive ; si vous aviez voulu m'entendre jusqu'à la fin, vous vous seriez épargné d'inutiles démonstrations qui doivent coûter à votre amour-propre, autant qu'à votre pudeur... En vérité, mon enfant, tu as mal interprété mes intentions. Pour les deux louis que je t'offre, je demande seulement que tu me fournisses des vêtements de femme, et que tu m'aides à m'habiller. Je le veux bien, répondit-elle. — Cela est charmant ! Tu veux tout ce qu'on veut, toi ! — Dame ! faut bien faire son état. — Que me donnes-tu là ? un jupon prétendu blanc, plein de crottes du haut en bas ! — C'est que l'autre jour je suis revenue de chez *Nicolet* par un mauvais temps. — Et ce caraco tout déchiré ? — Je l'ai arrangé

comme ça lundi dernier, en rossant un clerc de procureur qui ne voulait pas me payer. — Et ce fichu tout sale? — C'est un vieux moine qui me l'a chiffonné. — Et cette baigneuse toute roussie? — C'est que mon amoureux, dans un accès de jalousie, l'avait jetée au feu. — Allons, mademoiselle, reprenez vos guenilles, je n'en veux pas... Tiens, mon enfant, donne-moi tes meilleures nippes, je les payerai ce que tu les estimeras; les deux louis sont pour le secret. — Voilà qui est parler! Foi d'honnête fille, *Fanchette* va vous donner ce qu'elle a de plus brillant, son ajustement *du Panthéon*; tenez, je vous le céderai au prix coûtant: quatre louis; et par-dessus le marché vous aurez encore ce grand chapeau noir avec son panache, et puis les preuves de mon amitié, si vous voulez, parce que vous êtes bien gentil. — Pour la robe et le chapeau, volontiers; bien obligé du reste.

Il me manquait encore une chemise. Fanchette eut beaucoup de peine à me la fourmir médiocrement bonne; elle eut beaucoup de peine à ne pas outrager ma timide pudeur, en me la passant. La robe qu'elle me mit ensuite, m'allait aussi bien que si on l'eût faite pour moi. Comme cet habit vous sied! disait Fanchette. En vérité, reprit-elle,

après un moment de réflexion, je ne demande pas mieux; car tu es bien le plus joli homme que j'aie jamais vu des deux yeux! Et si je ne m'étais hâté d'y mettre ordre, elle allait m'embrasser très-indécemment.

Non, mademoiselle, non, vous dis-je. Tiens, Fanchette, voilà les six louis que je te dois. Fais-moi le plaisir d'aller chercher un fiacre et de me l'amener; tu m'accompagneras dedans jusqu'à la porte du Luxembourg. En te quittant là, je te donnerai encore quelques petits écus pour ta course; mais dépêche-toi surtout, et garde-toi bien de dire un mot à personne. — Je vous le promets. Je vous aime, parce que... — Va, Fanchette, va vite.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était partie, quand j'entendis la clef tourner dans la serrure. Jugez de ma surprise et de mon effroi, lorsque, la porte s'étant ouverte, je vis entrer un inconnu, qui, non moins familier que s'il eût été chez lui, me dit bonjour sans me regarder, et jeta sur le lit sa canne et son chapeau. Je m'aperçus que ses jambes chancelantes le portaient de travers, qu'il faisait fréquemment des tours sur lui-même, qu'il accrochait les meubles et battait les murs. Sa bouche s'ouvrait avec effort, sa langue articulait

à peine, ses dents étaient mêlées; il prit une chaise et s'assit à côté, puis en se relevant il se fit à lui-même, après quelques jurements préparatoires, cette judicieuse remarque : je me suis trompé. Il ajouta : Fanchette, je suis sûr que tu as été inquiète de ce que je ne suis pas revenu ste nuit avant ce matin... t'a enragé de ça, comme d'juste... Ah! c'est qu'y avait z'un monde à s'thôtel d'Angueleterre!... Qué plaisir dans st'endroit-là! y a des personnes qui s'y ruinent... avec z'un agrément... c'est charmant de les voir... mais c'est qu'i sont contents !... Enfin n'y a pat u z'une querelle, juge!... excepté z'un qui en a tué z'un autre, mais v'la tout...

A ces mots il se leva pour venir droit à moi, mais sans le vouloir il prit à gauche et se jeta sur la croisée dont il brisa quelques vitres. Après bien des détours, il parvint pourtant jusqu'à moi, et pendant quelques secondes il me regarda sous le nez, d'un air qui m'aurait beaucoup amusé, si j'avais eu moins d'inquiétude : c'est moi, reprit-il enfin, c'est toi... Voilà ben ta chambre z'et ta belle robe... mais j'suis gris... oh! ça, j'suis gris... t'a les yeux noirs et j'les vois bleus!... t'es blonde et tu me sembles brune!... t'es petite et j'te trouve grande!... Oh ça, j'suis dedans, c'est clair; mais

quoique ça, je te veux persuader que t'es gentille et que j'suis ton z'amoureux.

Il s'approcha, je reculai; il me suivit, je le repoussai; il me retint, je fis un geste menaçant; il me donna un coup de poing, je lui en rendis deux; il se jeta sur mon panache, je le saisis par les cheveux. Sa chute entraîna la mienne; le chevalier de Faublas, étendu sur le plancher, roula dans la poussière avec le vil amant d'une fille publique! Ce qui faillit à rétablir en faveur de mon adversaire l'inégalité de cet indigne combat, c'est que je n'étais pas commodément vêtu pour faire le coup de poing. Cependant la victoire n'aurait pu longtemps balancer incertaine, parce qu'il y avait, dans notre manière d'escrimer, cette différence tout avantageuse pour moi, que, sans dire un seul mot, je tâchais de parer avant de riposter; au lieu que le vilain, jurant comme un cocher, négligeait la parade et ne cherchait qu'à me frapper et à me retenir : on juge donc que le plus braillard n'était pas le moins maltraité; mais avant que je fusse parvenu à me dégager, les voisins accoururent au bruit qu'il faisait. Charmés de trouver cette occasion de se débarrasser de leurs odieux locataires, ils commencèrent par

nous charger d'imprécations et de coups : ensuite ils nous séparèrent, nous descendirent et nous livrèrent à la garde que l'un d'entre eux avait été chercher.

Deux soldats mirent les menottes à mon camarade, deux soldats me donnèrent la main, le peuple me hua, les enfants me suivirent. Au bout de la rue, je passai triomphante au milieu des *lurons*, qui n'attendaient pas, sous ces pompeux habits et dans cet honorable cortége, leur prétendue religieuse en homme travestie. Mais combien de rues nous courûmes à pied! que de boue, en chemin ramassée, souilla le bel habit *de Panthéon!* que de grossiers propos j'entendis sur ma route! avec quelle brutalité me traînèrent mes incivils conducteurs! Ah! pauvres filles, Dieu vous préserve de la garde de Paris!

Dieu vous préserve aussi du commissaire! Un juge de paix trancher du magistrat! se donner les airs de condamner sans entendre! Un pesant caporal conta le fait qu'il ignorait, ses soldats attestèrent ce qu'ils n'avaient point vu, plusieurs témoins crièrent que j'étais femme publique et que je rossais mes amis; le clerc expéditif, comprenant peu de chose, mais écrivant tout, ferma le procès-verbal avant même qu'on eût daigné

s'informer si nous n'avions pas quelques moyens de défense ; et tout à coup, du tribunal despotique de l'orgueilleux bourgeois, émana cet arrêt sans appel : Le garnement à l'hôtel de la Force ! la fille à Saint-Martin !

A Saint-Martin ! il est donc vrai que j'y fus conduit ! il est donc vrai que de tous les adolescents le plus précoce, celui qui plusieurs fois, en certains cas, s'était montré si supérieur à tant d'hommes faits, celui dont les succès galants occupaient encore la capitale étonnée, le chevalier de Faublas enfin, proclamé fille par un jugement public, se vit enfermé dans une succursale de l'hôpital, pour y attendre apparemment le grand jour où le chef de la police le ferait, avec cent compagnes prostituées, transférer à la métropole.

Aussi pourquoi m'étais-je laissé traîner dans cette affreuse prison ? Pourquoi ! l'aveu de mon sexe, chez ce commissaire, ne m'eût-il pas attiré une foule de questions, auxquelles, je me serais vu très-embarrassé de répondre ? Dans tous les cas, ce moyen extrême ne me restait-il pas toujours ? et ne devais-je point me flatter que mille autres, presque aussi faciles, m'épargneraient le danger de celui-là ? Avec de l'adresse et de l'or, je

forcerais les portes de Saint-Martin plus aisément que celles de la Bastille... mais je devais surtout me hâter; un instant pouvait me perdre. Dans le faubourg Saint-Marceau, devenu pour la seconde fois le théâtre de ma gloire et de mes infortunes, mille accidents pouvaient découvrir les traces que le chevalier de Faublas venait de laisser sur son passage. Allons, vite, appelons à mon secours quelques amis... Des amis! je n'ai plus à Paris que des connaissances... Rosambert... il m'a fait un vilain tour, Rosambert! et puis il est loin. Derneval est plus loin encore... Madame de B*** n'est peut-être pas arrivée... D'ailleurs, comment lui donner de mes nouvelles sans la compromettre?... Mais mon amie, mon amante, ma femme!... c'est à elle!... hé! oui, c'est à elle qu'il faut mander!... Non, du Portail est là, qui, sans doute, a les yeux ouverts. Il peut intercepter les dépêches, et m'enlever encore... Non, je ne veux pas d'un moyen qui m'expose à me priver de voir ma Sophie... Reste le vicomte de Valbrun. Ce n'est pas à sa petite maison qu'il faut envoyer; je ne sais pas où est son hôtel : le commissionnaire s'informera; écrivons au vicomte.

Ce que je vous dis là, en trente lignes, ce fut le résultat de deux heures de réflexions; aussi ma

lettre au vicomte n'était pas achevée, quand on vint appeler Fanchette. Saisi d'effroi, je ne me décidai qu'avec peine à gagner le premier guichet. Là, je vis une élégante, qui, m'ayant jeté deux ou trois coups d'œil dédaigneux, m'ordonna d'un ton sec de la suivre. Les portes de la prison s'ouvrirent, ma fière protectrice monta gravement dans sa voiture, et d'un signe de tête m'annonça que j'y pouvais prendre place sur le devant. J'obéis, nous partîmes. Alors m'adressant à l'inconnue : Madame, que de remercîments !... Vous ne m'en devez pas, interrompit-elle; il est vrai que je vous ai tirée de ce bel endroit où vous n'étiez pas trop déplacée, je pense; mais ce n'a pas été pour vous obliger personnellement, je vous assure. — Cependant madame... — Cependant, mademoiselle, je vous prie de me croire. — Pourquoi refuseriez-vous le juste hommage?... — Bon Dieu! cela fait des phrases! je ne les aime pas, mademoiselle. Ne causons pas ensemble, je vous en prie.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel je me demandai tout bas quelle était cette incivile libératrice qui me rendait un si grand service et me traitait si mal, où m'engagerait cette nouvelle aventure, et ce que j'allais devenir.

La belle dame qui m'avait ordonné de me taire, m'ordonna bientôt de parler : Savez-vous lire? me demanda-t-elle. — Un peu, madame. — Et écrire aussi? — Tout de même. — Vous coiffez! — Les femmes? — Hé mais! sans doute. — Assez passablement, madame; est-ce là tout ce que?... — En voilà assez, mademoiselle; vous oubliez qu'il ne vous appartient pas de me questionner.

Bientôt la voiture s'arrêta devant un très-bel hôtel; l'inconnue, m'ayant fait traverser des appartements superbes, finit par me livrer à mes réflexions dans une espèce de cabinet de toilette où je restai seul pendant quelques minutes, qui me parurent des siècles. Enfin ma libératrice reparut; elle m'apportait elle-même des habits qu'elle m'ordonna d'échanger contre les miens, car je faisais horreur, disait-elle; et sans attendre ma réponse, elle commença par m'enlever mon fichu. Je me doutais bien, s'écria-t-elle alors, en plongeant sur ma poitrine un regard scrutateur, je me doutais bien que quelque défaut secret déparait cette courtisane en apparence si jolie. Fi donc! ma main n'est pas plus unie que cela.

A la surprise qui d'abord me saisit, succéda bientôt un sentiment plus pénible; cette grande dame si fière, si impérieuse, et pourtant femme

de chambre aussi alerte qu'observatrice expérimentée, m'inquiétait par ses soins autant que par ses remarques, et ne me désolait pas moins par ses bienfaits que par ses duretés. J'essayai de me dérober à ses bons offices; elle trouva mes minauderies fort impertinentes, et ne me tint aucun compte de ce qu'elle appelait les grimaces d'une pudeur banale.

Un bout de cordon passait, elle le tira très-habilement, et du même temps me débarrassa de mon premier jupon. Bon Dieu!... Madame, vous abaisserez-vous à servir votre servante? Eh, mais! répondit-elle, si je veux bien en supporter la peine et la honte?—Madame, je ne le souffrirai pas!... je ne puis le souffrir!... Vous êtes trop bonne. — Est-ce une raison pour que vous vous montriez aussi ridiculement modeste qu'opiniâtre?

Elle parlait avec feu. Cependant sa langue allait encore moins vite que sa main; de sorte que je vis presque aussitôt, malgré mes précautions trop vaines, tomber ma seconde jupe, hélas! et c'était la dernière.

Au moins il me restait encore une sauvegarde, le petit caraco, dont j'espérais n'être pas aisément dépouillé. Que d'entêtement! quelle sotte réserve! dit la dame irritée. Sans doute si j'étais homme,

mademoiselle y ferait moins de façons. A peine avait-elle dit, qu'elle passa derrière moi, et sur-le-champ, d'un coup de ciseau rapide remontant de mes reins jusqu'à mes épaules, elle mit en deux l'infortuné caraco dont il lui devint facile de m'arracher les morceaux.

O vous qui me lisez, jugez de ma peine! Vous voyez d'ici la pauvre Fanchette trop succinctement vêtue, et d'autant plus embarassée, que l'unique voile qui lui demeure ayant été naguère et trop longtemps promené dans les rues de Paris, je ne puis en conscience nier que j'ai besoin de linge blanc. Aussi l'obligeante personne qui présidait à ma toilette se pressa-t-elle de me jeter sur le visage une fine chemise qu'elle m'ordonna de passer. C'était là surtout l'opération que je redoutais, et pour comble de malheur, chaque instant la rendait plus pressante et plus difficile. Comment la jeune fille excessivement maladroite aura-t-elle jamais, en ce moment le plus critique de tous, la dextérité qu'il faudrait ponr cacher à des yeux clairvoyants le jeune garçon trop visible? Je ne sais par quelle fatalité mon imagination jusqu'alors endormie se réveille plus ardente : elle m'électrise, elle m'enflamme pour les appas de cette inconnue dont je crois sentir encore la

main prompte et légère, dont le regard me poursuit toujours, dont le tout-puissant regard, ressuscitant la nature mourante, soudain produit en moi l'effet auquel je me serais le moins attendu, l'effet ordinairement favorable et maintenant malheureux, l'effet que, deux heures auparavant, *Coralie* n'osait plus espérer, même à l'aide du magnétisme. Que ferai-je donc? que vais-je devenir? par quel moyen garder mon secret?

Le parti que je pris va vous étonner, lecteur. Vous en rirez à mes dépens, n'importe. Comme je vous vante quelquefois mes prouesses, il faut aussi vous avouer mes méfaits. Apprenez donc que, n'imaginant pas qu'il y eût rien de mieux à faire, j'eus la faiblesse de tourner le dos à l'ennemi.

Le procédé n'est pas poli, dit-elle. Je vous avoues que voilà d'étranges manières auxquelles on ne m'a point accoutumée.

Au ton dont ces paroles furent prononcées, je crus m'apercevoir que la personne outragée, loin de céder aux mouvements de l'impatience et de la colère, ressentait une joie maligne et ne m'épargnait pas l'ironie. Un coup d'œil que je hasardai furtivement, me confirma dans cette idée. Je vis qu'on n'étouffait plus qu'avec beaucoup de peine de grands éclats de rire pressés de

s'échapper. Ce fut alors, et c'est encore à ma honte que je l'avoue, ce fut seulement alors qu'il me vint dans l'esprit que depuis un grand quart d'heure j'étais pris pour dupe, que depuis un grand quart d'heure ma protectrice mystifiait tout à son aise un innocent jeune homme qu'elle avait l'air de croire une fille publique. Cette découverte me causa d'abord un dépit véritable; mais je me consolai presque aussitôt, pressentant bien la douce vengeance que me promettait ma mésaventure.

Ah! qui que vous soyez, m'écriai-je, vous n'êtes pas faite pour de telles incivilités. Oui, j'en suis sûr, vous ne devez pas être plus accoutumée à les souffrir, que je ne le suis moi-même à me les permettre; et c'est bien sincèrement que je vous en demande pardon. — Pardon! répéta-t-elle en riant enfin de toutes ses forces; mais si cela ne s'accorde qu'à l'audace, pensez-vous l'avoir mérité? — Assurément non, répliquai-je, un peu étourdi du reproche. — Eh bien donc, reprit-elle avec une force d'esprit peu commune, j'attendrai qu'une véritable offense...

Je ne lui laissai pas le temps d'achever, son air, ses discours, et surtout son maintien, où respirait une rare assurance, tout en elle se

réunissait pour étonner d'abord le plus intrépide, mais ensuite pour donner du cœur au plus timide. Aussi me précipitant devant elle, dans cette humble et redoutable posture, si commode à l'amant, si menaçante pour la maîtresse, je lui fis, du ton le plus décidé, cette déclaration d'amour et de guerre : Ma foi, j'ai peur que vous n'attendiez pas longtemps, madame, Sans s'émouvoir, elle répliqua : Quoi que vous puissiez dire, je ne dois pas vous croire téméraire. D'ailleurs, je vous préviens que je ne suis pas de ces femmes qui s'effrayent sur parole : ce sont les beautés faibles qui croient à toutes les menaces.

La réponse était claire : il ne fallait rien moins que des effets à cette dame. Je ne pouvais plus raisonnablement douter qu'elle savait à peu près qui j'étais, que le danger de ma présence et de mon accoutrement si simple ne l'étonnait nullement; qu'enfin le chevalier de Faublas pouvait sans indiscrétion, et devait même se montrer.

On l'accueillit avec une grâce infinie. Son triomphe complet ne fut disputé que justement autant qu'il le fallait pour qu'il le pût trouver encore de quelque prix. Cependant j'étais au sein de la victoire, et sur le point d'en recueillir les fruits, que le vainqueur lui-même allait par-

tager, lorsqu'une importune voiture fit gémir le pavé de la cour. Déjà le vicomte! dit mon inconnue; dépêchons-nous... dépêchons-nous d'achever cette plaisanterie.

Elle se dépêchait en effet; et comme si je n'avais pas eu moi-même quelque intérêt à me dépêcher, elle m'y forçait pour ainsi dire.

Grâce à ma promptitude, et surtout à la sienne, ce que l'originale personne appelait notre plaisanterie, venait de finir; mais le tiers incommodé, à qui tout ceci n'eût peut-être pas paru très-plaisant, se faisait entendre assez près de nous; et ma fière protectrice, qui n'avait apparemment nulle envie qu'on sût de quelle manière elle plaisantait avec ses protégés, ne se bornait pas à réparer son désordre; elle me faisait signe de ramasser mes hardes éparses, et de me jeter dans un cabinet voisin.

Je venais de m'y précipiter, lorsque l'importun cavalier, dont la trop prompte visite m'y reléguait, entra. Il est là qui change d'habits, lui dit-elle. — Sans le secours de votre femme de chambre! demanda-t-il. Elle répondit : S'il ne peut s'en passer, nous l'appellerons; mais pourquoi, tant qu'il n'y aura pas une absolue nécessité, mettrions-nous un tiers dans son secret?

Alors il vint à moi : c'était M. de Valbrun. Bonjour, mon cher Faublas, me dit-il en m'embrassant. N'êtes-vous pas content du zèle que madame la baronne de Fonrose a mis à vous servir? — Content? m'écriai-je; mais c'est, en vérité, trop peu dire. — Ah! je l'ai bien inquiété, votre cher Faublas, interrompit-elle en riant : demandez-lui ce qu'il en pense; demandez-lui si je n'ai pas déjà commencé la vengeance de mon sexe. Allons, gentil chevalier, ajouta-t-elle, point de rancune, ne voyez en moi qu'une fée secourable qui vient de vous enlever à des enchanteurs; et dès que vous serez rhabillé, venez respectueusement, en signe de reconnaissance, me baiser la main.

Tandis qu'elle parlait, je la regardais à travers une vitre. Son maintien avait tout d'un coup tellement changé, qu'il n'y régnait plus qu'une dignité froide, et le calme parfait de sa figure semblait annoncer l'absence de toutes les passions. Je vis que madame la baronne était excellente comédienne; mais quelque plaisir que je trouvasse à la considérer dans son nouveau rôle, je ne pus lui donner qu'une courte attention. Tout cet accoutrement féminin dont il fallait m'affubler encore, ne me causait pas un léger embarras : c'était pour

moi l'ouvrage sans fin ; je crois qu'il aurait duré jusqu'au soir, si madame de Fonrose n'était venue, sur l'invitation réitérée du vicomte, m'aider à l'achever. Ensuite, et toujours pour obliger le vicomte, elle poussa la complaisance jusqu'à réparer de sa noble main le désordre de ma chevelure. Elle me coiffait encore, quand je m'écriai : M. de Valbrun, partons. — Pour aller où ? — Voir Sophie. — Sophie est-elle à Paris ? — Dans ce faubourg même, au couvent de***, rue***. — Tant mieux ; mais pour un instant modérez votre impatience, écoutez-moi ; je dois vous dire ce que j'ai fait, et prendre avec vous des mesures pour ce qui me reste à faire. — Vous devez ! monsieur le vicomte ! moi, j'aurais dû commencer par vous assurer de toute ma reconnaissance. — Êtes-vous jaloux de me le prouver ? — N'en doutez pas. — Hé bien, faites-moi le plaisir de m'entendre. — De tout mon cœur ; mais partons. — Quelle pétulance ! de grâce, écoutez-moi. — Ma Sophie... — Nous en parlerons tout à l'heure. Chevalier, au milieu de la nuit dernière, je suis revenu à ma petite maison, comme je vous l'avais promis. Justine, en me racontant ce qui s'était passé, m'a donné de grandes inquiétudes pour vous. Ne sachant ce que vous alliez devenir, et voulant de-

meurer à portée de vous donner quelques secours si l'occasion s'en présentait, j'ai pris le parti de rester avec Justine. Cette petite, qui me paraît vous aimer beaucoup, était continuellement à la fenêtre de la rue. Deux fois dans la matinée elle a cru vous voir sous deux habits différents. Il y a deux heures enfin, elle m'a crié que la garde vous emmenait, qu'elle vous reconnaissait très-bien, malgré votre nouveau travestissement. Aussitôt s'est mêlé dans la cohue qui vous suivait un fidèle émissaire, chargé de revenir le plus tôt possible m'apprendre ce que vous seriez devenu. A son retour, je n'ai pas été moins enchanté que surpris de savoir qu'un jugement *ténébreux* venait d'envoyer la prétendue Fanchette à Saint-Martin. Aussitôt j'ai volé chez madame de Fonrose... Moi, d'abord, interrompit-elle, je ne pouvais que m'intéresser beaucoup au sort d'un jeune homme tel que vous. J'ai couru sur-le-champ vous réclamer à l'hôtel de la Police, et vous savez quel prompt usage j'ai fait du mandat qui ordonnait votre liberté. — Madame, recevez tous mes remercîments... M. de Faublas, reprit le vicomte, écoutez-moi jusqu'à la fin. — Sophie m'attend. — Bientôt nous parlerons d'elle, écoutez-moi jusqu'à la fin. Pendant que madame la baronne allait à

la Police, je retournais au faubourg Saint-Marceau, pour y prendre des informations : il n'y est plus question de Dorothée, on ne parle partout que du chevalier de Faublas. — Comment! déjà! — Pouvez-vous en être étonné? La déclaration de je ne sais quelle sœur Ursule, qui a, dit-elle, été maltraitée par les ravisseurs de la religieuse, ne prouvait rien contre vous; mais ce qui a tout découvert, c'est la plainte qu'à rendue certain M. de Flourvac, qui dit avoir été attaqué dans l'enclos des *magnétiseurs*, par un jeune homme qui se sauvait en chemise et l'épée à la main; c'est la résistance qu'a faite aux officiers de la Police madame Leblanc, qui a mieux aimé laisser enfoncer la porte de son appartement que de l'ouvrir; c'est enfin la déposition que s'est vue forcée de faire la vraie Fanchette, qui, revenue dans son taudis, y a été *interrogée sur faits et articles*. Le concours de tant d'événements extraordinaires vous a trahi, les plus étonnantes aventures ont été mises sur le compte du plus étonnant jeune homme. Dans deux heures peut-être on ira vous chercher à Saint-Martin pour vous transférer à la Bastille. Madame sera sans doute inquiétée, mais elle est bien avec le ministre. Qu'on ne vous trouve pas, je suis tranquille sur tout le reste.

Les amis du comte de la G***, que l'un de vos seconds a tué, sollicitent vivement sa vengeance; mais j'ai des amis aussi, je jouis de quelque crédit, nous pourrons assoupir cette affaire. En attendant... — En attendant, je veux voir ma Sophie, dussé-je me perdre! — Vous vous perdriez sans la voir. — Sans la voir! — Si vous osez faire un pas dehors, vous êtes arrêté. Il ne faut pas douter que tout ce que la Police a de plus vigilants suppôts ne soit aujourd'hui sur pied : de grâce, attendez quelques jours. — Quelques jours! les jours sont des siècles! — Les trouveriez-vous moins longs dans une prison d'État, et lorsqu'on vous aurait enlevé jusqu'à l'espérance de revoir votre maîtresse? — Elle est ma femme, M. le vicomte. La baronne nous interrompit : Chevalier, si tout ce qu'on dit d'elle est vrai, je vous en félicite. — Très-vrai, madame; on chercherait longtemps avant d'en trouver une qui méritât d'être adorée comme elle...— Je vous crois. — Une qui fût plus digne de la tendresse et des respects de son heureux époux... Chevalier, reprit le vicomte, permettez... — Une qui... — De grâce, le temps est cher, prenons un parti. Promettez-moi de ne pas vous exposer. — Hélas! je nc la verrai donc pas aujourd'hui! — Songez

que votre affaire peut maintenant s'arranger, mais que si vous étiez une fois prisonnier, je ne répondrais plus de rien. Chevalier, vous réfléchissez; eh bien? — Vicomte, vous me voyez pénétré de reconnaissance; dans un temps plus heureux, je n'en aurai pas moins, et je saurai l'exprimer mieux; c'est dès aujourd'hui vous en donner une preuve, que de me rendre à vos conseils. M. de Valbrun, réglez ma conduite, et j'obéirai.— Chevalier, je ne puis maintenant vous offrir un asile chez moi, parce qu'on viendra sûrement vous y chercher. Pourquoi monsieur ne resterait-il pas ici? dit aussitôt la baronne. — Parce qu'il n'y serait guère plus en sûreté, madame. — Vous croyez, vicomte? — Mais je vous le demande à vous-même, qu'en pensez-vous? — Moi, je ne vois pas trop.... — Quoi! madame, après la démarche que vous venez de faire! — Oh! mais, vicomte... Vous m'étonnez, madame, répliqua-t-il encore avec un peu d'humeur; au reste, si vous voulez absolument garder le chevalier, je ne m'y opposerai dans ce moment-ci que par intérêt pour lui; vous savez que je ne suis point jaloux. J'aime cependant, lui répondit-elle, le petit ton piqué dont vous le dites : il prouve que vous avez pour moi plus d'attachement que vous n'en vou-

driez laisser paraître. Messieurs, ajouta-t-elle, il est tard, passons dans la salle à manger, où nous ne resterons pas longtemps, et, pendant le dîner, chacun de nous trois voudra bien rêver aux moyens de sauver cet aimable cavalier, l'ami de toutes les femmes et l'amant de la sienne.

Madame de Fonrose me présenta sa main, dont s'empara le vicomte plus prompt que moi; nous allâmes nous mettre à table. La baronne, qui n'était sortie de son recueillement profond que pour me fixer de temps en temps, rompit le silence par un grand éclat de rire. Le vicomte lui demanda la cause de cette gaieté subite. Je vais vous l'expliquer dans le salon, répondit-elle en se levant. Je fus presque affligé de cette brusque incartade, car au vif appétit qui me restait encore, je sentais que j'aurais fort bien achevé mon dîner.

Je viens de trouver pour cette jeune fille, nous dit-elle, une place qui lui convient merveilleusement de toutes les manières. Une place! s'écria le vicomte! — Une place, oui. Factotum femelle, elle sera demoiselle de compagnie, secrétaire et lectrice chez madame de Lignolle. — La petite comtesse? — Oui. — Une demoiselle de compagnie à la petite comtesse! on en rira. — Qu'importe? vicomte; elle en veut une; celle que je vais

lui donner en vaut bien une autre, je crois. — Mais à cause de M. de Lignolle... — M. de Lignolle! M. de Lignolle est un fort vilain homme à qui j'en veux depuis longtemps. Une de mes intimes amies lui reproche des torts... de ces torts qu'une femme ne pardonne point. Mademoiselle du Portail, ajouta la baronne en se tournant vers moi, je vous recommande la petite comtesse; elle est jeune et jolie, un peu étourdie, très-vive, impérieuse à l'excès, capricieuse aussi; je lui connais une fantaisie qu'elle affectionne : souvent il lui arrive de vouloir être prude pendant un quart d'heure; alors jouant la profonde ignorance de la vierge la plus inepte, elle se refuse aux plaisanteries les plus ordinaires, et l'instant d'après vous l'entendez vous tenir, d'un air très-indifférent, un propos très-leste. Au reste, elle a des travers qui la perdront si elle n'y prend garde. A son âge elle fuit le monde : personne ne la rencontre nulle part, et peu de gens ont le bonheur de la trouver chez elle. Je crois bien que ce vilain mari n'est pas fâché de cette économique retraite; mais ce n'est pas lui qui l'exige, car c'est elle qui commande. M. de Faublas, je vous charge de former cette enfant; songez que c'est un effet qu'il faut mettre dans la société. — Ah! ma Sophie! ma-

dame la baronne, ma Sophie! — Oui, oui, votre Sophie! fripon non moins fortuné que dangereux, si le bruit public ne m'a pas trompé sur votre caractère et sur vos talents, Sophie, puisqu'elle est absente, ne sauvera pas la comtesse. Je ne vous dirai qu'un seul mot sur son sot époux. C'est un homme épais, mal fait dans sa grande taille, et dont la grosse figure fut peut-être belle dans son temps, mais n'eut jamais d'expression. On assure que plusieurs femmes ont tenté de lui plaire; mais on n'en peut citer qu'une qu'il ait aimée. Ce monsieur a consacré sa vie aux Muses; il est du nombre de ces petits beaux esprits de qualité dont Paris fourmille, de ces nobles littérateurs qui croient aller au temple de Mémoire par des quatrains périodiquement imprimés dans les papiers publics. Il raffolera de vous, si vous prenez la peine de déclamer contre la philosophie moderne et de deviner des énigmes. Voilà, madame, dit M. de Valbrun, un portrait fait de main de maître; je reconnais le pinceau d'une femme offensée. Vicomte, répondit-elle, je ne vous ai pas dit que ce fût moi qui eusse à me plaindre de lui. Maintenant, je le jurerais, répliqua-t-il; mais aussi de quoi vous avisiez-vous?

Je les interrompis tous deux pour leur faire

cette observation : au lieu d'être femme chez la comtesse, ne puis-je pas être femme ailleurs? Serait-il impossible qu'avec ces habits je pénétrasse dans le couvent de ma Sophie? Aujourd'hui, répondit le vicomte, le péril serait extrême! et puis, le moyen de rester? La baronne l'interrompit : attendez, car je m'intéresse à sa jeune femme. Chevalier, vous me donnez l'idée d'un projet dont le succès est infaillible. Demain, oui demain, je vous le promets, j'irai moi-même au couvent de Sophie m'informer s'il n'y aurait pas une chambre... — Pour une jeune veuve de vos amies que vous vous chargeriez d'amener après-demain, madame la baronne? — Après-demain, non, mais à la fin de la semaine. — O ma Sophie!... Ne sautez donc pas! me dit madame de Fonrose, vous allez vous décoiffer. Elle ajouta : j'admire ce stratagème autant que je l'approuve; on ne croira jamais que ce fût un mari qui s'en avisât. Madame, dit le vicomte, nous pouvons partir, il fait nuit; mais croyez vous que madame de Lignolle prenne sa demoiselle de compagnie dès ce soir? — Oui, monsieur, j'en fais mon affaire. — Et M. de Lignolle ne s'opposera point à cette fantaisie de sa femme? — Vous savez que monsieur n'a pas de volonté quand madame a

parlé; vous savez bien que quand la comtesse a prononcé le fatal *je veux*, il faut que le comte veuille. Partons, chevalier, ajouta-t-elle, vous vous nommerez mademoiselle de Brumont.

Nous descendîmes; comme je montais dans la voiture, je vis qu'on plaçait une malle derrière : elle renferme votre trousseau, me dit la baronne. Je priai le vicomte de me venir voir chez madame de Lignolle le lendemain; il me promit qu'il s'y rendrait à l'entrée de la nuit pour m'informer de ce que madame de Fonrose aurait fait. Alors je me penchai à son oreille, pour lui faire cette confidence : Je crois madame de B*** revenue chez elle... Justine ne pourrait-elle pas lui faire passer de mes nouvelles et me donner des siennes? — Soit, je l'en chargerai. C'est-à-dire que madame de B*** vous intéresse encore? — Non, de la manière dont vous l'entendez; non, parole d'honneur; mais je suis très-impatient de savoir comment le marquis l'aura reçue. — Je m'arrangerai de manière à pouvoir vous le dire demain.

M. de Valbrun, quoiqu'il prétendit n'être point jaloux, ne nous quitta qu'à la porte de l'hôtel du comte.

M. de Lignolle était chez madame quand on nous annonça. La baronne, en me présentant à la

comtesse, lui dit : je vous amène cette jeune personne, en qui vous trouverez toutes les qualités nécessaires aux fonctions de la triple charge dont vous l'honorez. Elle lit, écrit, et cause bien. On la loue d'avoir fait d'exellentes études, mais c'est là son moindre mérite. Je lui connais des inclinations honnêtes, des goûts tout à fait louables, et surtout des talents solides qu'on a rarement dans un âge encore si tendre et avec une aussi jolie figure. Ne croyez pas que j'exagère, comtesse ; bientôt vous deviendrez l'intime amie de votre aimable lectrice, et vous découvrirez en elle un vrai trésor, de l'acquisition duquel vous me remercierez. Je vous en remercie d'avance, reprit la comtesse ; sur votre recommandation, je n'hésite pas. Plusieurs de mes amies voudraient bien avoir des demoiselles de compagnie comme celle-là, reprit la baronne ; mais j'ai senti que je vous devais la préférence, et puis il faut tout dire, c'est un présent que j'ai voulu faire à M. de Lignolle.

La comtesse renouvela ses remercîments à la baronne, et lui dit que dès ce soir... Dès ce soir ! interrompit le comte, attendez donc. — Monsieur, je n'attends pas. — Mais... — Point de mais, monsieur. Il y a trois jours que je demande une demoiselle de compagnie ; et s'il fallait que

j'attendisse encore, je tomberais malade. — Si dans le monde on trouve ridicule... — Que m'importe, monsieur? — On vous blâmera, madame, car... — Je savais bien qu'il nous arriverait un de ces *car* dont vous me fatiguez sans cesse, et qui me sont insupportables, surtout quand vous me contrariez. Monsieur, dès ce soir mademoiselle... — Mais madame, je vous observe... — Oh! que je suis malheureuse! — Je vous observe que si...

La comtesse irritée prit une attitude fière, regarda M. de Lignolle avec majesté, et du ton le plus impérieux, lui dit : je le veux. Puisque vous le prenez ainsi, madame, répondit le comte, il faut bien que cela soit; que ne vous expliquiez-vous tout d'un coup. Madame la baronne permettra seulement que j'examine un peu sa protégée, car souvent on parle de bonnes études, et Dieu sait ce qu'on entend par là. J'en ai vu de ces petits messieurs qu'on me vantait comme des prodiges! Ils avaient remporté tous les prix de l'université, et ne savaient seulement pas trouver le mot d'une énigme. Jugez donc ce que ç'eût été, si on les avait priés d'en faire une!... Mademoiselle, je ne doute pas que vous soyez instruite, car... votre figure... vos manières... Comment vous nommez-vous, mademoiselle? — De Bru-

mont, monsieur. — Vous n'êtes pas philosophe, j'espère? — Non, monsieur, je suis honnête fille. — Belle réponse! mademoiselle, superbe! superbe! vous êtes de bonne famille, apparemment? — Monsieur, je suis noble. — Bon! encore cela! bon! Je vois que nous sympathiserons merveilleusement. Je vous avouerai que vous êtes arrivée ici dans un moment précieux; quand on vous a annoncée, je limais le dernier vers de ma charade... Ho! c'est que c'est une vraie charade celle-là!... Écoutez, je vous prie, ma charade, et cherchez le mot.

Il est certain que, pour le trouver, il me fallut une sagacité peu commune. M. le comte n'était pas heureux dans l'art des définitions, mais en revanche, chaque expression, grâce à la place qu'il lui donnait, devenait une énigme. Elle l'a ma foi devinée! s'écria-t-il. Preuve qu'elle est bien faite, la charade! Baronne, vous avez raison, c'est une fille vraiment étonnante! Monsieur, je suis fort aise, répliqua madame de Fonrose, que vous la trouviez telle; mais c'est surtout aux yeux de la comtesse que je veux qu'elle se montre ainsi. D'honneur, répéta-t-il, une fille étonnante! elle vient de deviner ma plus belle charade!... une charade dont le plan seul m'a coûté cinq jours de

méditation!... une charade dont j'ai travaillé le style pendant neuf jours et demi!... Enfin, j'ai changé dix-huit fois le premier vers... Oui, dix-huit fois. Je faisais des variantes en dormant. — Comme Voltaire, M. le comte. — Ah! mademoiselle! Voltaire n'a jamais fait de charades, et puis c'était un philosophe. Revenons à mon ouvrage, comment le trouvez-vous? — Très-saillant, monsieur, et plein de charmantes antithèses. — De charmantes... Vous nommez cela des antithèses? Je savais bien que je faisais des antithèses, moi!... je n'ai pourtant pas achevé ma rhétorique; mais voilà des choses que certaines gens n'ont pas besoin d'apprendre. C'est la nature qui donne des antithèses... Mesdames, cela s'appelle des antithèses.

Point du tout, monsieur, répondit la comtesse, entièrement occupée de ce qui lui disait la baronne, cela se nomme des bêtises. — Comment! madame, des bêtises? — Oui, monsieur, ces petits coussins que nous mettons sur nos hanches pour relever et faire bouffer nos jupons, s'appellent des bêtises. Ah! madame, s'écria-t-il, quelle réponse! Il revint vers moi : tenez, mademoiselle de Brumont, je ne dis pas cela pour vous, car d'honneur, vous m'étonnez, mais les femmes sont bien petites avec leurs chiffons! Quand vous aurez

gagné la confiance de la comtesse, ajouta t-il tout bas, tâchez de lui donner des goûts solides, chargez-vous de son instruction, enseignez-lui le grand art des charades et des antithèses... — Laissez-moi faire, M. le comte, que j'aie seulement le bonheur de lui plaire... — Vous lui plairez! — Croyez-vous? — Vous lui plairez, j'en suis sûr. — Hé bien! je lui apprendrai beaucoup de choses. — Dont elle ne se doute pas, je vous en donne ma parole, et vous me rendrez un véritable service, dont je serai très-reconnaissant. — Vous avez trop de bonté, monsieur, une autre vous remercierait, mais je suis tenté de vous en vouloir. Ailleurs j'ai quelquefois occupé la place que vous m'invitez à prendre chez vous, et jamais mari n'eut besoin de m'exciter à remplir auprès de sa femme des devoirs que je ne m'imposerais point, si l'exercice m'en paraissait désagréable. Mes soins pour madame la comtesse seront, quant à vous, toujours désintéressés, je vous jure. — Revenons à mon ouvrage : vous le trouvez?... — Surprenant! d'une simplicité!... sublime! Mais, monsieur, comment faites-vous?... D'abondance, interrompit-il; mes plus longs vers ne me coûtent pas quinze jours de travail. Pour la mesure, je compte sur mes doigts; la rime, je la prends

dans le dictionnaire de Richelet; et la raison, je l'attends pendant trois semaines, s'il le faut : aussi mes vers sont très-faciles. — Et vos charades ont le mérite d'être faites en bouts-rimés. — Justement, chaque poëte a son faire, et voilà le mien. — Vous ne me disiez pas cela? — Diantre! c'est mon secret! — Il est mal gardé, M. le comte, presque tous les beaux-esprits du jour le possèdent. Lisez la foule de leurs opuscules que chaque semaine voit naître et mourir, sous le titre orgueilleusement modeste de *mes fantaisies*, *mes souvenirs*, *mes essais*, *mes délassements*, *mes caprices*, *mes loisirs*, etc.; lisez les petites chansons de société, dont ils régalent leurs amis aux bons jours de fête, et qu'ensuite ils adressent à la postérité dans ces almanachs prétendus poétiques qu'on achète au jour de l'an pour les oublier avant la mi-janvier; lisez les ariettes de nos grands opéras-comiques, de nos petits opéras lamentables; lisez les doux madrigaux de nos comédies à la mode; lisez nos odes *germaniques*, nos épouvantables tragédies; lisez, M. le comte, vous verrez que tout cela se fait à peu près à votre manière, et que la poésie moderne a sur l'autre l'avantage d'être toute en bouts-rimés.

Je vis qu'il prenait un air sérieux, et je lui

rendis sa belle humeur en l'accablant d'éloges. Là, sérieusement, reprit-il bientôt, ma charade vous a séduite? et vous croyez que, sans se compromettre, on peut signer cela? — Assurément, et comptez, monsieur, sur la reconnaissance publique.

Il prit une plume, et sous le mot *mal-propre*, il écrivit : par M. Jean-Baptiste-Emmanuel-Frédéric-Louis-Chrysostôme-Joseph, comte de Lignolle, seigneur des*** et du*** et de***, lieutenant-colonel du régiment de***, en garnison à***, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, à Paris, rue***, hôtel de***.

Quoi! monsieur, vos noms, vos titres et votre demeure! — Mademoiselle, c'est l'usage... là!... vous lirez cela dans le *Mercure* de la semaine prochaine.

Le comte, enivré de mon approbation, alla dire à la baronne qu'elle verrait bientôt quelque chose de sa façon dans les papiers publics; ensuite il s'adressa à la comtesse : Madame, vous pouvez prendre mademoiselle de Brumont; je vous certifie, moi, que vous en serez très-satisfaite; je vous la donne pour une fille rare, dont on ne connaît pas tout la mérite. Vous pouvez la prendre, vous le pouvez. Monsieur, répondit la comtesse, je suis fort aise que vous soyez de

mon avis; mais déjà c'était une affaire arrangée.

M. de Lignolle revint à moi, et me tirant un peu à l'écart, il me dit bien bas : Mademoiselle de Brumont, j'ai une grâce à vous demander. — Monsieur, parlez. — Je ne puis douter que vous n'ayez de bonnes mœurs, puisque vous êtes noble et ennemie des philosophes; mais tous les jours une jeune fille, quoiqu'elle soit sage, entend conter des aventures galantes, et les répète. — Fi donc! monsieur. — Bon! vous me comprenez : je désire que vous n'ayez jamais de ces sortes de conversations avec la comtesse. — Cela n'est pas facile, monsieur, car les jeunes femmes... — Oui! aiment en général à causer de mille fadaises qui leur gâtent l'esprit, qui leur donnent une idée fausse du monde! et je vous supplie d'éviter cela, tant que vous le pourrez! — Monsieur, je suis franche, je ne puis vous répondre... — Tâchez, j'ai de bonnes raisons pour vous en prier. — Je le crois, monsieur. — D'ailleurs, vous n'aurez pas infiniment de peine, la comtesse est sur cela d'une grande réserve. — Je n'en suis pas fâchée. — Et puis ses lectures sont choisies, elle a de bons livres, bien moraux, qui n'amusent pas beaucoup, mais qui instruisent. Point de romans! par exemple, point de romans! car dans tous ces

maudits ouvrages, il y a de l'amour. — Oui, ces messieurs nous assomment! c'est une chose bien désagréable! — Mademoiselle, chez moi pas plus d'amour que de philospohie; car, tenez, la philosophie et l'amour...

La baronne, qui se levait pour s'en aller, interrompit le comte et me fit perdre le très-beau parallèle que j'allais entendre. Mademoiselle, me dit madame de Fonrose d'un ton protecteur, je vous laisse dans une maison fort agréable, où tous les plaisirs vous attendent. Songez qu'à compter de ce moment-ci vous appartenez à madame la comtesse; qu'il s'agit non-seulement d'exécuter ses volontés; mais encore de prévenir ses désirs; et qu'enfin, dussiez-vous, même en certains points, désobliger monsieur, votre premier devoir est de plaire à madame. Je crois que ce ne sera pour vous une chose ni désagréable ni difficile; il y va de votre honneur de justifier l'opinion très-avantageuse que j'ai conçue de vous : efforcez-vous donc de mériter, le plus promptement possible, les bontés d'une aussi charmante maîtresse, et souvenez-vous bien que je lui cède tous mes droits.

Après m'avoir sermonné de la sorte, mon auguste protectrice me donna un baiser sur le front et s'en alla. Dès qu'elle fut partie, je priai la

comtesse de me permettre d'aller me mettre au lit. M. de Lignolle insistait pour que je restasse; mais un *je le veux* de madame lui ferma la bouche. La comtesse elle-même me conduisit au petit appartement qu'elle m'avait destiné; c'était une espèce de cabinet pratiqué au fond de sa chambre à coucher. Le comte me souhaita plusieurs fois le bon soir d'un ton très affectueux, et madame de Lignolle, en me donnant un baiser sur le front, me dit avec beaucoup de vivacité: bonne nuit, mademoiselle de Brumont, dormez bien, je le veux, entendez-vous?

Me voilà seul et je respire enfin; je me trouve dans une maison sûre, où probablement mes ennemis ne me viendront pas chercher. Depuis près de quatre jours, que de périls m'ont environné! combien d'aventures, d'inquiétudes et de plaisirs, depuis plus de quarante-huit heures!... Des plaisirs! des plaisirs loin de ma Sophie!... loin d'elle! heureusement l'espace qui nous séparait se trouve beaucoup diminué. Plus de soixante lieues étaient entre nous; maintenant elle est éloignée de cinq cents pas tout au plus. La même enceinte nous renferme, nous respirons pour ainsi dire le même air... hélas! et je ne puis l'aller joindre tout à l'heure! et cette nuit encore, dans

un songe imposteur, je n'embrasserai que son image! et cette nuit encore elle arrosera de ses pleurs sa couche solitaire! M. de Valbrun, venez demain, comme vous me l'avez promis; venez, car si vous me manquez de parole, dès le soir je pars seul; à tout hasard je vais au couvent, j'y demande ma femme, je m'enivre du plaisir de la voir, du plaisir de récompenser sa tendre sollicitude et de consoler sa douleur... Oui, j'irai, je chercherai le péril, j'affronterai les regards ennemis?... Oui! trop heureux mille fois de payer de ma liberté quelques instants de volupté suprême, je ne me plaindrai pas de mon sort, si l'on ne m'arrête qu'au retour.

Oui, j'irai! la comtesse ne me retiendra pas... Elle est jolie pourtant, la comtesse!... une petite brune, d'une grande blancheur! toute jeune! de la vivacité! mais d'un caractère impérieux! Oh! le petit dragon!... A-t-elle de l'esprit? aime-t-elle son mari? Mais à quelles idées me livre mon imagination toujours prompte! Est-ce donc pour m'occuper de ces bagatelles que j'ai demandé à la comtesse la permission de me retirer! O mon père! applaudissez-vous d'avoir un fils qui vous aime! c'était pour s'entretenir avec vous que Faublas quittait une jolie femme! et Faublas ne sen-

tait que le plaisir de pouvoir enfin vous donner de ses nouvelles.

Je ne puis me dispenser de rapporter ici tout entière la lettre tendre et respectueuse.

MON PÈRE,

« Peut-être en ce moment m'accusez-vous d'in- » gratitude et de cruauté; je vous ai délaissé dans » cet asile que vous embellissiez pour moi; mais » vous n'ignorez pas quelle passion consume un » cœur que vous avez fait trop sensible; vous » n'ignorez pas de quel coup l'a frappé l'inconce- » vable attentat d'un homme qui se disait notre » ami. Mon père, en vous quittant, je me pro- » posais un prompt retour, le chagrin que vous » aurait causé mon absence devait être bientôt » effacé; ma femme, au contraire, gémissait » comme moi dans les tourments d'une séparation » que pouvait rendre éternelle le désespoir de » l'un des deux amants. Mon père, il est vrai que » loin de vous je n'existe qu'à demi; mais je n'au- » rais pu vivre loin de ma Sophie.

» J'ai su qu'elle était à Paris, j'ai volé. Mon » père n'a point reçu mes adieux, parce qu'il ne » m'eût point permis de braver les dangers qui » m'attendaient sur la route. Aucun des malheurs

» que je craignais ne m'est arrivé ; mais j'ai couru » plus d'un péril que je n'avais pas prévu. Depuis » trois jours que je suis dans la capitale, voici le » premier moment de ma liberté ; je le consacre à » celui qui serait ce que j'ai de plus cher au monde, » si ma Sophie n'existait pas.

» Je comptais retourner vers vous, mon père, » et je vous supplie de revenir ici. Vous ne pouvez » craindre à Paris que les dangers qui me me- » nacent, et bientôt il n'y en aura plus pour moi. » Je me suis déjà fait des amis puissants, qui, » réunis aux vôtres, assoupiront, je crois, ma mal- » heureuse affaire. D'ailleurs, j'espère sous trois » jours au plus tard me réfugier dans un lieu sûr. » Revenez, de grâce ; revenez, je vous en conjure. » Qu'il sera beau le jour où le chevalier de Fau- » blas et sa femme embrasseront leur père chéri !

» En attendant que j'aie ce bonheur, daignez » m'écrire un mot pour me tranquilliser, voici » mon adresse : la veuve Grandval, au couvent » de***, rue***, faubourg Saint-Germain. Mon » père, figurez-vous ma joie, votre réponse me » trouvera près de Sophie. De grâce, écrivez » promptement ; mon père, écrivez.

» Js suis avec un profond respect, etc.

» *P. S.* Il m'a été jusqu'à présent impossible

» de voir ma chère Adélaïde ; j'enverrai à son cou-
» vent aussitôt que je le pourrai. »

Maintenant que j'ai cacheté cette lettre, et que j'ai mis l'adresse à M. de Belcour, qu'il me soit permis d'examiner un peu mon petit appartement. Cette porte donne dans la chambre à coucher de la comtesse ; cette autre, sur un escalier dérobé qui descend dans la cour. Elle est commode, ma petite chambre ! si dans la nuit il me prenait fantaisie d'aller visiter madame de Lignolle ? je n'en ferai rien ; va, sois tranquille, ma Sophie... Couche-t-il avec elle, M. de Lignolle ?... Que m'importe ? Quelle idée me vient là !... le grand mal, après tout ! je n'y mets pas un vif intérêt... c'est simplement la curiosité... oui, mais cependant cela me tourmente, je voudrais savoir si les époux font lit à part... je ne vois qu'un lit dans la chambre à coucher de madame ; mais il est grand, et il se pourrait que monsieur n'eût pas son appartement séparé... comment faire pour m'en instruire ? Parbleu ! guetter le moment et regarder par le trou de ma serrure... Bon ! il n'est que sept heures ; ils ne souperont pas avant dix, ils ne se retireront point avant minuit ; j'attendrais là cinq heures d'horloge ?... je meurs de fatigue... ma foi, non. Ma charmante femme, je ne m'occuperai

que de vous, et la preuve, c'est que je vais me coucher.

Je le fis aussitôt, et je m'endormis si bien, que le lendemain madame de Lignolle fut obligée de me faire appeler, pour que j'assistasse à son lever.

Comment avez-vous passé la nuit, mademoiselle de Brumont? me demanda t-elle avec vivacité. — Parfaitement bien; et madame? — J'ai mal dormi. — Madame a pourtant le teint vermeil et les yeux brillants. Je vous assure que j'ai mal dormi, répondit-elle en souriant. — C'est peut-être la faute de M. le comte. — Comment cela?... répondez donc, mademoiselle, comment cela? — Madame... — Expliquez-vous, je veux savoir... — Je prie madame de recevoir mes excuses; je lui ai peut-être déplu par cette plaisanterie, pourtant innocente. — Point du tout; mais je ne l'entends pas, expliquez-la-moi, et dépêchez-vous, car je n'aime pas à attendre. — Madame... — Mademoiselle, vous m'impatientez. Parlez, je le veux. — Madame, je vais vous obéir. Il est vrai que M. le comte atteindra bientôt la cinquantaine; mais madame la comtesse est toute jeune, je crois. — J'ai seize ans. — Il est vrai que M. le comte paraît d'une santé bien faible; mais madame la comtesse est jolie. — Sans compli-

ment, le trouvez-vous? — Je ne fais sûrement que répéter à madame ce qu'elle a coutume d'entendre. — Vous êtes tout à fait polie, mademoiselle de Brumont. Mais revenons à ce que vous me disiez d'abord. — Volontiers. Il est vrai que M. le comte est le mari de madame; mais il n'y a pas longtemps que madame la comtesse est sa femme, je pense. — Il y a deux mois. — J'ai conclu de tout cela que M. de Lignolle, encore amoureux de sa charmante épouse, avait pu... — Hé bien! dites donc ce qu'il avait pu. — Venir cette nuit chez madame. — Jamais monsieur ne vient chez moi la nuit. — Ou bien hier au soir, y rester un peu plus tard qu'à l'ordinaire, et tourmenter un peu madame la comtesse. — Me tourmenter! à quoi bon? — Quand je dis la tourmenter, j'entends lui faire ces caresses qui sont très-permises entre deux époux. — Quoi! ce n'est que cela! quoi! vous aussi, vous croyez que je ne dormirais pas de la nuit, parce que le soir mon mari m'aurait embrassée cinq ou six fois! je ne sais par quelle manie tout le monde me tient ce singulier propos!

A ces mots la comtesse passa avec sa femme de chambre dans son cabinet de toilette, et me dit qu'elle allait bientôt revenir. Resté seul, je me

mis à réfléchir sur la conversation que nous venions d'avoir ensemble. Cette femme m'étonne! aurais-je mal joué l'embarras? s'amusait-elle à mes dépens? Non, elle parlait sérieusement; elle avait l'air de l'innocence, c'était le ton de la candeur... Quoi donc! une jeune personne, après deux mois de mariage, se pique-t-elle de n'être pas plus instruite à certains égards que deux mois auparavant? Elle était si claire, cette phrase : *c'est peut être la faute de M. le comte!* Pourquoi s'obstiner à ne pas l'entendre? Est-ce une manière polie qu'elle ait cru devoir employer pour repousser une plaisanterie qui ne lui plaisait pas? J'en doute. Impérieuse et vive comme elle est, elle m'eût simplement dit : cela me déplaît; et tout au contraire c'est elle qui exige une explication difficile, que j'hésitais à lui donner, dont elle affecte encore de ne pas saisir le véritable sens, et après laquelle, du ton le plus naïf, elle me fait cette équivoque réponse : *Vous croyez que je ne dormirais pas de la nuit, parce que le soir mon mari m'aurait embrassée cinq ou six fois!* Ma foi, madame la comtesse, comment l'entendez-vous? J'avoue qu'à mon tour je m'y perds; j'avoue que je ne puis concilier ensemble votre état de nouvelle mariée, vos airs de vierge et

vos discours ou trop innocents ou trop libres.

Madame de Lignolle, prompte à me tenir parole, revint bientôt dans un déshabillé très-simple, passa dans son boudoir, où elle me pria de la suivre, et demanda le chocolat. Nous allions déjeûner quand M. de Lignolle accourut en criant : non, non, je ne ferai point de grâce, je serai inexorable. Hé bon Dieu! dit la comtesse, quelle colère! jamais je ne vous ai vu dans cet état : qu'y a-t-il donc? — Ce qu'il y a! madame, une chose affreuse! — Comment! — Cette nuit, vous dormiez tranquille, un séducteur était auprès de vous! — Vous ne rêvez que séducteur, monsieur; mais dites-moi donc une bonne fois ce que c'est. — Sans moi, sans le hasard qui me l'a fait découvrir... — Ce hasard-là ne m'a rien découvert à moi. — Le malheureux vous ravissait l'honneur. — Quoi! l'aurais-je souffert? ou ne m'en serais-je pas aperçue? — Fiez-vous désormais à ceux qui se disent...— D'ailleurs, pourquoi le mien, plutôt que le vôtre, monsieur? — A ceux qui se disent vos amis. Ce sont de prétendus amis qui vous l'ont donné. — Quoi? quoi? qu'est-ce? — Qui vous ont répondu... — Monsieur... — De sa sagesse... — Voulez-vous enfin...— De sa conduite...— Vous expliquer...?

— De son honnêteté. — Oh! je perds patience! — Et qui...

Le comte, dont j'observais tous les mouvements, loin de m'adresser directement aucune des apostrophes injurieuses que sa colère lui arrachait, ne me regardait même pas, et peut-être ignorait encore que j'étais là. Cependant quelques-unes des réflexions malhonnêtes semblaient tellement applicables à ma situation présente, qu'il s'en fallait beaucoup que je fusse à mon aise. La jeune de Lignolle, bouillante d'impatience, venait de se lever brusquement, avait pris au collet son mari tout étonné, et le secouant avec force, elle lui disait : vous m'avez mise hors de moi, monsieur; il est inconcevable que depuis une heure vous vous fassiez un jeu... Expliquez-vous, je le veux. — Hé bien, madame, voici le fait. Je ne sais par quelle inspiration secrète je me suis avisé d'entrer tout à l'heure dans votre antichambre; en la traversant, j'aperçois sur le poêle une brochure ouverte, j'approche, je lis, un livre affreux, madame!... le plus dangereux, le plus abominable des livres! un ouvrage philosophique!... — Ah! nous y voilà. — *Le discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*

Désormais rassuré sur mon compte, je me per-

mis d'interrompre M. de Lignolle, et de lui demander ce qu'il y avait de commun entre l'honneur des femmes et ce traité de l'inégalité des hommes. — Oui, oui, s'écria la comtesse, apprenez-nous cela. Ce qu'il y a de commun, madame, répondit le comte avec beaucoup de chaleur, vous ne le sentez pas? Comment! un ouvrage philosophique se lira publiquement chez vous! tous vos laquais deviendront philosophes, et vous ne tremblez pas! — Que pourrait-il en arriver, monsieur? — Des désordres de toute espèce, madame. Un laquais, dès qu'il est philosophe, corrompt tous ses camarades, vole son maître et séduit sa maîtresse. — Séduire! toujours séduire! avec quoi, monsieur, et pourquoi? — Aussi je viens de faire maison nette dans l'antichambre. — Vous congédiez tous nos gens? — Oui, madame. — Je n'entends pas cela, monsieur. Si l'un d'eux est vraiment coupable, renvoyez-le, j'y consens. — Je les renverrai tous, madame. — Non, monsieur. — Tous sont déjà perdus; il ne faut qu'une demi-heure à un philosophe. — Monsieur, finirez-vous de m'étourdir ainsi? — Oui, *je l'avoue, quand je vois entre les mains de mes gens les Pensées philosophiques, ou le Dictionnaire philosophique, ou le Discours sur la vie heureuse, ou*

le Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, etc., je suis très-effrayé, et, je ne me crois nullement en sûreté dans ma maison.

Cependant la comtesse, furieuse de ce que, pour la première fois sans doute, M. de Lignolle osait lui désobéir, l'impatiente comtesse venait de se jeter dans un fauteuil. Là, tout entière à son impuissante fureur, elle frappait la terre de ses pieds, se mordait les mains, et de temps en temps criait comme une folle. Insensible à son comique désespoir, le comique anti philosophe continuait toujours :

Combien de malheureux de cette classe la philosophie de ce siècle n'a-t-elle pas pervertis ! Elle a produit plus de crimes et de suicides en tout genre, que jamais dans aucun temps l'infortune et la misère n'en ont fait commettre. Je pourrais, en condamnant ses opinions et plaignant ses erreurs, être l'ami d'un homme partisan de la fausse philosophie ; mais rien ne pourra m'engager à garder des laquais philosophes (1).

Monsieur, s'écria la comtesse avec beaucoup de

(1) Voyez un gros livre intitulé *la Religion considérée ;* c'est l'ouvrage d'une femme qui n'est pas du tout philosophe.

fierté, vous garderez pourtant ceux-là, car je le veux. A ce mot décisif, le bon époux, comme atterré, perdit sa fureur passagère, et répondit très-modérément : Puisque vous le voulez, madame, il faudra bien que je le veuille; mais du moins permettez quelques observations... Faites-m'en grâce, monsieur, interrompit-elle, et que je ne sois pas obligée de répéter que je le veux. Fort bien! madame, répliqua-t-il en secouant la tête, fort bien! cela sera; mais vous verrez, vous verrez les suites. Tous vos gens vous donneront des leçons; il n'y en a pas un, j'en suis sûr, qui ne soit déjà philosophe dans l'âme; par conséquent, vos laquais deviendront ivrognes, malpropres, insolents, maladroits; votre palefrenier estropiera vos chevaux; votre cocher écrasera les passants; votre cuisinier manquera ses sauces; votre maître d'hôtel renversera les plats sur la nappe et sur vos habits; votre frotteur brisera vos meubles; vos fournisseurs enfleront leurs mémoires; votre intendant vous volera; vos femmes de chambre trahiront vos secrets ou vous calomnieront, et votre demoiselle de compagnie fera un enfant chez vous.

Il partit et fit bien; j'aurais été fâché de rire aux éclats devant lui.

Tandis qu'il nous montrait dans l'avenir des malheurs imaginaires, un malheur réel venait de nous arriver ; le chocolat s'était refroidi. Jugez de mon chagrin à moi, qui, la veille, après un dîner trop court, avais encore été me coucher sans souper, et la cruelle comtesse parlait de renvoyer le déjeuner à l'office. Mademoiselle de Brumont, tremblant qu'il n'en revînt pas, le reversa proprement dans la chocolatière, qu'elle fit mettre auprès du feu, dans le boudoir même. A la bonne heure, dit madame de Lignolle, et faisons une lettre en attendant qu'il soit réchauffé.

Cette lettre était pour une chère tante qui avait élevé son enfance. Nous fîmes à peu près trente lignes de compliments respectueux, à quoi nous ajoutâmes vingt lignes de souvenirs tendres, et encore vingt-sept lignes de confidences enfantines; je crus que cela ne finirait pas. Desolé de voir qu'il fallait entamer la quatrième page de l'interminable épître, je me permis d'observer à madame la comtesse que le chocolat devait être chaud. Je le crois, répondit-elle; mais finissons cela d'abord.

Il est bon de vous faire remarquer tout ce qui augmentait l'embarras de ma situation vraiment douloureuse. Une malheureuse femme de cham-

bre, que je ne pouvais me résoudre à regarder en face une seconde fois, tant elle était laide, rôdait sans cesse autour de la cheminée. Il y avait dans la constitution générale de cet individu je ne sais quoi de *philosophique* qui me faisait trembler pour le déjeuner; un secret pressentiment aussi m'avertissait de sa maladresse, et ses mouvements continuels me donnaient de continuelles distractions.

Madame de Lignolle dont la lettre n'avançait pas, s'étant aperçue plusieurs fois de mes inquiétudes mal déguisées, finit par me demander avec humeur si quelque chose ne me chagrinait pas. Au moment où l'impatiente maîtresse me faisait cette question, la fatale chambrière, en farfouillant dans l'âtre, couchait la chocolatière sur la cendre. Je vis le désastre, la plume échappa de mes mains, mes mains et mes yeux se portèrent vers le ciel, ma tête fut jetée en arrière par un mouvement presque convulsif, peu s'en fallut que je ne tombasse à la renverse. Ah! madame! m'écriai-je, le chocolat! le chocolat! et la comtesse, si vive alors qu'il ne fallait pas l'être, trop douce maintenant qu'elle eût dû se fâcher, la comtesse ne jeta qu'un coup d'œil du côté de la cheminée, ramena sur moi son regard serein, et

parodiant un héros (1) dans son imperturbable tranquillité, avec un sang-froid de glace, elle m'adressa cette réponse à jamais mémorable : Hé bien! mademoiselle, qu'a de commun le chocolat avec la lettre que je vous dicte?

Emporté par mon désespoir, je lui répondis je ne sais quoi d'assez peu mesuré. Cette vivacité sympathique ne me déplaît pas trop, répliqua-t-elle; puis s'adressant à l'indigne servante, elle ajouta : Dites à l'office qu'on en fasse d'autre et qu'on nous l'apporte. Cet ordre généreux porta jusqu'au fond de mon âme le baume de la consolation ; je sentis mes forces renaître, mes idées revenir, mon style se ranimer; et madame de Lignolle m'aidant, je finis par dire une infinité de jolies choses à la chère tante.

La lettre est achevée, je ferme le secrétaire, je vois le déjeuner revenir. On apporte une petite table, deux tasses sont placées l'un vis-à-vis de l'autre, le liquide restaurateur est versé, la comtesse vient de s'asseoir, je vais prendre ma place vis-à-vis d'elle, je touche au moment heureux!...

(1) Tout le monde connaît ce mot de Charles XII à l'un de ses secrétaires : Hé bien! qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte?

mais, ô revers plus insupportable que le premier! un malencontreux laquais apporte une lettre, la comtesse aperçoit le timbre. Basançon! dit-elle. Elle pousse un cri de joie, se lève impétueusement, et frappant de ses deux cuisses à la fois la table trop légère, elle me l'envoie sur les deux jambes. Écoutez le cri que je pousse, et ne croyez pas que ce soit la douleur de ma légère blessure qui me l'arrache! contemplez má consternation profonde, et ne croyez pas que je regrette ni le petit meuble démantibulé, ni les porcelaines brisées, ni la chocolatière bossuée, ni mon plus beau jupon gâté; non, je ne vois que le chocolat coulant à grand flots sur le parquet. Pendant que je reste immobile, la comtesse, le corps à demi-courbé, les yeux fixés sur le papier chéri, les mains tremblantes, la parole entrecoupée, lit:

« Tu conçois, chère petite nièce, que j'ai eu
» tant de plaisir à élever, combien j'ai souffert de
» ne pouvoir venir à ton mariage; mais enfin le
» parlement de Besançon m'a jugée, j'ai gagné
» mon procès, je pars, j'arrive aussitôt que ma
» lettre, j'arrive le 15.

Le 15! c'est aujourd'hui, s'écrie la comtesse, et tout en baisant le papier précurseur, elle continue : ô bonne nouvelle! ô ma chère tante! je vais

vous voir, et j'en suis charmée! A l'instant j'aperçois sous un fauteuil un débris précieux, je m'élance, je le saisis, je le baise et je lui dis : ô bon petit pain! ô secourable reste! désormais mon unique espoir, je te tiens, et j'en suis ravi!

Cependant je vais m'asseoir dans un petit coin, où je dévore mon insuffisante proie, tandis que madame de Lignolle, tour à tour relisant et rebaisant sa lettre, fait dans son boudoir mainte et mainte gambades.

Enfin elle sonne un laquais : Saint-Jean, dites au suisse que je suis aujourd'hui chez moi pour madame la marquise d'Armincour seulement. Puis elle se retourne vers moi : mademoiselle de Brumont, je vous ai dérangée de bien bonne heure; mais vous pouvez maintenant disposer du reste de la matinée. Je fis à la comtesse une profonde révérence, qui me fut poliment rendue, et j'allai m'enfermer dans mon petit appartement. Le lecteur sait à peu près tout ce que je pus dire à ma chère Adélaïde, à qui j'écrivis.

Comme je cachetais la lettre fraternelle, arriva chez moi la laide femme de chambre qui venait me coiffer par ordre de sa maîtresse. Maudit visage bourgeonné, tu ne vaux pas le déjeuner que tu me coûtes, et dont tu as la couleur! Vous con-

cevez qu'étant naturellement poli, je ne fis pas cette réflexion tout haut. Si vous me connaissez, vous devinez aussi que docile et prudent au même degré, je livrai ma tête et fermai les yeux. Il faut pourtant rendre justice à la pauvre Jeannette : disgraciée de la nature, elle avait eu recours à l'art; je lui trouvai la main assez légère et le coup de peigne moelleux; mais combien les talents acquis valent moins que les dons naturels! combien dans ce moment je regrettai ma petite Justine!

Jeannette, quand elle eut fini ma coiffure, ne m'offrit pas ses services, et je ne fis aucune tentative pour la retenir. Voyez cependant si c'eût été Justine! Justine serait restée, sans attendre que je l'en priasse : d'abord elle aurait peut-être un peu retardé ma toilette; mais avec quelle promptitude ensuite nous aurions regagné le temps perdu! avec quelle intelligence l'adroite friponne eût présidé à l'arrangement difficile des cinq cents babioles qui composent un accoutrement féminin presque complet! Il fallut me charger seul du pénible soin de m'habiller en femme de la tête aux pieds, trop heureux encore d'en être venu à bout, après y avoir mis plus de temps et de réflexion qu'une petite fille bien paresseuse que

l'on force, dans une matinée d'hiver, à s'endimancher, pour aller avec sa bonne maman à l'office paroissial.

Cependant, trois heures allaient sonner, la marquise était arrivée, M. de Lignolle, apparemment toujours fâché, nous avait fait dire qu'il dînerait en ville: un domestique annonça que nous étions servies. A table la jeune comtesse m'accabla d'attentions, et la vieille tante me prodigua les compliments. Leurs questions quelquefois embarrassantes, mes réponses souvent équivoques, leur crédulité, ma confiance, les louanges dont je payais leurs éloges, tout cela peut-être mériterait d'être rapporté; mais je me sens pressé de raconter le plus intéressant.

O Muse de l'histoire! étonnante pucelle qu'ils ont si souvent violée, déesse éloquente et véridique qu'ils font mentir avec si peu d'adresse, fille respectable et sage, par laquelle ils nous transmettent tant d'impertinentes folies, auguste Clio, c'est vous que j'invoque! Puisque vous savez tout, je n'ai pas besoin de vous dire que de toutes les aventures qui ont amusé mon ardente jeunesse, celle que je vais à présent raconter, n'est point la moins folle; aussi le galant récit que j'en dois faire me cause-t-il une véritable inquié-

tude. Où trouver la gaze en même temps légère et décente à travers laquelle il faut que la vérité se laisse entrevoir presque nue? Je blesse l'oreille la moins délicate, si je dis le mot propre; et si j'adoucis l'expression, je la dénature. Comment donc, sans outrager la pudeur de personne, satisfaire la curiosité de tout le monde? O chaste déesse! jetez un regard de pitié sur le plus embarrassé de vos serviteurs; pour le secourir, descendez du ciel, entrez dans sa chambre, et conduisez la plume qu'il vient de tailler.

Fort bien, mon enfant, dit madame d'Armincour à madame de Lignolle; mais à présent que nous sommes libres, parlons des choses essentielles. Es-tu contente de ton mari? Mais oui, madame la marquise, répondit-elle. — Qu'appelles-tu madame la marquise? crois-tu que je te saluerai d'un madame la comtesse? Bon, quand il y a du monde; mais entre nous! Va, tu es l'enfant que j'ai élevé, mon enfant chéri; dis ma tante, et je dirai ma nièce. Réponds-moi, comptes-tu bientôt me donner un petit neveu? — Je ne sais pas, ma tante. — C'est-à-dire, tu n'en es pas sûre. — Je ne sais pas, ma tante. — Tu n'aperçois donc pas dans ta santé ces changements... heim? — Plaît-il, ma tante? — Tu n'as pas eu

quelques absences? — Des absences! est-ce que j'étais sujette à avoir des absences? — Non pas quand tu étais fille; mais depuis que tu es femme? — Hé bien! les femmes deviennent-elles folles? — Folles! il est bien question de folie! cela ne porte pas au cerveau, dans ce cas-là, ma nièce.— Que me demandez-vous donc, ma tante? — Je demande... je demande... pourquoi donc affecter?... Mademoiselle de Brumont ne doit pas te gêner, elle est ton aînée; une fille de vingt ans, quoiqu'elle soit sage, n'ignore plus certaines choses. — Je ne vous comprends pas, ma tante. — Ma nièce, trouvez-vous mes questions indiscrètes? — Non, sûrement; parlez, ma tante, parlez. — Écoute, mon enfant, si je m'en mêle, c'est par intérêt pour toi. D'abord, si l'on m'avait crue, tu n'aurais pas épousé M. de Lignolle; je le trouvais trop vieux. Un homme de cinquante ans... Je sais bien qu'à cet âge-là, M. d'Armincour était un pauvre sire... mais enfin on prétend qu'il y en a... Dis-moi, le comte remplit-il son devoir?— Oh! M. de Lignolle fait tout ce que je veux. — Tout ce que tu veux!... et tous les jours?—Tous les jours. — Je t'en félicite, ma nièce, tu es fort heureuse... Ah çà, mais pourtant, ma petite, il faut prendre garde...— A quoi, ma tante?— Il faut

ménager ton mari. — Comment? — Comment! ma nièce. Il ne faut pas vouloir trop souvent... Vouloir quoi? ma tante. — Ce dont il est question, ma nièce. — Mais il me semble qu'il n'est question de rien, ma tante.— De rien! tu appelles cela rien, toi! tu ne sais donc pas qu'à l'âge de M. de Lignolle, aller ce train-là, c'est s'épuiser. — S'épuiser! — Sans doute. Il y a des fatigues que les femmes supportent, mais auxquelles les hommes ne résistent pas. — Des fatigues? — Assurément, et puis vos âges sont très-différents, ma nièce. — Mais que fait l'âge?... — Cela fait tout, ma petite, et ne va pas tuer ton mari.—Tuer mon mari! — Oui, le tuer, mon enfant; il n'est pas rare de voir les hommes en mourir. — Mourir de quoi, ma tante? — De cela, ma nièce. — De cela! de faire les volontés de leurs femmes! — Oui, ma nièce, quand les volontés de leurs femmes sont infinies. — Eh bien! M. de Lignolle ne s'en porte pas plus mal.— Tant mieux, ma nièce; mais, je vous le répète, prenez-y garde, parce que cela ne durerait pas. — Je voudrais bien voir!... Vous riez, ma tante?— Oui, je ris, avec ton *je voudrais bien voir!* Que ferais-tu, je t'en prie? — Ce que je ferais! je lui dirais que je le veux. — Ah! voilà du nouveau!— Vous croyez

que je n'oserais pas! Cela m'est arrivé déjà plus d'une fois.— Et cela t'a réussi?— Certainement. Quand M. de Lignolle hésite, je me fâche.— Ah! ah! — Quand il refuse, je commande. — Et il obéit? — Il murmure, mais il s'en va. — Mais s'il s'en va, il ne fait donc pas ce que tu veux? — Pardonnez-moi, ma tante. — Il revient donc? — Il revient ou ne revient pas, que m'importe? — Comment!...— Pourvu qu'il obéisse...— Mais... — Et que je sois la maîtresse... — Mais... — De faire tout ce qui me plaît. — Ah çà, ma nièce, il y a donc une demi-heure que nous nous parlons sans nous entendre? Savez-vous bien que cela m'impatiente? — Comment, ma tante! — Eh oui, ma nièce, je vous dis blanc, vous me répondez noir ; il semble que je vous parle hébreu. — Ce n'est pas ma faute. — Est-ce la mienne? Je vous fais la question la plus simple, et vous paraissez ne pas comprendre! Quand je parle des devoirs de M. de Lignolle, j'entends ses devoirs de mari. — Fort bien, ma tante. — Et quand vous me répondez qu'il fait vos volontés, je crois que vous voulez dire vos volontés de femme... — Justement, ma tante. — De femme mariée. — Sans doute, ma tante. — D'une femme jeune, vive, et qui aime le plaisir. — Précisément, ma

tante. — Ainsi, vous m'entendiez? — Oui, ma tante. — Et vous répondiez à ce que je vous demandais? — Oui, ma tante.— Vous répondiez que M. de Lignolle remplissait son devoir de mari? — Oui, ma tante. — Tous les jours? — Oui, ma tante. — Eh bien, ma nièce, je trouve cela fort étonnant et fort heureux. Mais, mon enfant, je te le répète, il faut user de ta raison; ton mari n'est pas jeune, et tu le tueras. — Voilà ce que je n'entends pas, ma tante. — Comment! vous n'entendez pas qu'un homme de cinquante ans ne peut, sans exposer sa vie, satisfaire une très-jeune femme dont les appétits sont immodérés? — Il ne s'agit pas d'appétits, ma tante. — Les désirs, si vous voulez.— Et qui vous dit que mes désirs sont immodérés? — Vous même, ma nièce, puisque vous prétendez que vous devez être la maîtresse sur ce point. — Hé bien, ma tante? — Et que tous les jours vous forcez votre mari à faire une sottise. — En vérité, ma tante, je vous trouve aujourd'hui d'une humeur! — Voilà bien les jeunes femmes! quand on les contrarie sur cet article...— Ma tante, voulez-vous... —Elles ne voient que cela de bon dans le monde. —Voulez-vous, ma tante... — Cela seul est pour elles le souverain bien. — Voulez-vous me forcer

à quitter la place? — Je conviens que c'est une des grandes douceurs de la vie. — Oh! que je m'impatiente! — Oui, oui, ma nièce, je n'ignore pas que vous êtes très-vive; mais enfin je suis votre mère, il faut m'écouter. — Mon Dieu! — Non pas, non pas, retenez et écoutez-moi : je veux que vous me promettiez de ne plus obliger M. de Lignolle à faire tous les jours ce que vous appelez votre volonté. — Hé pourquoi donc, ma tante, me laisserais-je gouverner un jour plutôt qu'un autre? — Le beau raisonnement! ma nièce. — Pourquoi ne ferais-je point aujourd'hui ce que j'ai fait hier? — Mais avec cette belle manière de calculer, ma nièce, il n'y aurait pas de raison pour que cela finît jamais. — C'est aussi comme je l'entends; je prétends bien que cela ne finisse pas. — Que répond-elle donc? — Vous direz tout ce que vous voudrez, ma tante, je ne souffrirai pas que mon mari me manque. — Voyez l'écervelée! — Ni qu'il me mène! — Mais quel galimatias! — Non, je ne l'empêche pas de se conduire à sa manière. — Elle perd la tête! — Mais qu'il me laisse de mon côté faire tout ce qui me plaira. — Comment! de votre côté! cela ne se peut pas. Ce n'est qu'avec son mari qu'une honnête femme... — Avec lui quand cela me convient; avec un autre,

si cela m'arrange mieux. — Fi! ma nièce, quels principes! — L'essentiel est qu'il ne me gêne en rien. — Ma nièce, je ne vous comprends pas. — Et que je fasse en tout ma volonté. — Ma nièce, vous voulez donc que je m'en aille? — Ma tante, vous voulez donc que je quitte la place? — Cela est insupportable! — Cela est désespérant! — Conduisez-vous par mes conseils, ma nièce. — Parlez-moi raison, ma tante, je ne suis plus un enfant.

Toutes deux s'étaient levées, toutes deux se fâchaient. Cependant, aux questions très-claires de la tante, la nièce avait fait, avec tant d'innocence et de vérité, des réponses si ingénues, si équivoques, si extraordinaires, que je commençai à soupçonner d'étranges choses. J'essayai de calmer madame d'Armincour en lui disant : il y a tout lieu de penser, madame, que madame la comtesse n'est pas infiniment heureuse dans le sens que vous l'entendez, et maintenant je gagerais qu'elle est aussi loin de mériter vos reproches, que de les comprendre. Vous croyez? répliqua-t-elle; hé bien, questionnez-la mademoiselle de Brumont, et voyons si vous en pourrez tirer quelque éclaircissement. Je m'adressai à la nièce : Madame la comtesse permet-elle... Elle m'inter-

rompit vivement : Très-volontiers, mademoiselle.

M. de Lignolle couche-t-il dans l'appartement de madame la comtesse? — Non. — Jamais? — Jamais. — Y entre-t-il la nuit? — Jamais. — Y vient-il le matin? — Oui, quand je suis levée. — S'enferme-t-il dans la journée avec madame la comtesse? — Non. — Le soir, reste-t-il un peu tard chez madame la comtesse? — Après le souper, cinq minutes tout au plus. — Ces cinq minutes, à quoi les emploie-t-il? — A me dire bonsoir. — Comment dit-il bonsoir à madame la comtesse? — En m'embrassant. — Comment embrasse-t-il madame la comtesse? — Comme on embrasse; il me donne quelques baisers. — Où cela, madame la comtesse? — Dame! où cela se donne. — Mais encore? — Sur le front, sur les yeux, sur le menton. — Voilà tout? — Voilà tout. — Absolument? — Absolument. Que voulez-vous de plus? — Hé bien! madame la marquise, qu'en pensez-vous?

Je pense, répondit-elle, que cela serait bien incroyable et bien affreux!... Elle courut promptement à madame de Lignolle : Dis-moi, ma nièce, es-tu femme ou fille? — Femme, puisque je suis mariée. — Es-tu mariée? — Certainement, puisque M. de Lignolle m'a épousée. — Êtes-

vous sûre, ma nièce, qu'il vous ait épousée? — Je vous le demande, ma tante! — Où t'a-t-il épousée? — A l'église. — Et pas ailleurs? — Est-ce qu'on épouse ailleurs, ma tante? — Dis-moi, ma petite, le jour de tes noces... Va, je suis bien fâchée de n'avoir pas pu me trouver à Paris le jour de tes noces... je me défiais de ce monsieur de Lignolle et de ses cinquante ans... il m'avait bien l'air de n'avoir pas le sens commun... j'avais très-expressément recommandé qu'on te donnât du moins quelques instructions préliminaires... Dis-moi, ma chère enfant, la nuit de tes noces que t'est-il arrivé? — Rien, ma tante. — Rien! mademoiselle de Brumont, la nuit de ses noces il ne lui est rien arrivé? Pauvre petite! ajouta la bonne tante en pleurant, pauvre petite! que je te plains! Mais réponds-moi... la nuit de tes noces ne s'est-il pas mis au lit près de toi, ton mari? — Oui, ma tante. — Hé bien! après? — Après, ma tante, il m'a souhaité une bonne nuit et il s'en est allé. — Et il s'en est allé! il s'en est allé! répétait la marquise, qui fondait en larmes; il s'en est allé! Ah! ma charmante petite nièce, ta jolie figure ne méritait pas cela! — Bon Dieu! ma tante, vous m'inquiétez! — Pauvre enfant! la voilà vierge encore, après deux mois de mariage! quel sort! quel sort

cruel! — En vérité, ma tante, vous me faites peur! expliquez-vous. — Mon enfant... je ne puis... je ne puis... ma douleur me suffoque... Vous, mademoiselle de Brumont, qui vous exprimez avec tant de facilité, dites-lui... ce que c'est... expliquez-lui comment... vous n'êtes pas ignorante comme elle, sans doute?... Vous devez savoir... — A peu près, madame la marquise; j'en ai entendu parler, et puis j'ai lu de bons livres. — En ce cas, faites-moi le plaisir de la mettre au fait. — Madame la comtesse permet-elle? Elle me répondit que je lui rendrais service.

Je ne me le fis pas répéter. Je lui dis... mais je le lui dis parce qu'elle ne le savait pas. Or donc, à vous qui le savez, je ne vous le dirai pas.

Quoi! reprit madame de Lignolle, émerveillée de ce qu'elle venait d'entendre; quoi! vous ne plaisantez point! — Je ne prendrais pas cette liberté avec madame la comtesse. — Quoi! ma tante, tout ce que mademoiselle de Brumont vient de dire est vrai? — Très-vrai, ma nièce, et cette aimable fille t'a expliqué tout cela, comme si elle n'avait fait autre chose de sa vie. — Ainsi, depuis deux mois, M. le comte aurait dû m'épouser de cette manière, ma tante? — Oui, ma pauvre en-

fant, depuis deux mois, M. le comte t'insulte. — Il m'insulte? — Oui; tu ne sens pas cela? — Ma tante, je vois seulement qu'il a perdu beaucoup de temps. — Il t'insulte, ma nièce. Négliger tes charmes, c'est leur faire outrage, c'est dire qu'ils ne méritent pas d'être subjugués. Te laisser vierge, c'est te faire sentir, de la façon la plus cruelle, que ta fleur ne vaut pas la peine qu'on se donnerait à la cueillir. — Ah! ah! — Te laisser vierge, ma pauvre petite, de toutes les humiliations auxquelles une malheureuse femme puisse être exposée, tu éprouves aujourd'hui la plus grande. — Il n'est pas possible! — Trop possible! ma chère enfant, trop possible. Te laisser vierge, c'est te déclarer qu'il te trouve bête, maussade, dégoûtante. — Grand Dieu!... ma tante, vous n'exagérez pas? — Demande, ma petite, demande à mademoiselle de Brumont.

Aussitôt je pris la parole, et m'adressant à la jeune femme outragée : Assurément, par cet abandon que je ne conçois pas, M. le comte signifie très-positivement à madame la comtesse qu'elle est laide... — Laide! il en a menti. Je ne cache pas mon visage; ainsi... — Qu'elle n'est pas bien faite... — Il en a menti. Voyez ma taille, est-elle mal prise? — Qu'elle a le bras carré... — Il en a



La jambe grosse! il en a menti, voyez

menti. Attendez que j'ôte mon gant. — Un grand vilain pied... — Il en a menti. Me voici déchaussée... — La jambe grosse... — Il en a menti. Voyez. — La gorge plate... — Il en a menti. Regardez. — La peau rude... — Il en a menti. Tâtez. — Le genou cagneux... — Il en a menti. Jugez vous-même.

J'aimais la manière franche et décisive dont la comtesse repoussait les imputations calomnieuses de son mari, que je me plaisais à faire parler. Curieux d'essayer jusqu'où le juste désir d'une justification très-facile emporterait cette femme si vive, j'ajoutai : c'est lui dire enfin qu'elle a quelque difformité secrète. Un geste expressif que fit madame de Lignolle, un geste aussi prompt que sa pensée, m'annonça qu'elle allait encore donner la preuve justificative en même temps que le démenti formel. Madame d'Armincour aussi devina très-aisément le dessein de la comtesse, et malheureusement pour moi, qui le trouvais louable, elle accourut assez tôt pour en empêcher l'entière exécution. Va, ma chère amie, ce n'est pas la peine, dit-elle à sa nièce; moi qui depuis ton enfance ne t'ai pas perdue de vue, je sais qu'il n'en est rien, et mademoiselle de Brumont s'en rapporte à toi. Au reste, il ne faut pas non plus te fâcher si fort...

— Ne pas me fâcher! — Ton mari... — Est un impudent menteur...—N'est peut-être pas si coupable... — Un insolent....— Que nous l'imaginions d'abord. — Un lâche... — Il se peut qu'une longue indisposition... — Ma tante, il n'y a pas d'indisposition de deux mois. — Ou quelque chagrin domestique... — Point de chagrin pour un homme trop heureux de m'épouser. — Ou quelque grand malheur... — Oui, le progrès de la philosophie. — Ou quelque travail important... — Des charades. Tenez, ma tante, ne le défendez pas, car vous m'aigrissez davantage. Je conçois maintenant toute l'indignité de sa conduite, et dès qu'il rentrera... dès qu'il rentrera, laissez-moi faire... il s'expliquera, il me rendra compte de ses motifs, il me fera raison de l'outrage... il m'épousera sur l'heure, ou vous verrons.

Cependant le jour commençait à tomber. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins de la comtesse un moment de liberté. J'allai m'enfermer dans ma chambre, où je n'attendis pas longtemps M. de Valbrun. Le vicomte m'apprit qu'un homme sûr, chargé d'aller à l'hôtel de B***, remettre à madame la marquise elle-même la lettre de Justine, avait rapporté cette réponse : Celle qui vous envoie me fait grand plaisir. Je n'étais pas tranquille sur le

sort de la personne dont elle me donne des nouvelles. Dites qu'elle peut continuer de m'instruire de la situation des affaires de cette personne, à laquelle je m'intéresse véritablement. Vous pouvez ajouter que M. de B***, qui d'abord m'avait assez mal reçue, vient de reconnaître ses torts et d'en obtenir le pardon. Ce n'est pas un secret, elle est bien la maîtresse de le dire à quiconque peut m'en féliciter.

M. de Valbrun ajouta : madame de Fonrose est maintenant allée au couvent de madame de Faublas. Demain matin, avant huit heures, je vous dirai ce que nous avons fait. Après avoir remercié le vicomte, comme je le devais, je lui remis mes deux lettres; je le priai d'envoyer l'une au couvent d'Adélaïde, et de faire mettre l'autre à la grande poste. Il voulut bien, en me quittant, m'assurer qu'il allait tout à l'heure faire lui-même les deux commissions. Fatale lettre à M. de Belcour! n'aurais-je pas dû prévoir tous les chagrins que tu pouvais me causer!

Maintenant je me demande pourquoi mademoiselle de Brumont, sans avoir en tête d'autre projet déterminé que celui de se rapprocher de Sophie, sentit pourtant, en rentrant dans l'appartement de la jeune comtesse, quelque déplaisir

d'y retrouver la vieille marquise? C'est qu'apparemment, comme tant d'autres, appelé par l'amour à réparer les inexcusables torts dont l'hymen se rend journellement coupable envers la beauté, le chevalier de Faublas, entraîné malgré lui, ne faisait qu'obéir à l'impulsion de son génie. Je me demande aussi pourquoi la nièce, ne recevant plus qu'avec distraction les instructions de la tante, et de temps en temps attachant sur moi des regards dont tous mes sens étaient émus, ne montrait pas un vif empressement à retenir chez elle, le reste de la soirée, madame d'Armincour, d'ailleurs si chérie? C'est qu'ils existent en effet ces atomes inhumainement rejetés par nos philosophes modernes, ces atomes sympathiques, qui tout d'un coup partis du corps brûlant d'un adolescent vif, et dans la même seconde, émanés des nubiles attraits d'une jeune fille, se cherchent, se mêlent et s'accrochent pour ne faire bientôt des deux individus doucement attirés, qu'un seul et même individu. C'est qu'il agissait déjà sur la gentille brune, le charme dont était possédé le joli garçon; c'est que déjà guidée par les puissants rayons de la bienfaisante lumière que j'avais fait luire à ses yeux, et plus encore par cet instinct naturel à tout le beau sexe, dont le tact, en cer-

taines matières surtout, et dans certains cas, est à la fois délicat, prompt et sûr, madame de Lignolle se sentait intérieurement avertie de la nullité d'un homme qui, depuis deux mois, lui manquait nuit et jour, et que machinalement elle pressentait en moi celui qui pouvait pleinement punir l'offense et dédommager l'offensée. Je me demande encore pourquoi madame d'Armincour, quoique favorisée de son antique expérience, ne parut pas s'apercevoir qu'elle était de trop, et s'obstina, malgré les fréquentes distractions de sa nièce, à lui tenir fidèle compagnie jusqu'au retour de M. de Lignolle. C'est que les vieilles gens furent de toute éternité spécialement destinés à gêner l'aimable jeunesse, peut-être afin que ses désirs contrariés devinssent plus ardents, et que les plaisirs obtenus malgré les obstacles eussent pour elle un charme de plus. Au reste, je ne vous conseille pas de donner une confiance aveugle à mes propositions, qui ne sont peut-être pas trop vraies. Plus d'une fois j'ai cru m'apercevoir que, dès qu'une femme entrait pour quelque chose dans mes raisonnements, elle brouillait toutes mes idées. De là vient que souvent, quand je voudrais moraliser, je plaisante; de là vient que souvent je déraisonne, au lieu de philosopher.

Quoi qu'il en soit, madame d'Armincour nous honora de sa présence à souper. Elle me parla beaucoup de la province où elle avait élevé sa nièce, de son bon château qu'il ne fallait réparer qu'une fois par an, de ses beaux biens que son concierge faisait valoir, de ce concierge qu'elle nous donna pour le premier homme du monde, et qui, soit dit sans offenser personne, me parut être celui de ses gens qu'elle connaissait le mieux. Je crois qu'il eût été question du bon *André* jusqu'au lendemain matin; mais à minuit passé la voiture du comte se fit entendre. Il vient de m'arriver l'aventure du monde la plus désagréable, cria M. de Lignolle en entrant; vous savez bien ma belle charade?... Monsieur, interrompit la comtesse, voici madame la marquise d'Armincour, ma tante. Le comte, un peu surpris, commença pour la marquise un long compliment, qu'elle n'écouta pas jusqu'au bout. Bonsoir, dit-elle brusquement à sa nièce, bonsoir, ma chère Éléonore (1). Demain je reviendrai de bonne heure, demain j'espère qu'enfin je souhaiterai le bonjour à madame la comtesse de Lignolle.

(1) C'était le nom de fille de la comtesse.

Adieu, monsieur, dit-elle sèchement à M. de Lignolle. Elle lui fit en sortant une de ces révérences froides que les femmes réservent pour certains hommes qu'elles n'estiment point. Vous savez bien ma belle charade? reprit le comte dès qu'elle fut partie... Mademoiselle de Brumont, interrompit la comtesse, faites-moi le plaisir de vous retirer chez vous.

J'obéis sans répondre, mais je restai collé derrière ma porte, et prêtant l'oreille avec la plus grande attention.

Vous savez bien ma belle charade? reprit encore M. de Lignolle. Madame l'interrompit de nouveau : Il ne s'agit pas de cela, monsieur, on ne se marie pas pour faire des charades, mais pour faire des enfants. — Comment! madame... — Comment! monsieur, était-ce à moi de vous l'apprendre? Comment! si ma tante et mademoiselle de Brumont ne m'avaient pas instruite, je serais donc restée fille! — Madame, vous ne m'entendez pas. Je savais tout comme un autre quel devoir... — Vous le saviez, monsieur! Si vous le saviez, pourquoi ne le faisiez-vous pas! Il est donc vrai que vous me trouviez laide? Il est donc vrai que depuis deux mois je suis l'objet de vos mépris?... Où allez-vous, monsieur?

J'entendis madame de Lignolle courir à la porte et la fermer.

Vous ne sortirez pas d'ici, monsieur, que vous n'ayez réparé vos outrages. — Mes outrages? — Oui, vos outrages. Je sais tout, monsieur; en ne m'épousant pas, vous m'avez insultée; mais vous m'épouserez! vous m'épouserez tout à l'heure!... Si tout ce qu'on m'a dit est vrai, ce n'est pas un grand mal pour vous, j'espère. Au reste, c'est votre devoir : qu'il vous soit agréable ou non, remplissez-le; je le veux et je vous l'ordonne. — Mais, madame... — Point de mais, monsieur; je vous trouve encore bien impertinent. Croyez-vous que je ne vous vaille pas?... On vous donnera une femme jeune et jolie pour lui faire des charades!... Vous me ferez un enfant, monsieur... vous m'en ferez un! vous me le ferez! vous me le ferez tout à l'heure!... tout à l'heure!... ici!... là!... à cette place là!

La comtesse venait de le prendre par la main et de le conduire derrière les rideaux. A travers le trou de ma serrure, je voyais sur le parquet, dans un petit espace que laissait découvert le *lampasse* devenu trop court, vedeva quattro piedi groppati... La loro positura, che non era più dubbia, mi dava ben' a conoscere che 'l Lignolo otteneva,

od era sul punto d'ottenere il perdono delle sue colpe.

Quel personnage je fais là cependant! que le rôle d'observateur est, en ce cas, humiliant et pénible! Ah! tante bavarde autant que maudite, pourquoi n'avez-vous pas voulu vous en aller plus tôt? Hé bien! chevalier, qu'est-ce donc que tu dis à toi-même? Quoi! tu désespères de ta fortune! va, mon ami, rassure-toi, ton génie protecteur ne t'abandonne pas : va, Faublas n'est pas fait pour remplir, dans une aventure bizarre et galante, un emploi subalterne; écoute ce que dit la comtesse, et fais un saut de joie.

Pardon, monsieur, peut-être que j'ai tort, peut-être qu'en effet ma tante et mademoiselle de Brumont ne m'ont voulu faire qu'une mauvaise plaisanterie. Je comptais vous inviter à passer chez moi la nuit entière; mais vous prendriez, je le vois, bien des peines inutiles; je crois que c'est vous rendre service que de vous engager à vous retirer dans votre appartement. — Madame, je vous demande le secret; j'espère qu'une autre fois je serai plus heureux. — Une autre fois! reste à savoir si je voudrai... — Madame, dans tous les cas, je compte sur votre discrétion. — Monsieur, je ne promets rien. — Madame...

— Monsieur, je vous prie de me laisser libre.

Elle venait d'ouvrir la porte qu'elle referma, dès qu'il fut dehors. Aussitôt je sortis de ma chambre et volai dans la sienne : Ah ! madame, que je suis aise !... Pourquoi donc cette folle joie ? interrompit-elle. — Madame, vous ne pouvez concevoir... Mademoiselle, interrompit-elle encore du ton le plus sérieux, si vous pouviez vous faire une juste idée de ce que c'est que M. de Lignolle, vous sauriez qu'entre lui et moi tout à l'heure, il n'a pu rien se passer dont on doive se réjouir et me féliciter. — Rien dont je doive me rejouir ! madame, et que diriez-vous si je vous avouais que c'est votre peine qui fait ma joie ? — Ce que je dirais, mademoiselle... — Que diriez-vous, si je vous apprenais que le sort toujours juste a conduit chez vous un vengeur ! — Un vengeur ! — Si je vous déclarais que vous voyez à vos pieds un jeune homme... — Un jeune homme ! — Qui vous aime... — Qui m'aime ! — Un jeune homme plein de tendresse pour vous, et d'admiration pour vos charmes ! — Vous êtes un jeune homme ! et vous m'aimez ! — Ah ! ce n'est pas de l'amour, c'est... — Mademoiselle de Brumont, êtes-vous bien sûre d'être un jeune homme ? — Jolie comtesse, en vérité je ne puis avoir là-des-

sus aucune espèce de doute. — Hé bien, venez, venez, vengez-moi ; épousez-moi tout de suite; je le veux! je vous l'ordonne! — Ah! vous n'avez pas besoin de me l'ordonner, ah! charmante Éléonore! je ne demande pas mieux.

Elle avait raison d'être fâchée contre son mari, j'avais raison d'être content de M. de Lignolle. Ce M. de Lignolle avait si peu fait que tout me restait à faire; mais dans les entreprises de la nature de celle-ci, les obstacles ne sont pas faits pour abattre un courage éprouvé; le mien s'accrut par les difficultés, et bientôt quelques sourds gémissements, à la fois douloureux et tendres, annoncèrent mon triomphe prochain, dont l'heureux instant fut marqué par un dernier cri : triomphe vraiment délicieux, où le vainqueur, dans l'ivresse du succès, s'applaudit des transports du vaincu charmé de sa défaite! victoire la plus douce de toutes, à quiconque, au sein de son propre bonheur, sait jouir encore du bonheur d'autrui!

Il faut rendre justice à la présence d'esprit de la comtesse; aussitôt que la parole lui fut revenue, elle me demanda qui j'étais. Préparé à cette question toute simple, qu'une femme moins vive m'eût sans doute adressée plus tôt, je ne fis pas attendre la réponse : charmante Éléonore, on m'appelle le

chevalier de Flourvac. Mes parents injustes, uniquement jaloux d'assurer une grande fortune à mon aîné barbare, m'ont voulu forcer à me faire *génovéfain*... Ils voulaient vous faire moine! s'écria-t-elle; mais vous n'auriez jamais épousé personne! oh! que c'eût été dommage! — Aussi, ma jeune amie, quelque chose me disait sans cesse que je n'avais pas la moindre vocation pour ce métier-là. Assurément je ne devinais pas que le destin propice me réservait l'avantage peu commun de consommer un mariage qui ne serait pas le mien; mais je sentais confusément que j'étais né pour épouser. Je me suis donc échappé du couvent où l'on me tenait renfermé. Mon ami, le vicomte de Valbrun, indigné de la lâcheté de mon frère et de la cruauté de mes parents, m'a recueilli, m'a conseillé ce déguisement, m'a fait chercher un asile plus sûr que sa maison; et chaque jour je rendrai grâce au hasard favorable qui m'a conduit auprès d'une femme jeune, jolie et vierge. Le sort ne m'a pas favorisé moins que toi, mon cher Flourvac, répondit la comtesse en m'embrassant, tu me tiendras compagnie jusqu'à ce que tes parents soient morts. — Quel engagement vous prenez là, ma chère Éléonore! mon père est encore jeune... — Tant mieux, mon ami, nous de-

mourerons ensemble plus longtemps. Restez avec moi jusqu'à ce que tous vos parents soient morts, restez, Flourvac, je le veux.

Pendant que je faisais à madame de Lignolle l'indispensable mensonge que vous venez de lire, je l'aidais à dépouiller des vêtements incommodes dont je ne l'avais pas débarrassée d'abord, tant elle m'avait paru pressée d'être vengée, tant j'avais jugé convenable la prompte exécution de ses ordres formels!

A présent, lecteur, parlez sans déguisement, n'auriez-vous pas quelque envie de prendre ma place auprès de la comtesse, dans le lit nuptial où je suis avec elle?

Je ne vous dirai pas tout à fait comment j'y passai les plus douces heures de ma vie; mais je vous dirai bien à quels souvenirs enchanteurs j'y livrai, pour quelques instants, ma fugitive pensée. Près de l'aimable disciple que je formais, je me rappelai le maître plus aimable qui m'avait formé. Là comme ici, aujourd'hui comme alors, des événements inattendus et peu communs, préparant mon bonheur, m'avaient, presque sous les yeux d'un époux ridicule, pour ainsi dire jeté dans les bras de sa vive moitié! je me trouvais, à la place de M. de Lignolle, enseignant à la jolie

comtesse les premiers éléments de l'auguste science que j'avais apprise de la belle madme de B***, sous les auspices du marquis. Mais, hélas! des deux femmes rares que m'avaient données mon étoile singulièrement propice, l'une déjà m'était ravie, l'autre bientôt se verrait abandonnée... Quelle honte cependant ce serait pour moi, si je quittais ma gentille élève, sans avoir parfaitement achevé son éducation! Quel maître plus favorisé du hasard put jamais s'applaudir d'une écolière supérieure à madame de Lignolle! Charmante enfant, sujet précieux, chez qui se trouvaient réunis les moyens séduisants et les dispositions heureuses! que d'attraits elle m'offrit! que de docilité je lui trouvai! combien d'intelligence et de feu! quelle adresse et que d'activité! la même nuit, je vous le jure, vit commencer et finir son instruction complète; et cette nuit sera toujours comptée dans le nombre de mes plus courtes nuits.

Le jour ne devait pas tarder à paraître, quand tous deux enfin, lassés, nous nous endormîmes. Lorsque je me réveillai, ma montre marquait midi: Grand Dieu! M. de Valbrun m'attend-il patiemment depuis huit heures du matin?... Je quittai sans bruit la comtesse qui dormait pro-

fondément; et presque nu que j'étais, je courus à ma chambre, j'ouvris la petite porte de l'escalier, je ne vis personne : ô ma Sophie!... heureusement je vis dans ma serrure un petit papier qui débordait. Le vicomte, avec un crayon rouge, avait griffonné ces mots, que j'eus beaucoup de peine à déchiffrer.

« Je frappe et vous ne répondez pas. Où êtes-» vous, mademoiselle de Brumont? que faites-» vous? Je n'en sais rien; mais je devine. Quelle » agréable nouvelle je vais porter à la baronne! à » deux heures je reviendrai; madame la comtesse » sera-t-elle levée à deux heures?

Je réveillai ma jeune amie, en reprenant ma place auprès d'elle. Le regard qu'elle me lança me parut encore plus vif que tendre; j'eus lieu de croire que la douce caresse dont elle l'accompagnait, n'était pas tout à fait désintéressée; j'entendis, avec de fréquents soupirs, quelques mots à demi prononcés. Tout cela, suivant moi, voulait dire que mon écolière attendait sa dernière leçon. Qui de vous, messieurs, l'eût refusée, pouvant la donner encore? Je la donnais donc, lorsqu'on frappa rudement à la porte de la chambre à coucher. Je quittai brusquement le poste que j'occupais, et je me préparais à sortir du lit de la com-

tesse; mais elle me fit signe de rester à ses côtés, et d'une voix ferme elle demanda : Qui va là ? C'est moi, répondit monsieur de Lignolle, ne vous levez-vous pas aujourd'hui ? — Pas encore, monsieur. — Il est tard cependant, madame. — Oui, monsieur; mais je suis occupée. — A quoi, madame? — Monsieur, je compose. — Qui vous apprend à composer? — Mademoiselle de Brumont. — Je voudrais bien assister à la leçon. — Cela ne se peut pas, monsieur, vous ne feriez sûrement rien, et vous nous empêcheriez de faire quelque chose. — Et que faites-vous donc, madame? — Des enfants qu'on puisse croire les vôtres, monsieur. — Que voulez-vous dire? — Que je finis une charade. — Une charade! voyons donc. — Vous avez envie de chercher le mot? — Oui vraiment. — Hé bien, attendez une minute.

Voici, me dit-elle tout bas, l'instant d'une vengeance complète. Je veux lui faire une malice, dont le souvenir puisse, dans cinquante ans encore, amuser ma vieillesse. Mon cher Flourvac, il a cruellement interrompu nos doux exercices... Elle ne m'en dit pas davantage; mais un regard, un geste, un baiser parurent m'apporter l'ordre de reprendre *l'exercice cruellement interrompu*. Docile avec plaisir, j'obéis sans me permettre la

plus légère observation. Alors, pour me prouver, après Coralie (1), que plus d'une femme sachant, dans un moment critique, embrasser à la fois plusieurs occupations difficiles, peut en même temps très-conséquemment agir et très-distinctement parler; madame de Lignolle éleva la voix et dit au comte : monsieur, écoutez-vous à la porte? — Il le faut bien, madame, puisque vous ne voulez pas m'ouvrir.— Bon! voici ma charade : *Amo 'l primo mio.* (Piano a Faublas abbracciandolo.) *L'amo di molto.* Amo 'l primo mio, ridisse il Lignolo. *Signor sì,* soggiunse ella. *M'ama 'l secondo mio.* (Pianos a Faublas). *M'ami. Ah! m'ami è vero?* Non risposi; ma l'abbracciai teneramente, mentre che 'l Lignolo con grandissima attenzione ridiceva : M'ama 'l secondo mio. *Bravo, signor,* disse la Contessina, *e 'l mio integrale, benche composto da due, nondimeno fa più che uno.* (Piano a Faublas) *Deh! non è la... la verità? la verità... ben mio.* Ma, disse Lignolo, dunque in prosa lo fate? — *Signor... sì... in pro...* sta volta sulle labra della svenuta la parola morì.

Cependant elle eut tout le temps de reprendre

(1) Voyez la première année de sa vie.

ses esprits, avant que son mari, qui voulait absolument deviner, eût cessé de répéter : *Mon tout, quoique formé de deux personnes, ne fait qu'un.* Monsieur, reprit la jeune écervelée, plus contente que si elle eût fait un poëme épique et une bonne action, je dois en conscience vous prévenir d'une chose essentielle; c'est que ma charade est une espèce d'énigme qui a deux mots. Je vous déclare d'avance que je ne vous les dirai jamais, et je crois que vous ne les devinerez pas. — Je ne les devinerai pas! ah! je vais m'enfermer dans mon cabinet, et je descends dans une demi-heure. — Dans une demi-heure, soit; je serai levée.

Il revint effectivement une demi-heure après. Assis à côté de la comtesse, je prenais dans son boudoir une grande tasse de chocolat, que cette fois j'avais demandée sans façon. Mesdames, vous savez bien ma plus belle charade, dit M. de Lignolle en entrant, hier on l'a critiquée. On l'a critiquée! mademoiselle de Brumont, auriez-vous cru cela? — Oui, monsieur le comte. — Oui? — Sans doute l'envie! — L'envie, vous avez raison. Mais que je vous conte un événement tout aussi désagréable. Hier encore, dans un cercle d'amateurs, on propose une charade, je trouve le mot, un de mes voisins le trouve aussi, nous le disons

en même temps : chacun félicite mon rival, et personne ne me fait le moindre compliment. Cette injustice m'a donné de l'humeur, et je me suis, à propos de cela, rappelé certain projet qui m'est venu vingt fois dans la tête. Dans le *Mercure de France*, mademoiselle, on imprime au bas de chaque charade, le nom, le surnom, le titre, la demeure, le nom de la ville et de la province de l'auteur ; et je trouve qu'on fait bien, parce qu'on ne saurait trop encourager les talents. Mais n'est-ce pas une chose affreuse, qu'un homme qui emploie régulièrement trois ou quatre jours de la semaine à la recherche des mots du logogriphe, de l'énigme et de la charade de chaque numéro, ne soit jamais payé de ses travaux par un peu de gloire? Assurément c'est là de l'ingratitude, ou je ne m'y connais pas. A présent, mademoiselle, écoutez mon projet : je veux proposer aux rédacteurs du *Mercure* d'ouvrir une souscription, dont le produit sera destiné à l'impression d'une grande pancarte qui paraîtra toutes les semaines, et sur laquelle on lira les noms de tous ceux qui auront deviné le logogriphe, l'énigme et la charade de la semaine précédente. Fort bien vu, monsieur, répondit la comtesse; mais puisque nous parlons de charade, avez-vous deviné la mienne? — Pas en-

core, madame, répliqua-t-il d'un air confus. Madame de Lignolle aussitôt lui repartit : monsieur, si vous venez à bout de trouver les deux mots, je vous promets, en attendant l'exécution de votre grand projet, je vous promets de remuer ciel et terre pour qu'on veuille bien insérer dans le *Mercure* ma charade, son explication, mon nom à moi qui l'ai composée, votre nom à vous qui l'aurez devinée, et même je tâcherai qu'on apprenne au public comment et pourquoi je l'ai faite. — Madame, ce que vous me dites là m'excite encore...

Le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour interrompit le comte. Un laquais vint annoncer madame la marquise d'Armincour. Elle entra précipitamment, fut droit à sa nièce, et lui dit : Hé bien, mon cher cœur, comment te sens-tu aujourd'hui? Y a-t-il quelque changement?... Ah! petite friponne, je vous trouve l'air fatigué, vous avez les yeux battus... allons, c'est une affaire finie. Je m'y connais! je m'y connais!... je t'en félicite de toute mon âme, ma petite. Et vous, monsieur le comte, recevez mon compliment, faisons la paix, embrassons-nous... allons mes enfants, courage! un petit neveu dans neuf mois. Un petit neveu dans neuf mois! répéta la comtesse, cela se pourrait bien,

vous avez raison, ma tante; mais souhaitez donc le bonjour à mademoiselle de Brumont.

Tandis que la marquise s'occupait de moi, je vis M. de Lignolle se pencher à l'oreille de la comtesse. Tout en paraissant écouter la tante, j'écoutai le mari; il disait à sa femme : madame, épargnez-moi, laissez à la marquise une erreur... Quoi donc! monsieur, interrompit-elle, n'êtes-vous pas content de moi? — Au contraire, madame, je vous rends grâce de votre discrétion. — Et vous avez tort, monsieur; elle est naturelle et nécessaire, vous ne me devez aucun remercîment pour cela.

M. de Lignolle bien rassuré vint à moi. A propos, mademoiselle, me dit-il, je vous rends grâce, vous voulez bien enseigner à la comtesse des choses difficiles! — Difficiles! mais non, monsieur le comte. — Ho! que si, mademoiselle, je sais trop ce que c'est! et je suis vraiment sensible à votre complaisance. Alors, pour payer le trop honnête compliment du mari, je lui répétai mot à mot l'équivoque réponse que sa femme venait de faire. *Et vous avez tort, monsieur, elle est naturelle et nécessaire, vous ne me devez aucun remercîment pour cela.*

Après ces politesses réciproques, la conversation

devint générale, et de part et d'autre il ne fut rien dit qui mérite d'être rapporté; mais à deux heures on vint annoncer que quelqu'un me demandait. Qu'on fasse entrer, dit la comtesse. Je lui représentai qu'apparement c'était M. de Valbrun. Hé bien! répliqua-t-elle, qu'il vous parle ici. — Cela ne se peut guère, madame. — Allez donc chez vous, mais ne tardez pas à revenir.

Je courus à ma petite porte: Bonjour, monsieur le vicomte. — Bonjour, monsieur le chevalier. — Hé bien! la lettre à ma sœur? — Je l'ai fait porter au couvent. — Celle à mon père? — C'est moi-même qui l'ai mise hier à la poste? — Et ma Sophie? — La baronne ne l'a pas vue; mais une chambre est retenue pour vous dans le couvent que vous avez indiqué. — Partons, vicomte, partons. — Comment! partons! — Oui, tout à l'heure... — Ne sommes-nous pas convenu d'attendre?... — Je n'attends pas un moment. — Mais songez donc... — Je ne songe à rien. — Aux périls... — Je n'en connais plus... O ma Sophie! je différerais d'un jour le bonheur de te voir? — Cependant il faut différer... — Vicomte, si vous ne voulez pas m'y conduire, j'irai seul. — Mais... — J'irai seul. Plutôt périr cent fois que de ne pas la voir aujourd'hui! — Chevalier de Faublas, et

la comtesse? — De quoi me parlez-vous? Qu'est-ce que la comtesse, quand il s'agit de Sophie? — Et vos ennemis? — Je les défie tous. — Ainsi, nulle considération ne peut plus vous arrêter. — Nulle considération, monsieur le vicomte; et, je vous le répète, si vous m'abandonnez, je pars seul... Vicomte, la reconnaissance que je vous dois n'en sera point altérée. — Puisque rien ne peut changer vos résolutions, je me rends; mais je vous demande une grâce. — Parlez, et croyez... — Attendez au moins jusqu'à la nuit. — Jusqu'à la nuit! — Écoutez-moi : dans un quart d'heure je dîne avec la baronne, à six heures du soir je l'amène ici. Dès que vous la verrez entrer chez la comtesse, soyez sûr que mon carrosse vous attend à la porte. Descendez alors par ce petit escalier, venez me joindre, et vous serez bien accompagné jusqu'au couvent, je vous le promets. — A six heures précises, vicomte. — Chevalier, je vous en donne ma parole.

Au moment où M. de Valbrun me disait adieu, la comtesse venait elle-même me chercher. L'aimable enfant trop abusée se crut sans doute l'objet de la profonde rêverie dans laquelle on me vit plongé pendant tout le dîner, qui me parut long. O ma Sophie! faut-il vous dire que, seule et sans

distraction, vous occupiez alors mon cœur et ma pensée?

Après le dessert cependant, en prenant le café dans le salon, je fixai plusieurs fois la jeune Lignolle, et toujours mes yeux rencontrèrent les siens. Mes regards enfin s'arrêtèrent volontairement sur tant d'appas. Que de vivacité! que de fraîcheur! la belle peau! la jolie bouche! Ah! charmante petite femme, vous ne méritez pas d'être abandonnée le lendemain de vos noces.

Ces réflexions étaient l'effet tout simple d'une commisération trop naturelle pour que personne puisse l'improuver; mais malheureusement, dans la situation où je me trouvais, une réflexion fait naître une idée promptement suivie d'une autre réflexion, qu'une autre idée remplace aussitôt, et voilà comme souvent, d'encore en encore, il arrive que ce qui était bon dans son principe devient blâmable dans ses conséquences. Qui de vous pourtant, présumant assez de lui-même, oserait, en pareil cas, après avoir assigné le point juste où il faudrait s'arrêter, oserait, dis-je, affirmer que jamais il ne le passera? Montrez donc votre indulgence ordinaire pour un jeune homme qui vous fait, avec sa franchise accoutumée, un aveu délicat et pénible.

J'approchai de la comtesse, et me penchant à son oreille, je lui dis bien bas : ne pourrais-je un instant, ma jeune amie, vous entretenir seule au boudoir ? Madame de Lignolle se leva : madame la marquise, dit-elle à sa tante, permet-elle que je la quitte pour un moment ? Oui, oui, répondit madame d'Armincour. Je n'ignore pas que les jeunes femmes ont toujours... Bon ! savez-vous ce que ces dames vont faire, interrompit le comte avec un rire presque moqueur ? une charade en prose ! Hé ! monsieur, répliqua la comtesse, quelle ironique joie ! que d'amertume ! je ne défends pas notre ouvrage, il nous a si peu coûté ! Mais quiconque est également incapable de nous deviner et de faire comme nous, n'a pas, ce me semble, le droit de se fâcher ni de s'égayer à nos dépens.

A ces mots, elle me conduisit dans son boudoir, la maligne comtesse ; et quoique nous n'y fussions pas restés longtemps, la charade était faite quand nous en sortîmes.

Cependant mes vœux hâtaient la fin du jour, et la nuit tardait beaucoup à venir. Elle vint : je tressaillis de joie ; on annonça la baronne, je pensai me trouver mal ; mes jambes me soutenaient à peine, j'eus à peine la force de faire à ma *protectrice* une inclination légère ; mais aussitôt que

cette extrême agitation fut calmée, je pris le chemin de ma chambre. Je m'étais flatté que la comtesse, qui faisait à la baronne les premiers compliments, ne s'apercevrait pas de mon évasion; mais aucun des mouvements de l'objet chéri n'échappe à l'œil vigilant d'une amante. Madame de Lignolle me vit sortir et cria : Vous partez, mademoiselle de Brumont? — Oui, madame. — Mais vous allez revenir, j'espère? — Oh! oui... madame... je... re... vien... drai..., oui, je tâ... che... rai... oui, madame, le plus tôt possible!

J'avoue que ma voix était entrecoupée, j'avoue que je tremblais en lui adressant ce fatal adieu. Pauvre petite!

Je traversai son appartement et ma chambre, je descendis rapidement l'escalier dérobé, je franchis le seuil de la porte cochère, je me précipitai dans la voiture du vicomte.

Cinq minutes après, j'arrive au couvent, à cet asile désiré. Une religieuse m'ouvre la porte et me demande qui je suis : la veuve Grandval. — Je vais vous conduire à votre chambre, ma sœur. — Non, ma sœur; dites-moi où sont maintenant rassemblées toutes vos pensionnaires? — Au *salut*, ma sœur. — Où dit-on le *salut*? — Mais dans la chapelle. — Et la chapelle? — Est devant vous.

Je courus à la chapelle, et mon coup d'œil inquiet en embrasse toute l'étendue. Beaucoup de femmes sont en prières; une d'entre elles se distingue par son recueillement plus profond. Mon cœur s'est ému, mon cœur palpite. Voilà ses longs cheveux bruns, sa taille légère, ses grâces enchanteresses... Je fais quelques pas, je la vois! grand Dieu!... Faublas, heureux époux, maîtrisez la violence de ce premier transport; allez doucement vous mettre à genoux tout à côté d'elle.

Madame de Faublas était si préoccupée, qu'elle ne s'aperçut pas qu'une étrangère venait de prendre place à ses côtés. J'écoutai la fervente prière qu'elle adressait au ciel. Grand Dieu! disait-elle, il est vrai que je fus sa coupable amante; mais tu m'as permis de devenir sa légitime épouse. Je croyais qu'une longue absence avait assez puni la faiblesse d'un moment. Si pourtant ta justice n'est pas fléchie, si dans l'auguste sévérité de tes jugements tu as décidé que mon crime ne pouvait s'expier que par une éternelle séparation; Dieu puissant, Dieu de bonté, qui te plais à faire éclater jusque dans les châtiments ta miséricorde infinie, souviens-toi que je suis mortelle, hâte-toi de frapper, prends ma vie! Un prompt trépas sera pour la victime un signalé bienfait; et si tu daignes

combler son dernier vœu, tu permettras qu'à son heure suprême elle entrevoie encore son époux, une fois, une fois seulement! tu permettras que Faublas ferme sa mourante paupière, et reçoive son dernier soupir.

J'entendis sa prière : mon premier mouvement fut de me précipiter devant elle, et de lui montrer son époux. Je conservai pourtant assez de présence d'esprit pour sentir qu'un éclat nous perdrait, et assez de courage pour modérer mon impatience et retenir ma joie. En attendant que l'office fût dit et que je pusse me découvrir à Sophie, quand elle serait seule, je m'enivrai du bonheur de l'admirer.

Le *salut* vient de finir, Sophie se lève, et ne me voit seulement pas, parce que, tout entière à sa douleur, elle ne voit aucun des objets qui l'environnent. Je règle mes pas sur les siens, et je la suis lentement par derrière. Elle vient de sortir de la chapelle et va traverser la cour. Au moment où j'y mets le pied, plusieurs hommes (1), tout à coup sortis de la retraite qui les cachait, m'entourent et se jettent sur moi. La surprise et l'effroi

(1) Lecteur pénétrant, souvenez-vous de la lettre à mon père, mise hier à la poste, et conjecturez.

m'arrachent un cri, un cri terrible qui va retentir aux oreilles de Sophie. Mon amante a reconnu ma voix, elle se retourne, trop tôt sans doute, puisqu'elle peut encore m'apercevoir. Moi-même je l'entends m'adresser une plainte inutile ; je la vois me tendre les bras, je la vois tomber au milieu des femmes effrayées qui l'environnent !... Hélas ! où sont mes armes ! où sont mes amis !... Les barbares satellites m'accablent de leur nombre, ils m'entraînent loin de ma femme ! loin de ma femme évanouie !... Dieu cruel ! impitoyable Dieu ! aurais-tu reçu la prière que tout à l'heure elle t'adressait ?

Vains emportements d'une fureur impuissante rien ne peut me sauver. Elles viennent de se rouvrir les portes de ce couvent où je suis si témérairement entré ! On m'a jeté dans une voiture qui soudain part et ne roule pas fort longtemps. J'entends d'immenses portes crier sur d'énormes gonds ; je vois un château-fort, le pont-levis s'abaisse devant moi, j'entre dans une grosse tour, des militaires décorés m'y reçoivent... Hélas ! je suis à la Bastille.

AU PUBLIC.

Il ne tient qu'à vous que j'en sorte, MONSIEUR; mais il faut pour cela que vous ayez encore le désir de voir une nouvelle suite de mes aventures. Si vous ne daignez pas, MONSIEUR, continuer à cet essai l'indulgence dont vous avez honoré le premier, je me verrai condamné à finir mes jours dans ma prison, et je n'aurai, sur beaucoup de compagnons d'infortune, que le triste avantage de savoir pourquoi l'on m'y a mis et pourquoi j'y reste.

FIN DES SIX SEMAINES.



LA
FIN DES AMOURS
DU
CHEVALIER DE FAUBLAS

HÉLAS! je suis à la Bastille!... J'y passai presque tout l'hiver, quatre mois, quatre mois entiers. On l'a mille fois écrit, cependant je me vois forcé de l'écrire encore (1) : tous les chagrins

(1) C'était au mois de juillet 1788 que je mêlais ainsi mes réclamations à celles de tous les citoyens. Comment deviner alors qu'au mois de juillet 1789 la Bastille serait, en moins de trois heures, emportée d'assaut par mes vaillants

sont rassemblés dans ce séjour funeste, et de tous les chagrins, le plus inconsolable, l'ennui, l'ennui terrible, y veille nuit et jour à côté de l'inquiétude et de la douleur. Je crois que la mort l'habiterait bientôt seule, s'il était possible qu'on empêchât l'espérance d'y pénétrer. O mon roi! le jour où, dans ton équité, tu détruiras ces prisons fatales, sera pour ton peuple un jour d'allégresse.

Le soleil, qui depuis plus de deux heures peut-être éclairait le reste du monde, commençait à peine à paraître pour nous, malheureux prisonniers. A peine un de ses plus faibles rayons, obliquement dirigé, frappait la première moitié de l'étroite et longue *lucarne*, à regret pratiquée dans l'épaisseur d'un énorme mur ; mes yeux, qui depuis longtemps n'avaient plus de larmes, mes yeux appesantis allaient se fermer pour quelques instants; pour quelques instants, je cessais d'appeler Sophie ou la mort; tout à coup j'entends

compatriotes? Comment deviner les rapides progrès de la révolution qui devait nous assurer, avec la liberté individuelle, la liberté publique? Grâces te soient rendues, Dieu de ma patrie! tu as jeté sur elle un regard libérateur; tu lui as donné précisément ensemble tous les hommes et tous les événements nécessaires à sa régénération, si désirable et si difficile.

s'ouvrir ma triple porte, et le gouverneur entre, qui me crie : Liberté! liberté! Comment un infortuné, détenu seulement depuis quelques jours dans un des moins affreux cachots de la Bastille, peut-il entendre ce mot-là sans expirer de joie? Comment ai-je pu supporter l'excès de la mienne? Je n'en sais rien; mais ce que je sais bien, c'est que j'allais tout nu me jeter hors de mon tombeau, quand on me représenta qu'il fallait au moins prendre le temps de m'habiller. Jamais toilette ne me parut plus longue, et pourtant ne se fit plus vite.

Je mis peu de temps à gagner la première porte. Dès qu'elle s'ouvrit, M. de Belcour (1) accourut vers moi : avec quel transport j'embrassai mon père! avec quel plaisir il me reçut dans ses bras!

Après m'avoir adressé les plus doux reproches, après m'avoir rendu les plus tendres caresses, le baron entendit la question délicate que déjà lui répétait un époux plein d'inquiétude et d'impatience. Ta Sophie! me dit-il, je voudrais pouvoir

(1) On se souviendra peut-être que le baron de Faublas avait pris le nom de Belcour dans la retraite où nous nous tenions cachés près du Luxembourg.

te la rendre; mais une femme charmante, qui prend l'intérêt le plus vif à tout ce qui te touche...

Je crus que le baron parlait de la marquise de B***; un soupir m'échappa. Quiconque se rappellera tout ce que la marquise a fait et souffert pour moi, me pardonnera ce soupir. J'ignore si mon père avait été surpris de l'entendre; mais il se tut quelques instants, et me regarda très-attentivement, puis il reprit :

Cette dame qui prend un vif intérêt à tout ce qui vous touche, m'a dit... — Vous a dit! Mon père, vous l'avez vue? vous lui avez parlé? — Oui, mon ami.—Vous lui avez parlé, mon père!— Je lui ai parlé, oui. — Hé bien! n'est-il pas vrai qu'elle est... Mais tout à l'heure vous en faisiez la remarque : elle est vraiment charmante! — J'en conviens. — Et vous croyez, mon père, qu'elle s'intéresse toujours beaucoup?... — A vous; oui, je le crois. — Mon père, elle vous a dit? — Que madame de Faublas s'était vue forcée de quitter son couvent le lendemain du jour où l'on vous y avait arrêté; personne n'a pu découvrir en quel endroit Lovzinski l'a cachée. — O chère épouse! ô dans quel état elle était, lorsque les soldats, m'ayant environné, m'accablèrent de leur nombre; je la vis tomber... évanouie... mourante. Ah! si

ma Sophie n'est plus, tout est fini pour moi. — Éloignez ces idées funestes, mon fils... Sans doute votre femme n'est pas morte, elle vit pour vous aimer : le jour qu'elle quitta son couvent, elle paraissait bien désolée, bien inquiète, mais on ne craignait rien pour sa vie. — Vous me rassurez, vous me consolez; nous la retrouverons! — Je le désire vivement; cependant je n'oserais l'assurer. J'ai fait de grandes recherches, nous en ferons encore; mais je vous avoue que je commence à désespérer du succès. — Quoi! mon père, elle vit, je suis libre, et je ne la retrouverais pas! Ah! je la retrouverai, soyez sûr que je la retrouverai.

Cependant notre voiture avançait. Déjà sortis des cours de la Bastille, nous touchions à la porte Saint-Antoine, lorsqu'un domestique à cheval ayant fait signe à notre cocher d'arrêter, me remit une lettre, en me disant : C'est de la part de mon maître que voici. Il me montrait un jeune cavalier qui caracolait en face de notre carrosse, à l'entrée même du boulevard. Malgré le chapeau rond dont le joli garçon tenait ses yeux presque couverts, je reconnus le vicomte de Florville; je reconnus l'élégant frac anglais dont il s'était paré dans des temps plus heureux, pour venir, jusque dans la chambre du chevalier de Faublas, désa-

buser un amant trop injuste, et, une autre fois, pour conduire mademoiselle du Portail à la petite maison de Saint-Cloud. Je me précipitai à la portière, en criant : C'est elle ! Aussitôt le vicomte m'honora du sourire le plus caressant, me salua de la main, et prit le galop. Enchanté de la revoir, et ne pouvant contenir ma joie, je criais toujours : C'est elle ! Le baron criait aussi : Mon ami, vous allez tomber dehors... Vous allez tomber, monsieur, prenez donc garde ! — Mon père, c'est elle ! — Qui, elle ? — Elle, mon père... cette femme charmante dont nous parlions tout à l'heure. Regardez.

J'avais pris ou j'avais crus prendre la main de M. de Belcour, je tirais à moi et je déchirais sa manchette. Si vous voulez que je regarde, rangez vous un peu, me dit-il. Où la voyez-vous donc ? — Là-bas, là-bas. Elle est déjà un peu loin ; mais vous pouvez encore distinguer son joli cheval et son charmant habit. — Comment ! se met-elle en homme quelquefois ? — Souvent. — Et elle monte à cheval ? — Bien, très-bien, avec infinité de grâce et d'adresse. Vous êtes mieux instruit que moi, répondit le baron, qui paraissait avoir un peu d'humeur, je ne sais pas cela. — Mon père, vous permettez que je lise ce qu'elle m'écrit ?

— Oui, et même tout haut, si cela se peut ; vous m'obligerez.

Je lus tout haut :

« Jusqu'à ce que votre malheureux duel soit
» entièrement oublié, monsieur, vous ne pouvez,
» pas plus que monsieur votre père, qui a bien
» fait de garder le nom qu'il avait pris à Luxem-
» bourg, reparaître dans la capitale sous celui de
» Faublas; faites-vous appeler le chevalier de
» Florville, si cela ne vous est pas trop désagréa-
» ble, et si vous ne trouvez rien de pénible à vous
» rappeler quelquefois le souvenir d'une amie
» aux sollicitations de laquelle vous devez enfin
» votre élargissement. »

Je savais bien qu'elle faisait des démarches, interrompit le baron, mais elle n'espérait point un si prompt succès. Je n'ai reçu que ce matin l'heureuse nouvelle de votre liberté prochaine ; encore ne me l'a-t-on mandée que par un écrit d'une main inconnue. Continuez votre lecture, mon ami.

« Ce soir nous pourrons causer ensemble un
» moment ; ce soir vous recevrez une visite de
» madame de Montdesir, et vous ferez ce qu'elle
» vous dira... Brûlez ce billet. »

Le baron me demanda vivement quelle était

cette madame de Montdesir. Je répondis que je n'en savais rien. Il y a toujours, me répliqua-t-il avec impatience, il y a toujours quelque chose de bizarre et d'obscur dans tout ce qui vous arrive. Au reste, j'aurai dès ce soir l'explication de tout cela. — Dès ce soir, mon père! — Oui, dès ce soir, nous irons chez elle remercier cette dame... — Nous irons chez elle!... mais je ne peux pas m'y présenter, moi! — Pourquoi donc? — Parce que son mari... — Son mari pourrait-il le trouver mauvais? Mais d'ailleurs il est mort! son mari. — Il est mort! — Eh oui, il est mort. Vous qui paraissez si bien être instruit de ce qui la regarde, comment ne savez-vous pas cela? — Demandez-moi plutôt comment je le saurais, mon père... il est mort; j'en suis vraiment fâché. Pauvre marquis de B***! c'est apparemment des suites de sa blessure : j'aurai toujours cela à me reprocher.

M. de Belcour ne m'entendait plus, parce que sa voiture venait de s'arrêter devant un couvent de la rue Croix-des-Petits-Champs, près la place Vendôme. Vous allez voir votre sœur, me dit le baron. — Ah! ma chère Adélaïde. — Je l'ai mise ici, continua mon père, pour qu'elle fût plus près de nous; tout à l'heure vous remarquerez sans doute avec plaisir, que des fenêtres de l'hôtel

où je loge maintenant vous pourrez apercevoir votre sœur, lorsqu'aux heures de récréation elle se promènera dans le jardin de son couvent. Vous concevez qu'il était impossible que je continuasse à demeurer rue de l'Université, et qu'au contraire il m'a fallu prendre un autre quartier que celui du faubourg St-Germain. Suivez-moi, mon ami, nous allons emmener Adélaïde, qui ne sera pas fâchée de dîner avec nous.

Elle vint d'abord au parloir. Comme elle était embellie, depuis plus de cinq mois que je ne l'avais vue! que je la trouvai mieux faite encore et mieux formée, plus grande et plus jolie! O fille toute aimable! si je n'avais été ton frère, que n'aurais-je pas fait pour être ton amant?

Je tenais sa main que je mouillais de mes larmes, ses larmes tombaient sur ma main, et mon père nous prodiguait à tous deux mille douces caresses. Cependant c'était moi qu'il embrassait le plus souvent : N'en sois point jalouse, dit-il à ma sœur, qui en fit la remarque avec l'ingénuité qu'on lui connaît; permets qu'aujourd'hui je l'aime un peu plus que je ne te chéris. Depuis plus de six mois peut-être, je souffre et je m'inquiète, et ce n'est pas toi, ma chère fille, ce n'est pas toi qui me donnes du chagrin. Le baron,

pour adoucir cette espèce de reproche, me pressa vingt fois sur son sein.

Du couvent nous nous rendîmes en moins d'une minute à notre hôtel, où mon père me mit d'abord en possession de l'appartement qu'il m'avait destiné. Je fus charmé de retrouver le fidèle Jasmin dans mon antichambre; mais je ne pus, sans beaucoup de chagrin, voir dans ma chambre à coucher très-petite un seul lit très-étroit. Oh! mon père, vous avez logé le chevalier de Faublas comme s'il devait longtemps encore gémir dans le veuvage; voici la chambre du célibat. Pour toute réponse, M. de Belcour m'ouvrit une porte voisine. Après avoir traversé plusieurs pièces très-vastes, j'entrai dans une fort belle chambre, où se trouvaient deux alcôves et deux lits. Je fis un saut de joie : voici le temple de l'hymen; l'amour y ramènera ma femme pour moi. Mon père, je n'habiterai cette chambre qu'avec Sophie et l'amour. Jusqu'à ce que ma femme me soit rendue, j'occuperai cet autre appartement si triste; personne n'entrera dans celui-ci; personne : aucune beauté moins digne de ce lieu ne le profanera par sa présence. Et ce boudoir, qu'il est joli! qu'il est galant!... galant et joli sans doute; mais quand mon amante y sera

venue seulement une fois recevoir mes adorations, le boudoir n'existera plus; ce sera vraiment un temple, un sanctuaire; je n'approcherai de l'autel qu'avec un saint respect...

L'autel, c'était un lit de repos; je lui parlais, et je le baisais.

Nul autre que moi ne s'en approchera!... Ah! ma sœur, n'entrez pas! n'entre pas, ma chère Adélaïde, je t'en prie! L'accès de ce lieu de délices ne doit être permis qu'à ma femme! oui, ma Sophie, je le jure par toi, jamais mortelle ne pénétrera dans ce sanctuaire où mes hommages t'attendent; oui, je le jure encore, elle y sera seule adorée, la divinité que mes vœux les plus ardents y vont appeler chaque jour.

Quand il faisait ce double serment au moins inutile, le chevalier de Florville était loin de soupçonner qu'avant la fin de la journée il arriverait grand scandale en ce lieu si témérairement consacré.

Mon père me fit voir que du boudoir on passait dans un cabinet de toilette, et du cabinet de toilette dans un corridor, au bout duquel on trouvait un escalier dérobé. Ce ne fut pas sans peine qu'on m'arracha de l'appartement de ma femme; M. de Belcour, avant d'avoir pu me dé-

terminer à passer dans le sien, fut obligé de sourire aux propos tendres, et d'admirer les douces caresses dont j'honorai successivement chacun des petits meubles du charmant boudoir.

Ne me demandez pas comment il se fit que plusieurs heures s'écoulèrent sans que j'eusse pu donner seulement un souvenir à madame de B***, sans que j'eusse trouvé le moment d'interroger encore M. de Belcour sur l'état nouveau de cette veuve qui devait m'être si chère. Songez qu'Adélaïde me parlait de sa bonne amie; songez que ma sœur pleurait avec moi l'absence de ma bien-aimée.

Oui, nous pleurions encore lorsque les portes de l'hôtel s'ouvrirent avec fracas. Au bruit d'une voiture qui entrait, mon père courut à la fenêtre, puis il revint à moi : mon ami, c'est elle! quoiqu'elle sût très-bien que vous étiez ici, je le lui ai fait dire : elle vient apparemment nous demander à dîner. J'allais me précipiter sur l'escalier, M. de Belcour me retint : mon fils, vous ne l'irez pas remercier dans le vestibule; c'est à moi de la recevoir. — Mon père! — Mon ami, restez là; restez avec Adélaïde, je le veux.

Il descendit et remonta le moment d'après. En vérité, je m'attendais à voir paraître la marquise

de B***; ce fut la baronne de Fonrose qui entra. Mon étonnement, déjà très-grand, devint extrême lorsque je la vis accompagnée d'une jolie petite brune qui, prompte comme l'éclair, vint tomber dans mes bras. Quand elle m'eut vingt fois serré dans les siens, vingt fois embrassé, vingt fois appelé son cher ami, elle s'aperçut qu'il y avait là deux personnes qu'elle ne connaissait pas, et qui, très-surprises de son excessive joie, comme de sa vivacité plus excessive encore, la regardaient faire en silence, et semblaient attendre impatiemment qu'elle eût fini : Pardon, dit-elle à mon père en le saluant, je ne vous avais pas remarqué... mais ce n'est pas ma faute... c'est que... c'est qu'il est bon de vous dire que je suis naturellement un peu prompte; et sans attendre la réponse de M. de Belcour : quelle est cette jeune personne? me demanda-t-elle en me montrant Adélaïde. Dès que j'eus répondu que c'était ma sœur, elle courut l'embrasser, en lui disant : Mademoiselle, je suis bien aise que vous lui soyez parente d'aussi près, car je vous trouve bien jolie.

Ma chère Adélaïde, extrêmement troublée, ne put répondre un seul mot; mais j'entendis que mon père, à peine revenu de sa première surprise, priait tout bas madame de Fonrose de lui dire le

nom de cette jeune dame qu'il trouvait en effet passablement prompte. La baronne répondit tout haut : c'est l'une de mes plus intimes amies ; je crois vous avoir parlé quelquefois de madame la comtesse de Lignolle. Mon père adressa la parole à la comtesse : il me paraît que mon fils a l'honneur d'être connu de madame? Beaucoup, monsieur, dit-elle. Oui, beaucoup, répéta la baronne qui riait, ils ont fait des charades ensemble.

Chacun s'était assis, la comtesse me faisait signe de venir me placer à côté d'elle ; j'y allais, le baron m'arrêta : Étourdi que vous êtes! me dit-il; puis me présentant madame de Fonrose : recevez, madame la baronne, les remercîments de mon fils. — Il faut convenir qu'il m'en doit, répondit-elle, je lui ai promptement ramené une jolie dame, pour laquelle il a sans doute quelque amitié. — Mais, reprit-il, ce n'est pas de cela seulement qu'il s'agit. — Vous avez raison ; il m'a encore l'obligation de lui avoir fait lier connaissance avec elle. Aussi me suis-je empressée, ce matin, d'aller chercher la comtesse, dès que j'ai su par vous que le chevalier venait de sortir de sa prison. — Dès que vous l'avez su par moi! mais vous le saviez, j'espère, avant que je vous l'eusse fait dire? — Non. — Comment non? vous n'avez point fait de

démarches pour obtenir la liberté du chevalier? — J'en ai fait, il est vrai. — Ce n'est pas à vous qu'il doit son élargissement? — D'honneur, je ne le crois pas. — Madame, vous m'étonnez, s'écria-t-il avec un peu d'humeur; pourquoi vous refuser à la reconnaissance du père, quand vous sollicitez celle du fils! — Quand je sollicite celle du fils! expliquez-vous, monsieur. — Eh oui! madame, vous me faites un mystère de votre heureux succès, tandis que vous n'avez eu rien de plus pressé que d'en instruire le chevalier. — Dites-moi, monsieur, répliqua-t-elle avec impatience, comment j'ai pu instruire le chevalier dont je n'ai...? — Comment, madame? par une lettre que vous lui avez écrite ce matin. — Une lettre!

Maintenant il est clair pour moi que, pendant toute la matinée, il s'était fait entre le chevalier de Faublas et son père un long quiproquo; il était clair que celui-ci avait toujours entendu parler de madame de Fonrose, tandis que celui-là ne songeait qu'à madame de B***. Frappé de la chaleur que M. de Belcour mettait dans son explication avec madame de Fonrose, je ne pouvais douter qu'il ne fût très-amoureux d'elle et un peu jaloux de moi. Je n'avais qu'un mot à dire pour justifier la baronne; mais il ne fallait pas

compromettre la marquise et me faire une querelle avec la comtesse. Quel parti prendre? Pendant que je cherchais un expédient capable de concilier tous les intérêts contraires, Adélaïde paraissait rêveuse, madame de Lignolle inquiète, madame de Fonrôse impatientée, et le baron continuait :

Oui, madame, une lettre qu'on lui a remise de votre part au moment où nous passions à la porte Saint-Antoine, une lettre dans laquelle il vous plaît de lui donner le nom de *Florville*. — Le nom de Florville! — Et dans laquelle encore vous lui annoncez pour ce soir la visite de je ne sais quelle dame de Montdesir. — Je suis fort aise que vous m'appreniez ce nom-là. Cependant, monsieur, je vous l'avoue, j'attends avec quelque impatience que vous vouliez bien finir ce trop long badinage. — Il ne tient qu'à vous, madame; avouez simplement... — Quoi, monsieur! toutes les rêveries qui vous passent par la tête! — Avouez simplement, continua-t-il d'un ton piqué, avouez que, patiemment postée à l'entrée du boulevard, vous attendiez un regard du chevalier. — Si M. le baron ne s'amuse pas, il perdu la raison. — Avouez, madame, il n'y a pas de quoi me fâcher; tout ce qui pourrait m'étonner un

peu, c'est que vous avez cru nécessaire de vous enfuir à toute bride, lorsque j'ai voulu mettre la tête à la portière. — A toute bride! l'expression est excellente! — Au galop! au galop! si vous l'aimez mieux. — Celle-ci n'est pas moins bonne. — Eh! sans doute, s'écria-t-il avec une extrême vivacité; à toute bride ou au galop, pourquoi pas? puisque vous étiez à cheval et en habit de cavalier. — Moi, ce matin, sur le boulevard, à cheval et en habit de cavalier? moi! monsieur! songez-vous bien à ce que vous dites! — Ah! cela est trop fort...! madame, on vous a vue comme je vous vois. — Qui? monsieur. — Mon fils. — Lui? — Lui-même. — Eh bien, je m'en rapporte à ce qu'il va dire. Parlez, chevalier, est-ce moi que vous avez vue? — Je répondis : non, madame. — Comment, non? s'écria M. de Belcour. Ne m'avez-vous pas dit?... — Mon père, nous nous sommes mal entendus; quand vous comptiez qu'il était question de madame, je vous parlais d'une autre personne. — Et de qui donc? — Dispensez-moi...

La comtesse, se levant alors avec beaucoup de vivacité, me dit : Je veux le savoir, moi! J'affectai de rire, en répétant : vous voulez le savoir? — Oui, reprit-elle, je veux savoir quelle femme si

pressée de vous voir, vous guettait ce matin sur votre passage, et vous a écrit. — Vous voulez le savoir? — Oui, monsieur. — Quoi! sérieusement, vous voulez que je dise?... — Oh! que vous m'impatientez! Oui, je le veux. — Absolument, madame? — Eh, oui. — Vous l'exigez! — Je l'exige. — Si je vous obéis, vous ne serez pas fâchée! — Non. — Mais, voyez, madame, faites bien vos réflexions. — Je perds patience. — Ah ça, mais du moins, je ne le dirai donc qu'à vous, et tout bas. — Quel supplice!... Non, monsieur, tout haut et à tout le monde. — Vous le permettez? — Apparemment, puisque je l'ordonne. — Vous l'ordonnez? — Eh, oui, oui, cent fois oui! — Allons, c'est que probablement vous avez quelques raisons?... — Sans doute, j'en ai. — A la bonne heure... Je vais le dire (au baron et à la baronne, en montrant la comtesse). C'était madame. — Cela n'est pas vrai, s'écria-t-elle. — Vous croyez donc que je ne vous ai pas reconnue? — Je vous jure que ce n'était pas moi!

Je lui soutins que c'était elle; je le lui soutins avec tant d'assurance et un si grand air de vérité, que mon père le crut fermement. La baronne elle-même y fut trompée. Il est vrai, dit-elle à la comtesse, que vous mettez quelquefois des habits

d'homme, et que je ne vous ai pas trouvée ce matin chez vous, quand j'ai été vous y chercher. Je vous ai attendue près d'une heure. Madame de Lignolle, désolée, désolée plus que je ne puis le dire, criait en vain : j'étais allée chez ma tante, la marquise d'Armincour ; de ma vie je n'ai monté à cheval, je ne savais pas que le chevalier dût aussitôt obtenir sa liberté. En vain criait-elle, personne ne paraissait la croire ; et moi, toujours armé d'un imperturbable sang-froid, bien propre à redoubler sa vive impatience, je ne cessais de lui répondre tranquillement : Ah ! je vous ai bien reconnue ! Je pense, en vérité, que la comtesse se fût alors jetée par la fenêtre, si, cruel au point de lui enlever l'unique amusement dont sa petite fureur pût être un peu calmée, je l'eusse empêchée de me pincer les bras et de me casser son éventail sur les doigts. Vous vous fâchez, madame ! Je l'avais bien dit ! Voilà ce que je prévoyais quand je résistais. Aussi, pourquoi me forcer de parler ? — Quoi ! monsieur, pouvais-je deviner ?... — Que je vous nommerais ? Ah ! voilà ce que c'est ! vous ne me pressiez tant, qu'afin que je nommasse une autre personne ? Comment n'ai-je pas senti cela ? J'ai tort en effet, j'ai grand tort ! quelle gaucherie de ma part ! En lui parlant

ainsi, j'affectais de baisser la voix, mais en même temps j'avais soin de prononcer assez distinctement pour que chacun m'entendît. Ce dernier coup la mit tout à fait hors d'elle-même; elle m'allait battre sérieusement, si je ne m'étais enfui.

O! ma Sophie, je courus à ton appartement, je courus jusqu'au fond de ton boudoir chercher un asile que je croyais sûr.

Je me trompais, madame de Lignolle y entra presque en même temps que moi. Trop coupable ou trop étourdi, je ne songeai qu'au plaisir de la voir dans un lieu de délices, où je pouvais si promptement faire succéder aux cruelles fureurs de la colère les douces fureurs de l'amour. Je la pris dans mes bras, et du ton le plus tendre : Puisque vous m'assurez que ce n'était pas vous, lui dis-je, il faut bien que je vous croie; cependant j'aurais gagé toute ma fortune que ce matin madame de Lignolle m'avait rencontré près du boulevard. Jolie comtesse, cette erreur de mes yeux, cette erreur dont vous êtes affligée, que prouve-t-elle? rien autre chose, assurément, sinon qu'en tout temps, préoccupé de votre souvenir, l'amant qui vous adore vous voit partout. Hé bien, voilà une bonne raison, répondit la comtesse aussitôt apaisée; que ne la disiez-vous plus

tôt! je ne m'en serais pas mise en colère. Elle m'embrassa.

De mes deux serments, l'un était déjà complétement oublié, puisque madame de Lignolle restait dans le boudoir où je l'avais laissée trop facilement entrer. L'autre, j'en fais en toute humilité l'aveu pénible, l'autre qu'on ne regardera pas comme le moins essentiel, j'allais aussi peu religieusement et peut-être aussi vite le violer, si madame de Fonrose ne fût tout à coup arrivée pour empêcher que le même instant ne me vît souillé d'un double parjure... Hélas!

Allons! enfants, dit-elle en ouvrant la porte, que voulez-vous donc faire-là? Vous êtes aussi trop étourdis. Le baron se fâche, il ne veut pas que sa fille dîne avec vous. En conscience, a-t-il tort? Allons, revenez avec moi, rentrons. Voilà, répondit la comtesse, un joli boudoir. Nous y reviendrons, monsieur de Faublas, du Portail, de Flourvac, de Florville; car vous êtes le jeune homme aux cinquante noms. —Comtesse, vous savez donc tout cela? — Et bien autre chose encore; nous aurons quelque dispute ensemble, je vous en avertis.

Je fermai l'appartement de ma femme. La comtesse saisit son temps pour me prendre la clef

qu'elle mit dans sa poche. Vous en avez sans doute une autre, me dit-elle; moi j'ai besoin de celle-ci.

Quand ces dames rentrèrent dans le salon, mon père n'y était plus. Je courus le rejoindre sur l'escalier qu'il descendait avec Adélaïde. Ma chère sœur avait les larmes aux yeux : voilà une dame qui nous fait bien du mal, mon frère. C'est sans doute à cause d'elle que nous ne dînons point ensemble; elle est trop familière et trop vive, cette dame; défiez-vous-en. Tenez, mon frère, je n'aime pas les femmes qui montent à cheval. N'allez pas encore mettre un habit d'amazone pour celle-là, et vous battre avec son mari. Trouveriez-vous donc quelque plaisir à faire du mal à un honnête homme, et à retourner à la Bastille? Mon frère, n'aimez pas cette dame; oh! je vous en prie, ne l'aimez pas. Songez à ma bonne amie; ma bonne amie reviendra; elle vous aime bien, ma bonne amie, et je vous le dis : cette comtesse lui causerait autant de chagrin que cette autre marquise qui la faisait tant pleurer.

Ainsi, ma chère Adélaïde me donnait, sans prétention comme sans finesse, d'excellentes leçons. Mais le moyen de goûter sa morale, à présent que la comtesse m'attend là-haut? Le moyen d'enten-

dre la raison, quand le plaisir est là? Un jour viendra, mon aimable sœur, un jour viendra que vous-même, instruite par les passions, vous ne pourrez, sans de grands combats, donner l'exemple avec le précepte. En attendant, prêcheuse innocente, vous perdez vos bonnes paroles, je ne suis touché que de votre douleur, et pendant que mon père vous reconduit, je vole embrasser ma maîtresse.

M'ama 'l secondo mio, dit madame de Fontose qui me voyait faire. *Amo 'l primo mio*, reprit-elle pendant que madame de Lignolle me rendait mon baiser. Mais après s'être précipitamment jetée entre nous, elle ajouta : doucement, chers enfants, je suis désolée de séparer les *deux* jolies *personnes*; cependant il faut que vous gardiez pour un autre moment la fin de l'heureuse charade.

A l'application presque aussi heureuse que la baronne en faisait, je vis bien que la comtesse n'avait point de secrets pour elle.

Placé entre deux jolies femmes, dont l'une applaudissait aux tendresses que me prodiguait l'autre, je devais trouver le temps bien rapide en son cours. Il est vrai que lorsque mon père revint, je le croyais à peine sorti. M. le baron prit avec la comtesse un ton froidement poli; mais, grâce

à madame de Fonrose, le dîner s'égaya. Chaque saillie de M. de Belcour lui valait un sourire de la baronne, et monsieur de Belcour paraissait beaucoup aimer ce sourir. Plus sensible pourtant au plaisir de me revoir à sa table, le baron souvent et longtemps reposa sur moi ses regards satisfaits ; souvent il parla d'Adélaïde, et chaque fois qu'il en parla, le regret de son absence lui coûta plus d'un soupir. Oui, pendant ce dîner trop court, oui, mon père, et je m'en souviendrai toute ma vie, je n'eus besoin que d'une attention légère pour discerner que votre maîtresse pouvait un instant vous distraire, mais que toujours vous vous attendrissiez pour votre fille, mais que vous étiez heureux par votre fils. Oui, mon père, je ne vous observai qu'un moment, et mon cœur sentit que, malgré les séductions de cet autre amour si puissant, si tyrannique, le seul amour paternel vous donnait en ce moment les plaisirs que vous vouliez cacher, et la joie qu'il vous était si doux de laisser paraître.

Un ami commun vient la partager ; le vicomte de Valbrun, tout à l'heure instruit de mon élargissement, accourait m'en féliciter. Il me parut que madame de Fonrose eût désiré qu'il se fût moins pressé. M. de Valbrun prit avec elle le

ton orgueilleusement modeste qui semble appartenir à l'amant prédécesseur, et je vis au contraire M. de Belcour affecter les airs supérieurs d'un rival préféré. Oui, c'est une affaire arrangée, me dit tout bas le vicomte, qui s'aperçut que j'observais curieusement chaque acteur de cette scène pour moi nouvelle; c'est une affaire arrangée, je ne suis plus rien chez la baronne. Hélas! poursuivit-il en riant, j'ai moi-même fait tous mes malheurs. Instruit par moi de votre détention, le baron revient à Paris, je le présente à la baronne, et tout d'un coup l'ingrat me l'enlève. Trop heureux encore si monsieur son fils veut bien me laisser tranquille possesseur de cette petite Justine, qui seule occupe en ce moment-ci mon désœuvrement. — Monsieur son fils ne troublera pas vos amours, soyez-en sûr, vicomte. — Je ne m'y fie pas trop; jurez par Sophie. — De tout mon cœur! je le jure.

Ce jour n'était pas pour moi le jour des serments heureux : bientôt on saura que je devais encore violer celui-ci.

Messieurs, comptez-vous finir? dit madame de Lignolle, impatientée de nous voir parler bas. De qui donc vous entretenez-vous avec tant de mystère? de madame de Montdesir? — Madame de

Montdesir ! répéta le vicomte. — C'est, reprit la comtesse d'un ton de dépit mêlé d'ironie, c'est une belle inconnue qui doit faire ce soir une visite à M. le chevalier; ce matin elle l'a prévenu par un billet doux. M. de Valbrun, d'un air étonné, répéta encore les derniers mots de la comtesse : un billet doux ! Oui, répondit-elle; priez monsieur de vous le montrer, vous verrez que c'est très-intéressant. — Ah ! chevalier, faites-moi ce plaisir-là.

Je ne fis aucune difficulté de confier à M. de Valbrun la lettre de la marquise. Il la lut plusieurs fois avec une attention qui me parut mêlée d'inquiétude, puis il me la rendit sans se permettre la moindre réflexion. Mais un instant après, quand nous sortîmes de table, il me tira sans affectation dans l'embrasure d'une fenêtre. Cette lettre, me dit-il, je devine de qui elle vient. — Vicomte, vous avez très-bien fait de n'en rien dire. — Ah ! soyez tranquille. Quant à madame de Montdesir, c'est madame de B*** qui... J'interrompis M. de Valbrun. Je le crois comme vous; c'est la marquise, c'est elle assurément. Le vicomte reprit : Pendant votre détention, qui aurait pu durer très-longtemps, Justine m'a dit cent fois que madame de B*** ne cessait de travailler à votre liberté. Elle a peut-être quelque chose de

très-intéressant à vous apprendre. — Comme vous dites, vicomte ; et c'est là, sans doute, le motif de la visite qu'elle me rendra ce soir. — Chevalier, je ne suis pas fâché qu'elle vienne chez vous, puisque cette démarche peut vous être utile ; mais du moins soyez sage, songez à madame de Lignolle, songez à Sophie, n'allez pas...

La comtesse, qui ne me perdait pas de vue un moment, vint alors nous joindre, et mit fin à cette conversation, dans laquelle le vicomte et moi nous avions compris, chacun de diverse manière, plusieurs mots susceptibles de plusieurs interprétations ; oui, lecteur, je vous en demande pardon, c'était encore un quiproquo.

Cependant la baronne parlait d'aller à l'Opéra. M. de Belcour, dès qu'il sut que la comtesse n'y accompagnait point madame de Fonrose, déclara qu'il ne sortirait pas de chez lui. Celle-ci tenta complaisamment tous les moyens de l'écarter, et désolée de le trouver inébranlable, finit par dire qu'elle resterait aussi : d'un autre côté, la comtesse inquiète m'assurait tout bas qu'elle ne me quitterait pas de la soirée : je serai, disait-elle d'une voix altérée, charmée de connaître cette madame de Montdesir, si prompte à vous donner des rendez-vous. Puis avec beaucoup de douceur

elle ajouta : n'avez-vous pas d'ailleurs quelque chose à me dire en particulier? J'avoue que la jalousie de madame de Lignolle et sa tendre vivacité me jetaient dans une perplexité fort étrange. Sans doute je me livrais avec transport à l'espoir charmant que me donnait cette question si polie : *N'avez-vous pas d'ailleurs quelque chose à me dire en particulier ?* Mais aussi flatté d'une espérance plus douce encore, persuadé que sous un nom supposé, madame de B***, dans un quart d'heure peut-être, serait dans l'appartement du chevalier de Florville, je me demandais quel intérêt si pressant la ramenait chez moi si vite, et quelquefois j'osais me dire que l'amour, justement offensé des résolutions violentes qu'elle avait prises à ce fatal village d'Hollrisse, mettrait sa gloire à me rendre ici plus faible que jamais. Or, chacun sent dans quel embarras se trouvait le chevalier de Faublas, brûlant du désir de remercier le plus tôt et le mieux possible la bienfaitrice chérie à laquelle il devait plus d'une espèce de reconnaissance; mais pas à pas suivi d'un empressé disciple, qui semblait impatiemment attendre la leçon que son maître eût été bien fâché de lui refuser. Que chacun plaigne donc un malheureux jeune homme, obligé d'abord

d'écarter de chez lui la jolie comtesse pour y introduire la belle marquise, et ensuite réduit à la dure nécessité de renvoyer sa première maîtresse, pour recevoir sa première écolière; qu'en ce moment critique on craigne surtout qu'il ne fasse quelque sottise. Eh! qui n'eût pas, dans une occasion aussi difficile, perdu la tête comme moi?

Je pris un parti que je croyais bon; je saisis, pour m'échapper du salon, un instant où la comtesse causait avec la baronne; je courus à mon appartement, j'appelai mon domestique. Écoutez, Jasmin : va te mettre en sentinelle à la porte de la rue; une dame viendra bientôt qui demandera le chevalier de Florville; tu la prieras de te suivre, tu l'en prieras bien poliment, mon ami, car c'est une grande dame, à la faveur de la nuit vous passerez sans que le suisse vous voie; vous traverserez la cour, et vous monterez par l'escalier dérobé; cette dame voudra bien attendre dans mon appartement, tu l'y laisseras sans lumière, parce qu'il ne faut pas que des fenêtres du baron on puisse s'apercevoir qu'il y a quelqu'un chez moi; tu m'entends bien? — Oui, monsieur le chevalier. — Attends donc, ce n'est pas tout; au lieu de venir m'avertir chez le baron, tu descendras dans la cour, et tu joueras sur ton méchant vio-

lon cet air que tu écorches si bien : *Tandis que tout sommeille*. Quand tu croiras que j'ai dû t'entendre, tu remonteras ici, où tu attendras mes derniers ordres. As-tu bien compris tout cela? — Oui, monsieur. — Tu ne veux pas que je répète? — Non, monsieur, et vous allez être obéi de point en point. Oh! que je suis aise de vous revoir! oh! je le disais bien que, quand mon jeune maître serait de retour, l'amour et les plaisirs repasseraient dans mon antichambre. — Tu oubliais les petits profits, Jasmin. Tiens, prends cela, car j'aime les gens qui ont de l'intelligence.

Je n'avais quitté la comtesse qu'une minute, et déjà pourtant elle demandait qu'un domestique allât voir où je pouvais être. Il y avait une bonne heure que j'attendais près d'elle le signal convenu, quand Jasmin le donna. Mon bon Jasmin raclait comme un ménétrier de la foire ; mais c'est ici surtout que vous admirerez l'empire de mon imagination sur mes sens : aux premiers *crins-crins* du violon criard, je crus entendre, sous les doigts de mon laquais, résonner la harpe du roi prophète, ou, vous l'aimerez mieux peut-être, la lyre d'Amphitryon. Jamais notre Amphion moderne, *Viotti*, dans ses plus beaux jours, ne tirera de son instrument des sons plus enchanteurs.

Heureusement l'enthousiasme ne me transporta pas au point de me faire oublier l'heureux moment qui m'était annoncé. Je me penchai à l'oreille de la comtesse, et d'un air empressé : quand donc permettrez-vous que je vous entretienne sans témoins? Le plus tôt possible, répondit-elle naïvement; il ne s'agit que de trouver un moyen de nous échapper. J'y vais rêver; tachez aussi d'imaginer quelque expédient... mais, tenez..., oui, oui, laissez-moi faire. Monsieur, dit-elle à mon père, la baronne m'a dit que vous aimiez le tric-trac? — Oui, madame. — J'y suis passablement forte, monsieur. — Voulez-vous en faire une partie, madame? — Volontiers.

Qui demeura très-étonné, ce fut moi. Jouer avec mon père, quand il s'agissait de me donner un tête-à-tête! cela me paraissait une gaucherie, dont je me consolai par réflexion, car si l'amant de la comtesse en devait souffrir, l'ami de la marquise en pourrait profiter. Oui, je croyais que j'allais m'évader sans que madame de Lignolle elle-même y prît garde. Mais je me trompais, la petite personne avait les yeux ouverts sur moi, elle m'appela près d'elle, me força de m'asseoir, et ne me permit, sous aucun prétexte, de quitter ma place.

Il y avait une demi-heure que cela durait, je commençais à m'ennuyer fort, et la marquise apparemment s'ennuyait aussi, puisque Jasmin recommença son solo. Mon cher confident craignait peut-être que je ne l'eusse pas d'abord entendu, car cette fois il faisait un tapage d'enfer. On conçoit combien ce pressant carillon devait augmenter mon impatience ; je me sentais comme piqué de cent mille épingles, et (voyez quelle ingratitude) la lyre d'Amphion ne me semblait plus qu'une cornemuse. Le baron, qui dans ce moment faisait une école, ne trouva pas non plus cette musique fort mélodieuse ; il courut à la fenêtre qu'il ouvrit, et demanda quel était le maudit racleur qui lui écorchait ainsi les oreilles. C'est moi, répondit aussitôt Jasmin, sensible au compliment ; c'est moi. — Ayez la complaisance de ne pas m'étourdir ainsi, lui dit le baron. Et moi, bon fils, par égard pour mon père qui s'enrhumait et s'époumonnait à la fenêtre, je criai de toutes mes forces : finissez, Jasmin, vous faites un bruit!... on vous entend dans le salon comme si vous y étiez, finissez... tout à l'heure... tout à l'heure... entendez-vous! — Oui, oui, monsieur, voilà qui est dit ; je vous entends à merveille.

Touché de mon attention, le baron se remit au

jeu d'un air satisfait : l'étourdie comtesse perdit bientôt ses avantages et la partie. Un mal de tête tout à coup survenu lui fournit le prétexte de refuser sa revanche, qu'elle pria la baronne de prendre pour elle. La comtesse, aussitôt que madame de Fonrose se fut mise à sa place, me joignit dans un coin du salon, et me demanda tout bas si l'escalier était éclairé. — Oui, ma jolie petite élève. — En ce cas, partez, je vous suis. — Tout de suite? — Oui, mon cher ami. — Quelle imprudence! gardez-vous-en bien. — Parce que? — Parce qu'il est impossible que nous quittions la compagnie tous deux en même temps. — Bon! — Impossible! Cela serait remarqué, vous vous perdriez. Je vais monter; on pourra me croire occupé chez moi, et dans une bonne demi-heure... — Une demi-heure? Ah! c'est trop long. — Il le faut absolument. — Quoi! je vais me morfondre ici une demi-heure? — Le temps ne me paraîtra pas plus court qu'à vous, jolie comtesse; mais en vérité, faire autrement, ce serait nous conduire comme deux enfants. Voyez! le baron s'est déjà retourné plusieurs fois, il nous observe, il s'inquiète. — Le baron! le baron! est-ce que nos affaires le regardent? — Il croit pouvoir se mêler des miennes, parce que je suis son fils. Que vou-

lez-vous! presque tous les pères et mères ont cette ridicule prétention-là.

Jasmin n'osait plus jouer du violon; mais je l'entendais, comme un chanteur français, brailler à tue-tête, *Tandis que tout sommeille*.

Ma charmante amie, je pars, je vous attends dans ma chambre à coucher. — Non pas! Dans le boudoir. — Pourquoi? — Parce qu'il est plus joli, plus commode. — Cependant... — Dans le boudoir, monsieur. Je veux que ce soit dans le boudoir. — Mais... — Je le veux. — Il faut donc vous obéir. Ah çà! gardez-vous bien de venir avant une demi-heure. — Oui. — Vous me le promettez? — Oui, oui, oui.

Je m'élançai comme un trait: Jasmin, sors d'ici, ferme les portes, et va-t'en au bas de l'escalier dérobé attendre cette dame qui ne tardera pas à redescendre. Tu l'as amenée sans qu'on la vît? — Oui, monsieur. — Tu la reconduiras avec les mêmes précautions; où est-elle? — Ah! monsieur, que vous êtes heureux! la jolie femme! — Dis donc où elle est? — Monsieur, nous sommes entrés dans le cabinet de toilette. — Après? — Vous ne me donnez pas le temps, monsieur! elle a vu le boudoir, et n'a pas voulu aller plus loin. Je l'ai laissée sans lumière, comme vous me l'avez

dit. — Bon! éteins encore celle-ci, je n'en ai plus besoin; va-t'en, et ferme les portes sur toi.

Ferme les portes sur toi! La belle précaution! étourdi! ne m'être pas souvenu que la comtesse s'était emparée de ma seconde clef!

Plein d'une sécurité fatale, je traversai l'appartement de ma femme aussi vite que le permit la profonde obscurité qui m'environnait, et j'entrai dans l'heureux boudoir : Chère maman! tendre amie! c'est donc ici que vous êtes! le chevalier de Florville a donc le bonheur de vous posséder chez lui! D'une voix étouffée, elle répondit : Oui. — Que je vous dois de tendresse et de reconnaissance! que je vous aime! que je vous remercie!

Tout en lui parlant je la cherchais; deux bras officieux que je rencontrai m'attirèrent; je fus pressé sur un sein doucement agité, une bouche empressée vint chercher la mienne, et me rendit ardemment mes ardents baisers. Aussitôt j'osai davantage; loin de m'opposer la moindre résistance, ma belle amie, plus que faible, ne parut attentive qu'à précipiter le succès de mes rapides entreprises. Le lit de repos entraîna sa chute et la mienne; quelques minutes virent plusieurs fois sa défaite et plusieurs fois mon triomphe.

Malheur à qui l'ignore! il y a pour l'homme

favorisé d'une imagination brûlante, il y a dans la vie des moments où le sentiment du bonheur, devenu trop vif, absorbe tout autre sentiment; des moments où l'âme avide d'un objet unique, égarée par le poignant désir de sa possession, le crée et se l'approprie jusque dans un objet étranger. Le prestige est alors si tout-puissant, qu'aucune faculté ne peut plus, pour le détruire, exercer son empire particulier; alors la mémoire ne sait plus se ressouvenir, ni l'esprit réfléchir, ni le jugement comparer. Malheur à qui l'ignore! cependant, comme on va bientôt le voir, j'eus quelques regrets d'être tombé dans cette extase-là.

Grands dieux! j'entends du bruit! ma chère maman, sauvez-vous. Comment se serait-elle sauvée? elle se trouvait sans lumière dans un appartement inconnu, dont les détours m'étaient à moi-même peu familiers. Je voulus favoriser sa fuite, et, la prenant par la main, je tâchai de trouver la porte du cabinet de toilette; je n'en eus pas le temps : l'autre porte du boudoir s'ouvrit trop tôt. Trop tôt favorisée du hasard et de l'amour qui guidaient dans les ténèbres sa marche rapide, madame de Lignolle atteignait le couple amant que son approche épouvantait. Enfin c'est vous! mon ami, dit-elle, en baisant une main qu'elle venait

de saisir ; et ce n'était pas ma main qu'elle baisait. La marquise, tout à coup retenue, n'osait plus faire un mouvement; et moi qui concevais sa crainte et son embarras mortels, je me hâtai de me jeter entre elle et madame de Lignolle, et par conséquent de couvrir de mon corps celui dont la comtesse tenait captif un membre essentiel qu'elle continuait de caresser tendrement. C'est vous! mon ami, répéta-t-elle. Forcé de lui répondre, je fus, dans mon trouble extrême, assez injuste pour lui faire un crime d'avoir avancé l'instant du rendez-vous. Pourriez-vous trouver que je suis trop tôt venue, me répondit-elle? J'ai vu le baron très-occupé de sa partie, je n'ai pu maîtriser mon impatience, j'ai profité du moment pour m'esquiver. — Et vous avez eu tort, madame, il ne fallait pas vous presser; il fallait attendre, je vous en avais priée, vous me l'aviez promis. Mon père va s'apercevoir de votre évasion, mon père va venir...

Hélas! je ne croyais pas si bien dire : il accourait dans le moment même. Un cri d'effroi m'échappa : ma chère maman! vous êtes perdue! Le baron, armé d'une bougie fatale, s'arrêta dans l'embrasure de la porte; et quelle scène il éclaira! D'abord lui-même, qui comptait ne trouver qu'une femme avec son fils, ne fut pas médiocre-

ment étonné d'en voir deux qui se tenaient amicalement par la main. Madame de Lignolle ensuite, madame de Lignolle, également indignée, honteuse et surprise, montrait assez sur son visage, où se peignaient les combats de plusieurs passions contraires, qu'elle ne pouvait ni me pardonner l'infidélité que sans doute je venais de lui faire, ni se pardonner à elle-même les sottes caresses dont il n'y a qu'un instant elle accablait sa rivale, sa rivale qui, toute droite plantée contre la muraille, ne donnait pas signe de vie. Mais vous jugez que des quatre acteurs de cette étrange scène, je ne fus pas le moins stupéfait, lorsqu'un coup d'œil furtivement jeté sur l'infortunée statue m'eut fait reconnaître... je la regardai trois fois encore avant de me persuader que mes sens eussent pu m'égarer à ce point... Cette femme dans les bras de laquelle j'avais cru posséder la plus belle des femmes, ce n'était qu'une brunette passablement gentille! celle en qui tout à l'heure j'idolâtrais madame de B***, ce n'était que Justine!

Beauté, présent des cieux, fille de la nature et reine de cet univers, souffre qu'un de tes sujets respectueux, mais sincère, te soumette une réflexion que tes enthousiastes adorateurs appelleront peut-être un blasphème. Puisqu'il est vrai

que, tantôt exaltée par les amours et tantôt par les dégoûts flétrie, l'imagination, toujours active et toujours inconstante, peut, à chaque instant et dans un instant cent fois, à son gré te créer et t'anéantir; dis-moi, qu'es-tu donc en toi-même? où donc est ton plus grand charme? où réside ta véritable puissance?

Cette femme dans les bras de laquelle j'avais cru posséder la plus belle des femmes, ce n'était qu'une brunette passablement gentille! celle en qui tout à l'heure j'idolâtrais madame de B***, ce n'était que Justine!

Attendez cependant : c'était peut-être quelque chose de mieux que Justine. Cette jolie chaussure, cette robe élégante et riche, ce superbe chapeau surmonté d'une ondoyante aigrette, mille autres pompeux atours, ce rouge surtout, ce rouge de qualité qui jamais ne colora des joues roturières, qu'est-ce que tout cela, je vous prie? Assurément rien de ce brillant attirail n'appartient ni à la femme de chambre de madame de B***, ni même à la prêtresse de la petite maison du vicomte. Oh! madame de Montdesir, voyez mon embarras et prenez-en pitié; est-ce sous un nom récemment véritable que vous vous êtes présentée chez moi? Avez-vous, aux dépens de quelque

dupe, acquis le noble *de* qui le précède, et dont je m'enorgueillis pour vous? Mais doucement, la peau du lion n'est pas si bien revêtue, qu'on ne puisse encore entrevoir un petit bout de l'oreille délatrice. Dans votre parure de femme de cour, il y a je ne sais quelle indécence aussi trop affectée qui trahit la fillette... Allons, tout bien examiné, ce n'était que Justine.

Elle s'en aperçut aussi la maligne comtesse, qui, d'un regard méprisant, parcourait de la tête aux pieds son indigne rivale. Madame est apparemment madame de Montdesir? lui dit-elle. Justine, qui venait de se remettre, paya d'effronterie et répondit d'un petit ton moqueur : à vous servir, madame. Madame est peut-être mariée? reprit la comtesse. — Oh! tout ce qu'il y a de plus mariée, madame. — Que fait le mari de madame? Hélas! tout ce qu'il peut. Et le vôtre, madame? Rien, répliqua la comtesse avec humeur. Vous êtes bien hardie de m'interroger! répondez seulement aux questions dont on veut bien vous honorer. Je vous demande ce que fait votre mari, quel est son état, son métier, ce qu'il est enfin? — Ce qu'il est?... mais il est... ce qu'apparemment le vôtre est aussi, madame.

J'avoue qu'ici j'eus avec madame de Lignolle

un tort nouveau. Cette saillie de Justine était amusante sans doute; mais je ne devais pas en rire aux éclats devant la comtesse, comme je le fis. Il est vrai, puisque je suis en train de tout dire, il est vrai que l'impatiente petite personne me punit rigoureusement; elle me donna... oui, je crois que c'est un soufflet qu'elle me donna.

On devine que mon père ne resta pas paisible spectateur d'une scène aussi scandaleuse; mais il n'est pas superflu de conter comment il y mit fin, comment il vengea mon affront. Au bruit de la sonnette vigoureusement tirée, accourut un domestique, à qui M. de Belcour ordonna d'éclairer madame de Montdesir jusqu'à la porte de la rue. Puis il adressa la parole à la comtesse : Madame, j'ai peut-être trois fois votre âge, je suis père et vous êtes chez moi. Je me vois donc obligé de vous dire sans détour ce que je pense de votre conduite; elle est tellement inconsidérée (et vous devez, madame, me remercier de ce que, par un reste de ménagement, je ne me sers pas d'une expression plus forte), elle est tellement inconsidérée, que je ne vois d'excuse pour vous que dans votre extrême jeunesse. Si mon fils a des maîtresses, madame, ce n'est point ici qu'il les peut recevoir; et toute femme qui conservera quelque

idée des bienséances, ne choisira jamais, pour donner des rendez-vous au chevalier, la maison de son père et l'appartement de sa jeune épouse. Enfin, madame, une femme bien élevée, une femme de qualité surtout, se gardera bien de traiter son amant, fût-il véritablement très-coupable, et fût-elle seule avec lui, comme vous n'avez pas craint de traiter le vôtre en ma présence même.

Madame de Lignolle demeura quelque temps interdite. Le baron continua d'un ton moins sévère : Toutes les fois que madame la comtesse, seulement l'amie de M. de Belcour et du chevalier de Florville, voudra bien faire quelques visites à l'un et à l'autre à la fois, elle les honorera tous deux également; mais aujourd'hui vous retenir plus longtemps, madame, ce serait, je pense, abuser de l'embarras de votre situation... Mon fils, allez au salon; dites à la baronne que madame la comtesse, qui veut s'en aller tout à l'heure, la prie de la reconduire chez elle, et l'attend dans sa voiture... Madame, permettez-moi de vous accompagner jusques en bas. La comtesse, si furieuse qu'elle en perdait la raison, repoussa la main de mon père et lui dit : non, monsieur, je descendrai bien toute seule. Vous

me renvoyez de chez vous, ajouta-t-elle de ce ton impérieux que je lui avais vu prendre avec son mari; mais souvenez-vous-en! venez chez moi quelque jour! venez-y, vous verrez!

Je n'entendis pas ce que M. de Belcour répondit à cette menace, qui dut l'étonner. Jaloux de réparer moins par ma docilité les étourderies dont je me sentais coupable, jaloux d'apaiser mon père justement irrité, je m'acquittais déjà de sa commission auprès de la baronne, qui, surprise du brusque départ de la comtesse, m'en demanda la cause. Je protestai que madame de Lignolle lui raconterait mieux que moi, dans tous ses détails, le malheureux événement qui me privait si tôt du bonheur de la voir. Madame de Fonrose prit la main du vicomte et descendit; je l'accompagnai jusque dans le vestibule. De là j'entendis l'impatiente comtesse, pour toute réponse, lui crier sans relâche : ah! le perfide! ah! l'ingrat!

Mon père, resté seul avec moi, remonta dans l'appartement de Sophie, où je le suivis. Il s'arrêta devant la porte du boudoir : Ce matin, nulle mortelle ne devait pénétrer jusque-là, me dit-il, et ce soir, deux femmes y sont entrées! Celle que je ne connais point, ce n'est pas grand'chose, je crois; mais l'autre! cette madame de Lignolle!

elle m'épouvante ! une femme de cet âge ! une enfant ! déjà si entreprenante, si peu réservée, si hardie ! Pourquoi faut-il que, pour votre malheur, elle ait un rang, de l'esprit et de la figure ? Mon ami, cette madame de Lignolle m'épouvante ! je n'en ai pas vu de plus folle, de plus imprudente, de plus emportée ! craignez-la ; vous êtes vous-même trop étourdi, trop vif ; elle peut vous mener loin. Voyez comme pendant plusieurs heures elle a déjà su vous faire oublier celle dont je vous ai vu toute la matinée pleurer l'absence ! Quoi ! les infortunes de Sophie et son sort incertain ne peuvent-ils vous occuper assez ? Faut-il absolument que plusieurs objets exercent à la fois l'activité de votre âme et l'inconstance de vos sens ? Ne serez-vous jamais sage ? L'adversité ne vous a-t-elle encore donné que de trop faibles leçons ? Et votre femme, si charmante, si malheureusement séduite, si respectable, j'ose le dire, jusque dans ses faiblesses, votre intéressante femme, si digne d'un fidèle amant, n'aura-t-elle jamais que le plus volage des époux ? Ah ! Faublas ! Faublas !

Le baron vit couler mes larmes, et me quitta sans ajouter un mot de consolation. Que le reste de la soirée s'écoula lentement ! Et quand le mo-

ment de me coucher fut venu, qu'il me parut pénible d'occuper, tout près de l'appartement aux deux grands lits, la chambre qui n'avait qu'un lit très-étroit! Cependant il faut convenir que j'étais là moins mal qu'à la Bastille. Dans ma prison j'appelais la mort, chez moi ce fut le sommeil que j'invoquai.

Viens, Morphée, dieu des maris, viens. Ce que tu fais continuellement pour eux tous, daigne, je t'en prie, le faire pour moi seulement pendant quelques heures; écarte de mon lit les tendres sollicitudes, les impatients désirs, le brûlant amour; recueille-moi dans ton sein paisible, appelle autour de nous l'insouciance et la paresse, les langueurs et l'indifférence, l'abattement et les dégoûts; surtout fais passer jusqu'au fond de mon âme l'entier oubli de ma chère moitié. Mais quand le jour voudra chasser la nuit, ne laisse pas le chevalier de Faublas dans un état qui lui est si peu naturel. Ah! je t'en conjure, ordonne aux rêves du matin de venir caresser son imagination reposée; ordonne-leur de lui rapporter une image chérie; permets qu'à l'aurore il se réveille dans les bras de Sophie. Dieu des mensonges, tu ne m'auras donné qu'un rêve; mais serai-je le premier célibataire qu'un rêve aura consolé? Et pour

le jouvenceau que tu favorises, comme pour la novice que tu éclaires, tes plus grossières impostures ne deviennent-elles pas de très-douces réalités? Oui, Dieu bienfaisant, tu m'auras rendu mon courage; plein d'un nouvel espoir, je quitterai ma couche avec toi; j'irai, je m'enfermerai, je demanderai ma femme à tout l'univers; et si l'amour me seconde, tu me verras bientôt ramener au temple de l'hymen la beauté la plus capable de t'en chasser.

Hélas! pourquoi la fin de mon invocation était-elle aussi maladroite que la harangue fameuse de ce Nestor très-radoteur à cet Achille très-rancunier? Un dieu peut se piquer comme un héros; mon indigne prière fut rejetée, je n'obtins ni le sommeil réparateur, ni les heureux songes, et pendant toute la nuit il me fallut donner des larmes à l'absence.

Une lettre qui me fut apportée dès le matin me remit un peu de gaieté : lisez ce qu'on m'écrivait.

« Jamais, monsieur le chevalier, vous ne laissez à une pauvre femme le temps de se reconnaître. Je devrais être accoutumée à vos manières; mais j'y suis toujours prise, parce que je n'ai pas de mémoire, et parce que je perds

» la tête. Vous cependant, vous auriez dû vous
» souvenir de nos anciennes conditions, qui
» étaient que je commencerais toujours par ma
» commission.

» Hier au soir, vous m'en avez fait oublier une
» fort importante : certaine grande dame, dont je
» n'étais que l'indigne servante, quand vous pas-
» siez pour son fidèle serviteur, fâchée de ce que
» je n'ai pas pu vous parler hier, comme elle
» m'en avait chargée, me prie de vous écrire au-
» jourd'hui qu'elle désire avoir avec vous un court
» entretien. Elle sera chez moi dans deux heures.
» Venez plus tôt, si vous voulez qu'en l'attendant
» nous déjeunions tête à tête. J'en ai, moi, la
» plus grande envie, car vous avez de si bonnes
» façons, qu'on n'y peut tenir.

» Toute à vous.

» DE MONTDESIR. »

De Montdesir! Allons, il n'y a plus de doute, Justine s'est ennoblie. La prospérité change les mœurs; Justine dédaigne le nom de ses obscurs ancêtres. Le *toute à vous* me paraît leste; il me semble que la chère enfant prend le ton de la supériorité... Pourquoi pas? Je suis noble, mais elle est gentille. A-t-on décidé cette éternelle ques-

tion : s'il est plus permis d'être fier du hasard qui donne la naissance et les richesses, que de celui qui dispense les grâces et la beauté ? Justine, pour les doux combats de Vénus, vaut mieux que bien des duchesses ; et moi-même oserais-je me vanter d'être là son égal ?... Allons, Faublas, humilie-toi, dépouille une vanité puérile, pardonne un peu d'orgueil à ton vainqueur... Relisons certain passage de sa lettre : *une grande dame dont je n'étais que l'indigne servante*, etc. Madame de B***, très-certainement ! Madame de B*** veut me voir dans une maison tierce ! madame de B*** veut me parler en particulier ! Dieux ! si l'amour me la rendait aussi tendre... Jasmin ? — Monsieur. — Attend-on la réponse ? — Oui, monsieur. — Dites que j'y cours... Ah çà, mais elle n'y sera que dans deux heures... Qu'importe ? Je trouverai Justine, je causerai avec cette petite ; j'ai du chagrin, cela me dissipera... Oui, Jasmin, oui, dis que je pars, que je pars sur les pas du commissionnaire.

En effet, j'étais au Palais-Royal presque aussitôt que lui. Ce qui me frappa chez madame de Montdesir, ce fut moins la beauté de son logement, l'élégance de ses meubles, l'air effronté de son petit laquais et de sa laide chambrière, que l'accueil vraiment protecteur dont Justine m'ho-

nora. Presque couchée sur une ottomane, elle jouait avec un angora, quand on lui annonça ma visite. Ha! ha! dit-elle nonchalamment; hé bien! qu'il entre; et sans se déranger, sans abandonner les pattes du joli chat : c'est vous, chevalier? Il est de bien bonne heure; mais pourtant vous ne m'incommoderez pas; j'ai mal dormi, je ne suis pas du tout fâchée d'avoir compagnie. Elle adressa la parole à sa femme de chambre : Mademoiselle, ne rangerez-vous pas cette toilette? En vérité, je ne sais à quoi vous employez votre temps, mais vous ne finissez rien. Mon tour revint : Monsieur, prenez donc un fauteuil, asseyez-vous, nous causerons. La soubrette attira encore son attention. Allons, voilà qui est bien; vous m'impatientez, laissez-nous. Si quelqu'un vient, on dira que je n'y suis pas. — Madame, mais vous avez donné parole à votre couturière?... — Bon Dieu! mademoiselle, que vous êtes bête! Quand je vous dis quelqu'un, est-ce que je vous parle de cette femme? est-ce que c'est quelqu'un cette couturière? Vous la ferez attendre. Madame, et si elle n'a pas le temps? — Je vous dis que vous la ferez attendre; elle est faite pour ça, et vous pour vous taire. Allez, partez.

J'étais d'abord resté muet de surprise; mais

enfin je ne pus retenir un grand éclat de rire. Dis-moi, belle enfant, depuis quand fais-tu la princesse? Il est bon, me répondit-elle, de garder avec ces gens-là, et devant eux, son *quant à soi.* Ainsi, ne te fâche pas du ton que... — Comment! Justine me tutoie! — Pourquoi non! puisque tu plais à madame de Montdesir, et puisque tu l'aimes. — Fort bien, ma petite. En vérité, voilà ce que je me suis dit à moi-même, il n'y a pas une demi-heure, en lisant ta familière épître. Cependant, permets une observation : ne m'aimais-tu pas autrefois? — Autrefois? fi donc! je t'aimais, oui, autant que peut aimer une malheureuse femme de chambre. — Et maintenant? — Maintenant je n'ai pas moins de tendresse, et cette tendresse est plus honnête, plus distinguée; car enfin je suis établie, j'ai *un état.* — En effet, madame, je vous en fais mon compliment : tout ici respire l'opulence... Conte-moi donc comment tu as fait cette brillante fortune. — Volontiers; mais j'ai auparavant beaucoup de choses plus intéressantes à te dire.

Je laissai parler Justine, qui s'expliqua merveilleusement bien. Il me parut que cette petite avait encore prodigieusement acquis depuis trois mois, et je m'étonnai moins de la méprise qui, la

veille, avait abusé mes sens. Au reste, je n'oserais point assurer qu'il n'y avait pas là quelque mauvais prestige : un joli déshabillé agit souvent plus puissamment qu'on ne pense; et quiconque ne l'a pas éprouvé ne peut imaginer combien, aux attraits déjà connus d'une jeune personne qui fut longtemps trop négligée dans sa parure, une parure plus élégante ajoute d'attraits nouveaux. Je dirai même ce que peut-être bien des hommes ne savent pas, mais ce qu'à coup sûr aucune femme n'ignore; c'est que mainte fois telle coquette, dédaignée ou trahie, n'eut besoin, pour soumettre le rebelle et ramener l'inconstant, que d'ajouter à sa chevelure une fleur, une frange à sa ceinture, un falbala à sa jupe. Que voulez-vous? J'en suis fâché moi-même; mais l'amour s'amuse de toutes ces babioles; c'est un enfant auquel il faut des joujoux. Cependant j'espère que vous m'entendrez; j'espère que vous comprendrez de quel amour je vous parle, quand je vous parle de Justine.

Ne croyez pourtant pas que j'oubliai totalement M. de Valbrun. Il est vrai que je me rappelai son souvenir et ma parole assez tard pour que madame de Montdesir ne pût ni s'en étonner ni s'en plaindre; mais ce fut uniquement la

faute de ma mémoire, et point du tout celle de ma volonté, car en vérité je vous le dirais tout de même.

Le moment de la confiance et du repos étant arrivé, je priai madame de Montdesir de m'apprendre quelle espèce d'intérêt le vicomte prenait à son sort ; elle m'en fit, sans balancer, la confidence entière. M. de Valbrun, bientôt dégoûté de sa petite maison, mais chaque jour plus attaché à sa maîtresse, avais mis Justine dans ses meubles. Il lui donnait vingt-cinq louis par mois, sans les loyers qu'il payait, sans les cadeaux fréquents, sans quelques menues dépenses de maison ; et voilà ce que madame de Montdesir appelait avoir *un état*. Dès que je sus qu'elle était, dans toute la force du terme, une *fille entretenue*, je la priai très-sérieusement de me considérer comme une *passade* (1), et je tirai de ma poche quelque louis que je la forçai d'accepter. Or, je ne puis, à cette occasion, m'empêcher de soumettre au lecteur une observation peut-être utile à l'histoire de nos mœurs. Lorsque autrefois Justine, femme de chambre de la marquise, et renfermée dans l'obscurité de sa servile condition,

(1) Passade. Demandez aux plus jolies nymphes de notre Opéra, elles vous diront que c'est le mot technique.

se donnait généreusement, dans ses moments de loisir, à quiconque la trouvait gentille, je ne me faisais aucun scrupule de l'aimer pour rien; je regardais même comme un pur effet de ma libéralité les petits présents dont parfois je récompensais son ardeur complaisante. Maintenant, stipendiaire du vicomte, madame de Montdesir trafiquait de ses appas; je n'aurais pas cru pouvoir les fatiguer gratis à mon profit, sans blesser la délicatesse. Tous ceux de nos jeunes gens de qualité qui ont quelques principes, se conduisent et raisonnent de même : aussi, pour une jolie fille que ses attraits doivent mener à la fortune, le plus difficile n'est pas de trouver cinquante merveilleux qu'elle puisse intimement persuader de son mérite, mais un honnête homme qui, le premier, s'avise d'y mettre un prix.

Quoi qu'il en soit, je payai madame de Montdesir, et j'osai lui demander à déjeuner. Il nous fut apporté par l'effronté laquais. Le drôle était d'une jolie figure, et je m'aperçus d'abord que sa maîtresse n'avait pas pour lui le ton revêche, les airs impertinents dont elle accablait la pauvre chambrière. Madame de Montdesir, je vous observe, et vous n'y faites pas assez d'attention, et vous négligez de garder, avec cet heureux servi-

teur, le fameux *quant à soi* dont vous m'avez parlé! Madame de Montdesir, ou je me trompe fort, ou, dans vos grandeurs présentes, vous conservez les premiers goûts si désintéressés de votre condition première! Justine, ce petit monsieur-là me rappelle *la Jeunesse*... Ah! vicomte, cher vicomte, prenez garde à vous; ceci vous regarde, et désormais vous regardera seul; car, à compter de ce moment, je promets bien qu'il n'y aura plus rien de commun entre votre maîtresse et moi... Mais ne pensons plus à madame de Montdesir : il me semble que j'entends madame de B***.

Madame de B*** n'arriva pas du côté par où j'étais entré. Je la vis tout à coup paraître au fond de la dernière chambre occupée par madame de Montdesir. Je courus me jeter à ses genoux que j'embrassai. La marquise se pencha sur moi et me donna un baiser; puis voyant que je me relevais promptement pour le lui rendre, elle recula deux pas, et ne me présenta que sa main, encore ce fut d'un air plus poli qu'empressé, de cet air qui, loin de solliciter une caresse, semble commander un hommage. Mais moi, moi charmé de tenir encore une fois dans les miennes cette main depuis si longtemps chérie, je sentis, en lui donnant plusieurs baisers bien vifs, que, toujours digne de

l'amour, elle était trop jolie pour le respect et pour l'amitié. Madame de Montdesir vint faire sa révérence à madame de B***; celle-ci la reçut comme autrefois elle recevait Justine. Petite, lui dit-elle, je suis contente du zèle et de l'intelligence que vous avez mis dans la prompte exécution de mes ordres; vous me connaissez, je ne serai point ingrate. Allez, fermez cette porte en sortant, et que personne ne puisse pénétrer jusqu'ici.

Dès que Justine eut obéi, je tâchai d'exprimer à madame de B*** tout l'excès de ma reconnaissance et de ma joie. Chevalier, répondit la marquise en retirant sa main qu'apparemment je serrais trop fort, vous ne m'entendrez point, jouant ici la délicatesse, affecter de nier ce que mille gens ne tarderaient pas à savoir, et viendraient vous certifier : c'est par moi que les portes de la Bastille se sont ouvertes pour vous. Peut-être la petite de Montdesir vous a déjà dit à quel point quatre mois d'assiduités à la cour y ont accru le crédit dont je jouissais ; et je vous assure, mon ami, que la considération de vos malheurs qu'il fallait finir, ne fut pas la moindre de celles qui m'animèrent et me soutinrent dans la poursuite de mes projets ambitieux. Je suis maintenant au plus haut

degré de faveur que puisse atteindre la fortune d'un courtisan; et si votre liberté, d'abord presque tous les jours inutilement sollicitée, mais enfin obtenue malgré mille obstacles et mille ennemis, n'a pas, aussitôt que je l'aurais voulu, signalé toute l'étendue de mon pouvoir, du moins je puis me glorifier de ce qu'elle en est la preuve la moins équivoque; et je ne crains pas de vous avouer que je vois en elle mon plus doux succès. Ne croyez pas cependant que votre meilleure amie compte borner là ses bons offices. Je sais que, pour vous, la liberté n'est pas le premier des biens; je sais que Faublas, quoique sans cesse caressé de plusieurs amantes, ne peut vivre heureux, s'il languit séparé de celle qu'il a toujours préférée. Je prétends la lui rendre, je prétends découvrir la retraite de du Portail, fût-elle au bout de l'univers. — O ma bienfaitrice! m'écriai-je, ô ma généreuse amie! La marquise retira sa main que je voulais reprendre, et continua:

Et quand j'aurai pu réunir les deux charmants époux, j'oserai tenter pour leur félicité commune quelque chose de plus hardi. Je tâcherai, si Faublas récompense mes soins de sa confiance, et s'il me permet d'aider sa jeunesse de mes conseils,

e tâcherai de le prémunir contre les séductions de mon sexe et les égarements du sien; je tâcherai de lui faire sentir qu'un jeune homme, autant que lui favorisé par l'hymen, doit trouver son bonheur dans sa fidélité. Gardez-vous d'imaginer que je m'aveugle sur les difficultés de cette entreprise. Non, je n'ignore pas que les plus grandes me viendront de vous. Je la connais, votre impatiente vivacité, qui rarement vous laisse le temps de résister aux occasions périlleuses; je la connais, votre imagination bouillante, qui trop souvent vous force à les aller chercher. Voilà, Faublas, les ennemis que je crains; voilà ce qui m'effraye, plus que les tendres emportements de votre étourdie comtesse, plus que les adroites instigations de la baronne, son intrigante amie. J'interrompis madame de B***: quoi! vous connaissez ces dames?... Mais comment savez-vous?... M. de Valbrun, me répondit-elle, a peu de secrets pour madame de Montdesir, qui depuis trois mois n'en a plus pour moi.

L'air dont madame de B*** me regardait, en appuyant avec une affectation marquée sur ces mots équivoques : *qui depuis trois mois n'en a plus pour moi*, ne me permit pas de douter du véritable sens qu'elle voulait leur donner. Je ne

pus m'empêcher de rougir; la marquise vit mon trouble et me dit :

Laissons Justine, tout à l'heure nous parlerons d'elle; auparavant il est bon que je vous éclaire sur le caractère de madame de Fonrose, et je ne serai pas fâchée que vous sachiez si je connais madame de Lignolle.

La petite comtesse, vaine de ses appas, qu'elle croit incomparables, de son esprit, qu'on lui dit être original, de sa naissance, dont elle ne sait pas qu'on suspecte la légitimité; fière aussi des richesses qu'elle attend et du rang qu'elle espère; forte du hasard qui lui a donné la plus faible des tantes et le plus imbécile des maris, la petite comtesse imagine qu'on ne lui doit qu'hommages, adorations et respects. Étourdie, impérieuse, obstinée, fantasque et jalouse, elle a tous les défauts d'un enfant gâté. Toujours elle se montrera moins sensible au plaisir de plaire qu'au bonheur de commander; on la trouvera la plus exigeante des maîtresses, comme on la voit la plus impertinente des femmes : elle fera bientôt de son amant son premier valet, comme elle a déjà fait de son mari son dernier esclave. Je vous la garantis également incapable de dissimuler ses extravagantes opinions et de réprimer ses passions désordon-

nées. Ainsi vous l'entendrez sans cesse essayant de justifier, par la sottise qu'elle dira, la sottise qu'elle aura faite; et j'ose vous prédire qu'avec l'inépuisable fonds d'amour-propre dont on la connaît pourvue, elle s'efforcerait inutilement de corriger en elle les vices réunis de la nature et de l'éducation.

Quant à la baronne, sa réputation est faite; personne ne l'estime, parce que tout le monde la connaît. Le scandale de ses débuts a fait mourir de chagrin monsieur de Fonrose, un très-galant homme, seulement coupable d'avoir voulu, dans un rang élevé, donner à sa trop noble femme le goût de bourgeoises vertus. Aussi *madame*, dans ses gaietés, appelait-elle *monsieur*, *le philosophe de la rue Saint-Denis*. A l'époque de la mort de son mari, madame de Fonrose, entièrement libre, s'est hâtée de justifier les brillantes espérances qu'elle avait données. Nous l'avons vue s'élever au-dessus de toutes les bienséances, éternelles ennemies de son sexe; et dans toutes les rencontres elle a stoïquement soutenu son grand caractère. En moins de dix ans, le nombre de ses conquêtes s'est tellement multiplié, que craignant enfin d'en oublier quelqu'une, elle vient tout récemment de prendre le très-sage parti d'en dresser elle-même

l'honorable liste. Dans cet interminable vocabulaire, le nom de monsieur votre père se trouve peut-être le millième, et sera probablement suivi de mille autres noms, sans compter le vôtre. Ce qui rend plus étonnant encore l'invincible courage de cette femme capable de supporter l'affluence perpétuelle de tant de gens, c'est qu'elle accueille tout le monde et ne renvoie jamais personne. Jamais le nouvel arrivant ne fait, chez cette Messaline, aucun tort au premier venu. Elle en gardera trente à la fois, si trente le veulent bien. Celui que cet arrangement n'accommode pas, se retire sans esclandre; si l'on s'aperçoit du vide qu'il laisse, on le remplit; mais, dans tous les cas, le déserteur revient-il après six mois d'absence, il est toujours sûr d'être bien reçu. Au reste, ne croyez pas que ces menus détails puissent seuls remplir une tête aussi vaste que celle de la baronne; il faut encore à cet intrigant génie des occupations au dehors; désolée des moments de loisir que ses amours lui laissent, elle ne s'en console qu'en favorisant les amours d'autrui. Allez chez elle un jour qu'elle reçoit, vous la verrez environnée de jolis garçons qu'elle forme, et de jeunes femmes qu'elle produit.

Telles sont les ennemies que je me propose de

combattre avec vous; cependant je crois devoir pendant quelque temps leur laisser le plaisir de votre défaite. Grossissez incessamment l'immense liste des heureux que madame de Fonrose a faits; cette femme, trop occupée, ne pourra retenir plus d'un jour un jeune homme que je connais sensible et que je crois délicat. Quant à madame de Lignolle, je permets qu'elle vous arrête quelques semaines. Puisque absolument il vous faut un objet de distraction, je préfère à toute autre une enfant capricieuse et légère, qui ne vous inspirera qu'une fantaisie passagère comme la sienne. Soyez donc, en vos jours de désœuvrement, la poupée dont elle raffole; mais songez qu'il faudra, dès que je pourrai vous ramener Sophie, rompre sans retour avec la comtesse.

J'en pris l'engagement avec la marquise; je la remerciai vivement de l'intérêt qu'elle me témoignait; je lui promis de n'aimer que ma femme, aussitôt que ma femme me serait rendue. Cependant je n'avais pas entendu, sans chagrin, madame de B*** réclamer ma fidélité pour Sophie, et je me hâte, afin que personne ne soit tenté d'improuver le vif déplaisir qu'involontairement je ressentais, je me hâte d'avertir tout le monde que la marquise était alors, plus que jamais, brillante des

agréments de sa jeunesse et de l'éclat de sa beauté. Je trouvais sa peau d'une blancheur plus éblouissante, les roses de son teint me paraissaient avoir plus de fraîcheur, ma mémoire me retraçait d'autres appas que mon imagination me montrait encore perfectionnés; mais aussi je me sentais forcé de reconnaître quelque chose de plus décent, de plus assuré dans son maintien toujours enchanteur, et dans toute sa personne, comme autrefois remplie de grâces, je ne sais quel air de dignité qui n'appartient point aux amours. J'étais désespéré; vingt fois je voulus lui rappeler le souvenir qui m'agitait, le douloureux souvenir de mon bonheur passé; vingt fois elle m'imposa silence par un geste et par un regard, qui semblaient me dire: Plaignez mon malheur et respectez votre amie.

Il fallut me résoudre à la respecter, il fallut me résoudre à l'écouter quelque temps encore sans l'interrompre. Elle me détailla la foule des moyens qui maintenant étaient en son pouvoir, et dont elle comptait user pour chercher madame de Faublas; et quand elle me vit bien persuadé que personne au monde ne pouvait retrouver Sophie, si madame de B*** ne le pouvait pas, elle me parla de Justine. Cette petite, me dit-elle, m'a promis de n'apporter aucun obstacle au projet que j'ai

formé de vous rendre sage; mais je la soupçonne peu capable de garder constamment une résolution désespérée; ainsi je vous prie de vouloir bien ne pas mettre son courage à de rudes épreuves. Vous ne pouvez honnêtement, ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux, lui continuer la longue affection que vous avez eue pour elle. Une intrigue de cette nature ne vous convient sous aucun rapport : mon ami, vous n'êtes ni assez fou pour avoir l'intention d'enrichir madame de Montdesir, ni assez lâche pour songer à l'aimer gratuitement. Il paraît qu'on est généralement d'accord sur ce point, qu'il faut un peu moins mépriser le riche libertin qui va sans cesse marchandant des filles, que le freluquet obscur qui fait métier de leur plaire; mais on ne sait pas bien encore s'il est plus ridicule de payer fort cher leurs faveurs dont on se soucie fort peu, qu'il ne semble honteux de les obtenir par des bassesses, quand on n'a pas d'or pour les acheter. Ce qu'il y a de mieux prouvé, c'est que quiconque eut une fois le malheur de trouver quelque plaisir dans la société de ces sortes de femmes, doit bientôt, s'il n'y prend garde, y perdre, avec sa fortune ou sa santé, l'estime des honnêtes gens et sa propre estime.

Pour justifier celle de la marquise, je ne lui

dissimulai point que ce matin et tout à l'heure madame de Montdesir violait avec moi sa téméraire promesse, et même je lui contai naïvement quelle douce méprise, pour me donner la veille un des plus fortunés instants de ma vie, avait dans mes bras embelli Justine de tous les attraits de madame de B***. Je vis la marquise plusieurs fois rougir, et plusieurs fois je l'entendis soupirer de mon erreur, sans doute inexcusable. Enhardi par son trouble, j'osai risquer, avec une légère caresse, une insidieuse question : et vous, ma chère maman, ne songez-vous donc jamais à moi? Jamais un tendre souvenir?... Madame de B***, déjà remise, m'interrompit : devez-vous demander si je songe à vous? Tout ce que je vous dis ne prouve-t-il pas que votre amie, sans cesse occupée de vos intérêts les plus chers?... — Il est donc vrai que vous êtes mon amie!... Hélas! vous n'êtes plus que mon amie! — Faublas, vous devriez m'en féliciter. — *Ma chère maman!* je ne puis que m'en plaindre.— Mon ami, c'est *madame* qu'il faut dire. — Madame! à vous? jamais je ne m'y accoutumerai. — Il le faut cependant, Faublas.— Ma... madame, on m'appelle Florville.— Tant mieux, je suis sensible à votre déférence. — Ma chère maman! que de bonheur!... — Mon

ami, c'est madame qu'il faut dire. — Que de bonheur ce nom me rappelle! — Laissons cela. — Qu'avec plaisir je me souviens de l'aimable vicomte qui le portait! — Parlons d'autre chose, mon ami. — Que ne suis-je encore mademoiselle du Portail! — Chevalier, changeons de conversation. — Que n'allons-nous encore ensemble à Saint-Cloud!

Bon Dieu! déjà midi! s'écria-t-elle en regardant sa montre. Florville, je veux pourtant, avant de vous quitter, vous donner une commission. Elle tira de son portefeuille un papier qu'elle me remit. J'ai moi-même sollicité cette lettre du ministre, qui rappelle en France mon plus mortel ennemi; faites-moi le plaisir de l'adresser au comte de Rosambert, à Bruxelles, où il est maintenant. Annoncez-lui qu'il peut, sous son nom, reparaître dans la capitale, et même à la cour. Je vous permets de lui apprendre que celle qu'il outragea pouvait d'un mot le priver à jamais de ses biens, de ses emplois, de sa patrie, et vient d'obtenir son retour. Qu'il ne croie pas cependant que je renonce à ma vengeance; mais qu'il sache que je la veux digne de moi : un lâche châtiment ne sera point le prix d'une lâche injure. Punir avec noblesse un homme indigne de sa naissance,

qui ne craignit pas de m'insulter bassement, c'est punir deux fois. Adieu, mon ami. — Adieu, madame... Serai-je longtemps privé du bonheur de vous revoir ? — Non, Florville, je compte revenir ici quelquefois. — Dites souvent. — Souvent, si je puis. — Et bientôt? — Le plus tôt possible... — Dans quelques jours. — Vous serez averti par Justine. Adieu, mon ami.

Quand madame de B*** fut partie, j'appelai madame de Montdesir. Dis-moi donc où communique cette porte par laquelle j'ai vu la marquise entrer et sortir ? Chez le bijoutier voisin, que madame a généreusement payé pour cela, me répondit-elle. C'est ici de même qu'au boudoir de la marchande de modes. — Oh ! non, Justine, ce n'est pas de même, il s'en faut bien.— Quoi donc ! notre maîtresse a-t-elle été cruelle ?— Oui, mon enfant. — Peut-être parce que vous êtes marié ? — Crois-tu ? — Dame ! je sens qu'à sa place cela me ferait une peine terrible, je serais d'abord comme un petit démon. Mais nous autres femmes ne savons pas garder rancune, je finirais par m'apaiser. — Tu penses donc que la marquise... — S'apaisera. Oui, soyez tranquille. Et puis, ajouta-t-elle d'un ton caressant, je sais bien qu'il te reste des consolations.

Madame de Montdesir me paraissait en effet très-disposée à m'en offrir; mais j'eus le courage d'emporter mon chagrin.

Jasmin attendait impatiemment mon retour. Il me dit que madame de Fonrose venait d'envoyer quelqu'un pour me prier de passer chez elle. Je commençai par écrire au comte de Rosambert une courte lettre que je fis porter à la poste, et puis je me rendis chez la baronne.

Quand on lui annonça le chevalier de Florville, madame de Fonrose fit un cri de joie. Elle me conduisit à son cabinet de toilette, m'y plaça devant un miroir, et sonna l'une de ses femmes, qui moins jolie, mais non moins adroite que Justine, en un instant me fit, avec des rubans et des fleurs, la plus élégante coiffure dont une jeune personne ait jamais pu s'enorgueillir. Ensuite je me vis paré d'une robe de pékin lilas; on me passa le plus décemment possible un jupon pareil, et, pour compléter la métamorphose, mon pied fut enfermé dans un petit soulier du *cadran bleu*. Madame de Fonrose alors renvoya sa femme de chambre, puis, en me donnant plusieurs baisers, elle voulut bien me dire qu'il y avait peu de femmes aussi aimables que moi. J'allais imprudemment lui rendre et ses propos

flatteurs et ses tendres caresses, quand un secourable laquais s'avisa de crier de la porte : Monsieur de Belcour.

La baronne, craignant que mon père ne pénétrât jusqu'au cabinet de toilette, courut le recevoir, et le joignit dans la pièce voisine. Je viens, lui dit le baron, vous faire des excuses avec des reproches, et vous exprimer mes regrets. Hier il a fallu nous quitter un peu brusquement; j'en ai beaucoup souffert, et la faute en est tout à fait à vous, baronne; vous m'avez amené la plus folle petite personne... — Dites, une femme charmante, monsieur, pleine d'attraits, de vivacité, de gentillesse, d'esprit... — Cela peut être, madame; mais... — Point de mais, interrompit-elle. Cependant il continua : Je vous avoue que je ne vois pas sans chagrin mon fils embarqué dans une intrigue nouvelle. Il me serait trop cruel de penser que sa femme sera toujours absente... — Hé bon Dieu! tranquillisez-vous, baron; quand elle reviendra, nous lui rendrons son mari. — Trop tard, peut-être, il la chérira moins; et sa Sophie, en vérité, mérite d'être heureuse. — Vous voilà! je vous admire! à vous entendre, on croirait qu'une femme ne peut trouver son bonheur que dans les perpétuelles adorations de son mari; et vous avez

apporté du fond de votre province cette idée de l'autre siècle, que tout bon époux doit bourgeoisement assommer sa femme d'un éternel amour. Eh! mais, monsieur, d'où venez-vous? comment! ignorez-vous encore que maintenant un honnête homme ne se marie qu'afin de se donner une maison, un état, un héritier? — Et c'est pour cela, madame, que les honnêtes gens dont vous parlez n'ont, après quelques années de mariage, ni état, ni maison, ni enfants qui leur appartiennent. Vous êtes, répliqua la baronne en riant, l'homme du monde le plus amusant, quand vous en voulez prendre la peine. Qu'on mette les chevaux, dit-elle à un domestique. — Vous ne dînez pas chez vous? s'écria mon père? — Non, vraiment. — Moi qui comptais passer la soirée avec vous. — J'en suis tout à fait désolée, lui répondit-elle d'un ton caressant, mais c'est une chose impossible. — Madame, peut-on, sans indiscrétion, demander où vous dînez? — Chez la petite comtesse. — Y allez vous seule? — Non. — Avec mon fils, peut-être? — Avec le chevalier? Point du tout. — Vous riez, baronne. — Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas monsieur votre fils qui m'accompagne chez la comtesse. — Eh! qui donc? — Une jeune personne dont je ne crois pas que vous

ayez entendu parler. — Vous l'appelez? — Mademoiselle de Brumont. — De Brumont! non, je ne la connais pas. Vient-elle vous chercher, ou l'allez-vous prendre? — Mais... je ne sais, j'attends. — Restez-vous tard chez madame de Lignolle? — Je comptais rentrer de bonne heure pour souper avec vous. — Vous aviez là, baronne, une excellente idée. — Et je ferais défendre ma porte, continua-t-elle, si vous ne craigniez pas trop l'ennui du tête-à-tête. Je crains seulement que le tête-à-tête ne soit trop court, répondit-il en lui baisant la main.

Un domestique vint dire que les chevaux étaient mis. Mademoiselle de Brumont, pressée de revoir sa maîtresse, trouvait que le baron causait trop longtemps avec la sienne. Oui, ma Sophie, c'est à toi que j'en demande pardon; Faublas rêvait au moyen d'éconduire promptement son père.

Agathe, cette alerte femme de chambre qui m'avait coiffé, voulut bien recevoir un louis d'or, et prendre pitié de ma peine. Elle me conduisit, par un petit escalier, dans la cour, où je trouvai le carrosse de la baronne; puis elle se chargea d'aller dire à sa maîtresse que mademoiselle de Brumont venait d'arriver; mais qu'ayant su que madame de Fonrose avait du monde, et ne voulant voir

personne, elle attendait la baronne dans sa voiture.

Ma commission fut exactement faite : bientôt je vis descendre madame de Fonrose ; mon père lui donnait la main. Il jeta dans la voiture un regard curieux ; mais j'eus l'impolitesse de me cacher la figure avec mon éventail.

Nous partîmes. La baronne, qui riait, me félicita du succès de ma ruse. Elle prit ma main, la serra doucement, m'honora de plusieurs regards bien tendres, et plus d'une fois me répéta que mon père pouvait passer pour un très-aimable homme, mais que j'étais bien la plus charmante femme qu'elle eût jamais vue. Cependant nous avancions ; la conversation changea d'objet. Madame de Fonrose daigna m'avertir que la comtesse, sans doute encore très-irritée, pourrait d'abord me recevoir assez mal ; mais elle ajouta que j'apaiserais cette femme comme on les apaisait toutes, avec des serments, des louanges et des caresses.

Monsieur était avec madame, quand on nous annonça chez la comtesse. Oui, ma foi, dit le comte, c'est elle ! Madame de Lignolle, emportée par un premier mouvement, se leva d'abord, et me tendit les bras ; mais tout d'un coup, agitée

d'un sentiment contraire, elle se rejeta dans son fauteuil, en criant : Je ne veux pas la voir. J'allais partir, madame de Fonrose me prévint cependant : je vous la ramène bien repentante et bien désolée; je vous assure qu'elle brûle de mériter sa grâce. — Si grâce! après tant d'ingratitude! Il est vrai, dit M. de Lignolle, que mademoiselle s'est permis, à notre égard, un étrange procédé. Ne rester ici que deux ou trois jours, et nous planter là sans rien dire! il fallait au moins qu'elle avertît madame quelques jours d'avance. — Qu'elle m'avertît? s'écria la comtesse. Il eût été fort bon qu'elle m'avertît! Monsieur, vous ne savez ce que vous dites; on ne doit pas m'avertir, car on ne doit pas me quitter. — Ah! pourtant il faut convenir que mademoiselle était libre; elle avait le droit de vous demander son congé, comme vous aviez le droit de la renvoyer. Mais dans ce cas-là, je le répète, on s'avertit mutuellement quelques jours d'avance. — Monsieur, vous voulez bien me faire grâce de vos réflexions? Dans un autre moment, elles m'amuseraient peut-être; je vous avoue que maintenant elles me fatiguent. Le comte se tut; je pris la parole : Madame, je conviens que j'ai quelques torts envers vous; mais les apparences me montrent plus cou-

pable que je ne le suis en effet. — Comment! vous ne m'avez peut-être pas fait une infidélité? — Et une infidélité de quatre mois, interrompit le comte. Quatre mois, sans nous donner seulement de vos nouvelles! Mademoiselle, madame a raison; cela n'est pas bien. — Il faut aussi plaider un peu pour elle, dit madame de Fonrose : je sais de bonne part que cette absence de quatre mois lui a paru fort longue, et que si l'on avait voulu lui laisser la liberté de vous venir voir, elle en aurait de bon cœur profité. — Baronne, vous voudriez en vain l'excuser; vous n'ignorez pas qu'elle m'a trahie! Vraiment sans doute, reprit M. de Lignolle, c'est une espèce de trahison. — Elle m'a sacrifiée! — Oui, continua l'époux approbateur, elle nous a véritablement sacrifiés, si elle a été s'établir ailleurs. — Justement, monsieur, s'écria la comtesse; c'est ce qu'elle a fait. — Madame, je me reconnais coupable; mais... Vous l'entendez, interrompit-elle, en joignant avec transport ses jolies petites mains qu'elle leva d'abord vers le plafond (1), et dont elle se couvrit les yeux et le front. Vous l'entendez! elle a été

(1) Et non vers le ciel, comme ils le disent tous en pareil cas; il faut être exact.

s'établir ailleurs, elle-même en convient. — Madame, daignez m'écouter jusqu'à la fin, permettez... — Elle a été s'établir ailleurs! répéta douloureusement la comtesse, qui se mit à pleurer; elle a été s'établir ailleurs! — Chez une femme, demanda le comte? — Eh! sans doute, chez une femme, lui répondit madame de Lignolle avec beaucoup de vivacité; vous faites des questions! Il m'adressa la parole : Quelle est cette femme chez qui?... — Que vous importe ce qu'elle est? interrompit la comtesse. Qu'importe en quelle qualité? répliqua-t-elle encore. Est-elle noble, cette femme-là? me demanda-t-il. Oui! noble, s'écria-t-elle, comme mon palefrenier. — Et que fait-elle? — Ce qu'elle fait! ce qu'elle fait! dit la comtesse, dont la colère allait toujours croissant à chaque interrogation de son curieux mari; elle fait des sottises et de mauvaises plaisanteries. — Et elle s'appelle? — Madame de Lignolle s'écria : Oh! je le sais comment elle s'appelle; mais je veux que vous le disiez, mademoiselle. — Madame, dispensez-moi... — Mademoiselle, point de mauvaises excuses, je le veux. — Hé bien, elle s'appelle Montdesir. — Montdesir! J'en étais sûre. Montdesir!... Elle a pu me quitter pour une autre!... Elle a été s'établir chez

une madame Montdesir! et la comtesse se remit à pleurer.

La voilà qui s'attendrit, me dit la baronne; elle va se calmer, elle va pardonner. Tombez à ses pieds, mademoiselle, et demandez grâce. Je me jetai à ses jenoux que j'embrassai; et pendant que madame de Fonrose lui adressait tout bas quelques mots de consolation, le comte me faisait, avec de doux reproches, une paternelle remontrance.

Vous êtes jeune, mademoiselle de Brumont, vous avez pour vous toutes les grâces de l'esprit et de la figure; cependant vous ne parviendrez point à réparer l'injustice que la fortune vous a faite d'ailleurs, si vous êtes inconstante dans vos goûts, si vous ne voulez vous attacher à personne, si vous allez vous établissant partout, sans pouvoir vous fixer nulle part. Qui nous avez-vous préféré, je vous prie? une roturière, une femme de rien, qui est philosophe, je le parierais. N'étiez-vous pas cent fois mieux ici? Je ne crois point avoir manqué d'égards pour une demoiselle que j'estimais vraiment beaucoup; et quant à ma femme, elle vous aimait au point d'en être folle. D'abord, sans compter mille autres avantages, vous en aviez chez nous un très-grand, qu'on rencontre

rarement ailleurs, celui de devenir tous les jours des charades, et d'en faire vous-même tout à votre aise.

Le chagrin de la comtesse ne put tenir contre les dernières réflexions de son mari. A peine M. de Lignolle finissait de parler, que madame tomba dans les convulsions d'un rire inextinguible. Tout à coup la sombre douleur fit place à la joie folle, sur ce charmant visage où je vis les ris et les pleurs ensemble mêlés. Il m'était aisé de m'apercevoir que madame de Fonrose aurait, comme moi, donné de l'or pour qu'il lui fût permis de rire aussi haut que la comtesse; mais j'étais, comme elle, retenu par la crainte de donner d'étranges soupçons à ce mari qui nous regardait, et qui devait être également surpris du violent chagrin de sa femme et de son excessive gaieté. Le comte, en effet, remarqua ma confiance; et voici comment il me rassura.

Vous avez l'air stupéfait, mademoiselle; mais il ne faut pas que ceci vous étonne. *Aucune affection de l'âme ne m'échappe* à moi : dans votre absence, la belle humeur de madame s'était visiblement altérée; j'ai découvert qu'il y avait un moyen sûr de lui rendre sa gaieté, je lui ai parlé charade. Aussitôt, voilà madame riant comme une

folle. J'ai répété plusieurs fois l'expérience, et toujours avec le même succès. Vous en êtes vous même témoin ; depuis un quart d'heure elle ne cesse ; et tenez, voilà un redoublement.

En effet, la comtesse recommença de plus belle, et madame de Fonrose ne se gêna plus ; je fus, comme elle, entraîné, et M. de Lignolle lui-même ne put voir trois personnes s'égayer de si bon cœur, sans se mettre de la partie. Nos bruyants éclats de rire durent être entendus de tout le voisinage.

Cependant, quoique mademoiselle de Brumont pâmât de rire, le chevalier de Faublas ne perdait pas la tête. D'une bouche avide il pressait les lis d'un bras plus doux que l'ivoire, et d'une main caressante il serrait doucement les plus jolis genoux du monde. Pardonnez-lui, dit à la comtesse madame de Fonrose, qui, ne s'ennuyant pas de me regarder, ne perdait aucun détail de cette joyeuse pantomime. Pardonnez-lui, répéta le mari confident, qui, non content de m'applaudir par des regards et par des signes, se baissa deux fois pour me glisser à l'oreille ces paroles tout à fait encourageantes : Bon ! bon ! ne vous lassez pas, tenez ferme, elle est vaincue.

Pardonnez-moi, m'écriai-je à mon tour d'une

voix tendre et d'un ton suppliant; pardonnez-moi, càr je me repens et je vous aime. — Et moi aussi je vous aime, répondit-elle en m'embrassant; et je vous pardonne, ajouta-t-elle en m'embrassant encore, mais à condition que vous ne verrez plus cette madame de Montdesir. — Oh! non. — Et que vous n'irez jamais vous établir ailleurs que chez moi. — Jamais. — En ce cas, je vous pardonne, je vous aime, et vous embrasse; et si vous me tenez parole, je vous aimerai et je vous embrasserai toute ma vie. Eh bien! s'écria M. de Lignolle, charmé de la joie de sa femme, puisque madame vous aime, vous embrasse et vous pardonne, je veux aussi vous pardonner, vous aimer et vous embrasser. Il m'honora de plusieurs baisers : et moi aussi, dit madame de Fonrose, je vous aime, je vous pardonne et vous embrasse; car depuis un quart d'heure vous m'avez bien amusée.

Qu'on dise pourtant que les charades ne sont bonnes à rien! reprit le comte d'un air de triomphe. Voyez comme elles nous ont tous mis de bonne humeur, comme la paix s'est faite aussitôt que... La comtesse l'interrompit : A propos de charade, mademoiselle de Brumont, savez-vous bien que monsieur n'a pas encore pu deviner la

nôtre? — Bon! c'est qu'elle n'est pas exacte, répondit-il. — Voilà une bonne raison, s'écria madame de Fonrose. — Comment! mademoiselle, votre charade n'est pas exacte? Je lui répliquai, en montrant la comtesse : C'est madame qui l'a faite. Oui, répondit celle-ci : mais c'est vous qui me l'avez fait faire. N'importe, reprit la baronne; si elle n'est pas exacte, il faut la recommencer. La comtesse repartit ; C'est notre intention, madame. Sans doute, dit M. de Lignolle, il faut la recommencer. Cela vous fera donc plaisir? lui demanda sa femme. — Assurément, madame, et beaucoup; je voudrais même pouvoir vous y aider, je voudrais pouvoir vous enseigner... Je vous rends mille grâces, interrompit-elle. Je ne veux plus désormais d'autre précepteur que mademoiselle de Brumont. D'ailleurs, monsieur, ce serait peut-être bien inutilement que vous essayeriez de devenir le mien. — Sans doute! j'ai fait dans ma vie, tant en énigmes qu'en charades, plus de cinq cents poëmes : ce serait un vrai travail pour moi de me remettre aux premiers éléments. Cependant, monsieur, lui dis-je, je prendrai la liberté de vous observer que madame la comtesse est jeune, curieuse et pressée d'apprendre. — Eh bien! mademoiselle, vous n'avez pas besoin d'un

second pour lui montrer tout ce qu'il lui importe de connaître; vous êtes, j'en suis sûr, très en état de donner d'excellents principes à votre écolière, et par exemple, quand une fois vous l'aurez commencée, je m'engage volontiers à la finir. — Non pas, s'il vous plaît : je prétends n'en céder à personne la gloire ni le plaisir. — Eh bien ! comme vous voudrez; cela ne m'empêchera pas de m'intéresser vivement aux progrès de votre écolière. — Monsieur, ce que vous avez la bonté de me dire est très-propre à m'encourager. Je donnerai de bonnes leçons à madame la comtesse, je vous le promets. — Donnez! mademoiselle, donnez! — Je ferai plus d'une charade avec elle, je vous en réponds. — Faites! mademoiselle, faites! — Ainsi, monsieur, dit madame de Lignolle, je puis donc, sans risquer de vous déplaire, m'occuper de ce petit travail-là. — Eh ! bon Dieu, madame, toute la journée, si cela vous amuse. — Bon, reprit-elle, je suis contente! je m'en faisais quelque scrupule, parce que je craignais de m'arroger un droit que je n'eusse pas; mais à présent que vous m'en avez donné la permission, me voilà tout à fait à mon aise. — A la bonne heure; mais je vous engage à recommencer celle que vous avez seulement ébauchée ensemble; car sûrement je l'aurais

devinée si elle avait été bien faite... Allons, mademoiselle, point de paresse, point de mauvaise honte ; recommencez cela, faites-le mieux. — J'y tâcherai, monsieur. — De votre mieux et le plus tôt possible. — Ah! tout à l'heure, si madame le veut. — Non, interrompit la baronne, dînons, dînons; aussi bien vous aurez le temps. Je compte vous laisser passer ici la quinzaine. Je crus avoir mal entendu. Quoi! la quinzaine! lui dis-je. Vraiment, répondit-elle, le terme vous paraît court! je le conçois; mais je n'ai pu obtenir qu'il fût plus long. — Obtenir!... — J'ai tenté l'impossible, mademoiselle; car je savais combien vous désiriez prolonger votre séjour chez la comtesse. — Certainement... mais... — Mais vos parents sont demeurés inflexibles. — Vous dites, madame, que mes parents!... — Ils ne vous ont accordé que quinze jours. — Vous dites que mes parents m'ont accordé... — Oui, seulement quinze jours. Rien n'a pu les déterminer à se priver, pour un temps plus long, du bonheur de vous posséder chez eux. — Quinze jours! madame la baronne. Vous êtes sûre?... — Je suis sûre, mademoiselle, qu'ils ne vous permettront pas de rester plus longtemps; arrangez-vous d'après cela; dans quinze jours je vous remmène, c'est une chose convenue. — Con-

venue! — Oui, mademoiselle, décidée. — Décidée! madame. — Irrévocablement décidée, mademoiselle. — Ah! ah! — En attendant, je viendrai vous voir presque tous les jours, comme vous pensez bien. — Oui, madame. — Et presque tous les jours aussi je les verrai, vos parents. — Oui, madame. — Ainsi vous aurez perpétuellement de leurs nouvelles. — Oui, madame. — Et ils recevront continuellement des vôtres. — Oui, madame. — Tenez, ce soir je soupe avec l'un d'entre eux. — Je le sais; c'est même un de mes grands parents celui-là, je crois. — Justement, mademoiselle; je lui parlerai de vous, de votre absence. — Ah! je vous en serai bien obligé. — Je ne doute pas que d'abord cette séparation de quinze jours ne l'effraye, comme les autres; mais je lui ferai entendre raison là-dessus. — Vous me rendrez un vrai service. — Je vous réponds qu'il ne sera pas fâché. — Madame, je m'en rapporte à vous.

On conçoit que je demeurai très-surpris de la manière artificieuse et hardie dont la baronne venait de m'établir, pour ainsi dire malgré moi, chez la comtesse. Cependant je n'oserai pas dire que j'en fus bien fâché, car peu de gens me croiraient; mais du moins, ô ma Sophie! j'assurerai

qu'à l'instant même je pris intérieurement la ferme résolution de conserver mes relations avec madame de B***, pour être, en cas de besoin, promptement informé de ses découvertes, et pour me conduire en conséquence.

Le comte, qui n'avait rien perdu de mon dialogue avec madame de Fonrose, demanda si mes parents demeuraient maintenant à Paris. La baronne répondit qu'ils y étaient incognito, pour des raisons qu'elle savait, mais qu'elle ne pouvait dire.

Nous allons nous mettre à table. Je fus placé entre le mari et la femme : de temps en temps, la comtesse passait adroitement sous la nappe une main qui rencontrait toujours la mienne, et mon genou touchait le sien. Aussi M. de Lignolle se fût-il étonné de nos fréquentes distractions, si madame de Fonrose, toujours attentive et toujours complaisante, n'eût vingt fois relevé la conversation prête à tomber, et vingt fois ne nous eût très-habilement avertis de nos imprudences, ou tirés de nos rêveries. Au dessert cependant il fallut payer de ma personne. La baronne, soit qu'elle voulût me distraire de l'objet dont elle me voyait trop occupé, soit qu'elle prît quelque plaisir à me tourmenter un peu, la ba-

ronne s'avisa de me porter un coup plus difficile à parer que tous les autres. A propos, dit-elle, vous savez sans doute la grande nouvelle : le chevalier de Faublas est sorti de la Bastille. — Qui, le chevalier de Faublas? demanda le comte. — Ne vous rappelez-vous pas l'histoire de ce joli garçon, qui, sous des habits de femme... — S'est introduit chez le marquis de B***. — Oui, oui. — Et l'on a remis en liberté ce mauvais sujet! et ce petit garnement ne sera pas claquemuré pour le reste de sa vie! — Comte, vous êtes bien sévère. On dit que c'est un très-aimable enfant... — Un fieffé libertin qu'on aurait dû fouetter en place publique. La baronne alors m'adressa la parole : Mademoiselle de Brumont ne dit mot; est-elle de l'avis de monsieur? — Non, madame, pas tout à fait, non... ce chevalier de Faublas dont vous parlez, je le juge excusable, s'il est bien jeune encore, à moins qu'il n'ait commis de ces fautes... — Il a fait des horreurs! s'écria M. de Lignolle. Vous ne savez donc pas son histoire, mademoiselle? Je vais vous la conter. D'abord, il a quitté les habits de son sexe, et se donnant pour femme, il est entré dans le lit de la marquise de B***, presque sous les yeux de son mari. N'est-ce pas affreux? — Permettez que je vous arrête, mon-

sieur ; ceci ne me paraît pas vraisemblable. Est-il possible qu'un homme ressemble à une femme, si bien qu'on s'y méprenne? — Cela n'est pas ordinaire; mais cela s'est vu. — Si vous ne me l'assuriez, je ne le croirais pas, dit la comtesse. — Il faut le croire, répondit-il, car c'est un fait. Au reste, ce marquis de B*** n'en est pas moins un imbécile, avec ces connaissances physionomiques. C'est la science du cœur humain qu'il faut posséder... Je l'interrompis : Il me paraît que si vous aviez été à la place du malheureux marquis, ce M. de Faublas ne vous eût pas fait sa dupe. — Oh ! soyez-en sûre. Je n'ai peut-être pas plus d'esprit qu'un autre; mais je suis observateur, je connais le cœur de l'homme, et *nulle affection de l'âme ne m'échappe*. Nous savons cela, dit la baronne; mais pour revenir à notre mauvais sujet, je vais un peu vous étonner, en vous apprenant qu'il a l'obligation de sa liberté à la marquise. — A madame de B*** ! s'écria le comte. — A madame de B*** ! s'écria la comtesse avec beaucoup de vivacité. — A madame de B*** ! m'écriai-je moi-même, en jouant l'étonnement. — A madame de B*** ! répéta froidement la baronne. — Tout le monde l'assure. La comtesse se leva brusquement, et m'adressa la parole : Quoi ! c'est la marquise?...

Elle parlait si haut et si vite, elle paraissait tellement surprise, inquiète et fâchée, que, tremblant de l'entendre me faire ou quelque imprudent reproche ou quelque dangereuse question, je me hâtai de l'interrompre : Adressez-vous à madame la baronne. Qu'allez-vous me demander à moi qui ne sais pas un mot de toute cette fable? M. de Lignolle daigna me seconder. — Une fable, comme dit fort bien mademoiselle. En effet, comment imaginer que la marquise ait osé... — Il n'y a rien que de vrai dans ce que j'avance, reprit la baronne. Qu'une fille toute neuve, une vierge pure, sans passions et sans reproche, trouve scandaleux l'événement que j'annonce, et que, dans l'innocence de son cœur, elle refuse d'y croire, cela me paraît fort naturel. Je ne puis même, en passant, m'empêcher de blâmer la comtesse, qui a déjà quelque usage du monde, d'avoir été tout à l'heure tentée de questionner, sur certaine matière, une personne aussi inexpérimentée que l'est sa demoiselle de compagnie. Mais que M. de Lignolle, homme d'esprit, homme de tête, M. de Lignolle, qui a l'expérience du monde, de la cour, et des femmes surtout, que M. de Lignolle, observateur profond, excellent juge, M. de Lignolle enfin, appelle fable un fait peu

commun sans doute, mais qui n'est pas sans exemple, et paraîtra même vraisemblable à quiconque connaît les mœurs de ce siècle de corruption : voilà ce que je ne conçois pas. — Encore, répondit le comte, faudrait-il que j'eusse particulièrement étudié le caractère de madame de B***. Je ne la connais que pour avoir entendu quelquefois parler d'elle. — Et moi, malheureusement pour l'avoir souvent rencontrée dans mon chemin. Je pourrais lui contester les dons naturels et les dons acquis; mais la plupart des jeunes gens de la cour disent qu'elle est belle, et ils le savent bien; mais les vieux courtisans assurent qu'elle est plus qu'eux tous adroite, insinuante, artificieuse et dissimulée : il faut les croire. Ceux-ci lui accordent beaucoup d'esprit, ceux-là lui reconnaissent de grands talents; tous généralement conviennent qu'elle est née pour l'intrigue. Les uns s'étonnent que l'ambition puisse régner avec tant d'empire dans un cœur qu'ils croient fait pour des passions plus douces; les autres, la voyant sans cesse occupée de plus grands intérêts, ne conçoivent pas par quel miracle il lui reste un moment pour l'amour. Ce que chacun ne peut se lasser d'admirer en elle, c'est un continuel mélange de l'audace qui distingue les forts, et de l'astuce

qui semble n'appartenir qu'aux faibles. Quelquefois elle étonne ses ennemis et ses rivales par les coups hardis qu'elle frappe; souvent elle les fatigue de sa tranquille patience et de sa persévérance éternelle. Tantôt c'est le tigre irrité qui s'élance sur le chasseur et le terrasse, et tantôt le chat sournois qu'on voit des heures entières tapi près de la retraite de la proie qu'il attend. Tenez, je ne veux pour preuve de sa rare capacité, que la manière dont elle s'est relevée plus puissante, après sa terrible chute. Quand son affaire avec le chevalier de Faublas fit tant de bruit, nous la crûmes perdue; elle seule eut le courage de ne pas désespérer de sa fortune. Vous dire comment elle persuada à son mari coiffé, battu et mécontent, qu'il n'était pas un sot, je ne le saurais: ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui nous voyons qu'ils vivent très-bien ensemble. Au reste, c'est là le moindre des succès qu'elle s'était promis; dès qu'elle eut enchanté le bon époux, elle songea à délivrer l'ami charmant. Pour cela, que fait-elle? M. de *** qui avait beaucoup de partisans, parce qu'il jouissait d'un léger mérite et d'une fortune considérable, M. de ***, depuis longtemps était vainement amoureux d'elle, et vainement visait au ministère. La marquise entre

dans le parti nombreux qui le porte aux premières places; après quatre mois d'efforts, elle culbute le ministre, effraye un des concurrents, trompe l'autre, et l'heureux compétiteur qu'elle sert se voit enfin nanti du fameux portefeuille. Alors sa bienfaitrice ne dédaigne pas de devenir son amante... Vous paraissez étonnée, mademoiselle de Brumont?... Hélas! oui, la belle victime s'est immolée... Elle a généreusement consommé le grand sacrifice. Ainsi madame de B*** retouve son premier crédit qu'elle augmente encore. Ainsi le chevalier de Faublas est rendu à la société, pour y faire, si nous n'y prenons garde, quelque nouvelle incartade.

Enfin, madame de Fonrose se tut; et puisqu'elle ne voulait que m'embarrasser, elle eut lieu de s'applaudir de la nouvelle fatale; fatale, car je m'en affligeai beaucoup. En ne m'examinant qu'un peu, je ne trouvais guère probable que l'adorateur de Sophie et l'amant de la comtesse fût encore amoureux de madame de B***. Cependant j'entendais s'élever du fond de mon cœur une voix secrète qui me criait que la marquise aurait dû me laisser en prison. Oui, dans mon déplaisir extrême, j'osais accuser mon amie d'avoir trop fait pour moi. Ils auraient donc raison, les consolants mo-

ralistes qui, tous les jours, impriment que l'homme est naturellement ingrat?

Madame de Lignolle, mécontente de mon chagrin, qu'il n'était pas malaisé d'apercevoir, fit tout haut cette remarque : Vous avez l'air bien sérieux, mademoiselle. Vraiment oui, dit le comte. Je ne répondis rien à la comtesse, parce que la baronne, habile à deviner, et prompte à prévenir les imprudences de son amie, déjà s'était emparée d'elle, et tous bas lui disait sans doute ce qu'elle croyait propre à la retenir et à la calmer; mais je saisis ce moment pour m'approcher de M. de Lignol et lui confier un grand secret. Monsieur, si j'ai bonne mémoire, vous m'avez autrefois témoigné le désir qu'il ne fût jamais question d'amourette et de galanterie devant votre jeune épouse. — Il me répondit : Cela est vrai; mais il est question de ce libertin : je prends de l'humeur, je me laisse entraîner, et j'oublie mes résolutions. Au reste, je vous remercie de l'avis que vous voulez bien me donner, j'en vais profiter; nous allons nous entretenir d'autre chose. Il me tint cruellement parole; je fus, toute la soirée, obligé de deviner des charades, d'entendre de longues dissertations sur les affaires de l'âme.

A dix heures, la baronne se retira pour aller

souper avec celui qu'elle appelait mon grand parent. A minuit, M. de Lignolle souhaita à la comtesse une bonne nuit, et un bon sommeil à mademoiselle de Brumont. De ces deux souhaits si contraires, un seul pouvait être exaucé; la comtesse eut une bonne nuit, justement parce que mademoiselle de Brumont dormit peu.

Ne vous en étonnez pas, vous qui vous souvenez qu'hier au soir et ce matin, Justine m'a passablement occupé. Songez à ma détention trop longue, songez que l'économique régime du célibat, rigoureusement gardé pendant cent vingt mortels jours, a dû convenablement me préparer aux excès dispendieux de plusieurs nuits heureuses.

Et vous aussi, malheureux amants, qui, pour avoir rencontré la satiété dans les bras de l'amour, ne concevez plus un bonheur trop au-dessus de vos forces, recevez, avec mes preuves, un avis salutaire, et prenez courage; faites-vous mettre à la Bastille, restez-y quatre mois seulement, et quand vous en sortirez, vous verrez de quoi vous serez capables : avec quel empressement vous volerez aux genoux de vos maîtresses! Ah! que de fois vous leur direz : Je vous aime, si elles vous le disent une fois! Ah! que vous les retrouverez jolies, si vous les retrouvez fidèles!

La mienne l'était, et jura de l'être toujours. De mon côté, je la rassurai si bien, que, le lendemain matin, son cœur ne conservait aucun soupçon jaloux. Nous fîmes ensemble un déjeuner charmant, car nous ne fûmes pas gênés par la présence d'un tiers. M. de Lignolle, en partant pour Versailles, où il allait passer plusieurs jours, m'avait recommandé de tenir fidèle compagnie à sa femme, et d'avoir bien soin d'elle.

Ce fut elle qui prit soin de moi; ses petites mains arrangèrent mes cheveux, ses petites mains m'habillèrent. Il est vrai que je n'en fus ni mieux coiffé ni mieux vêtu; il est vrai que, plein de reconnaissance, je lui rendis, maladroitement si l'on veut, mais pourtant fort bien, à ce qu'elle disait, tous les services que j'avais reçus d'elle. La matinée tout entière, comme un instant, s'écoula dans ces occupations si douces. Nombrez, s'il se peut, les distractions qui prolongèrent nos travaux, et les folies qui les interrompirent. Madame de Lignolle, naturellement si vive, est devenue plus étourdie de moitié; Faublas, que vous connaissez, serait-il plus raisonnable qu'elle? Figurez-vous notre enfantine joie, nos comiques tendresses, nos bruyants transports. Imaginez jusqu'à quel point nos caprices peuvent être amusants, et nos

espiègleries piquantes. Devinez le babil de nos querelles, et le silence de nos combats. Représentez-vous ce que nos bouderies ont de plus intéressant, et nos raccommodements de plus voluptueux : fille de compagnie peu respectueuse, je viens de faire à ma maîtresse une malice presque impertinente ; et pour m'attirer plus sûrement le châtiment que je mérite : j'ai l'air de vouloir m'y dérober. La comtesse, qui me voit fuir, vole sur mes pas, et sur mes pas se précipite dans la sombre alcôve où je parais chercher à me cacher : un cri qu'elle pousse annonce que je suis découverte et saisie ; mais le vainqueur tout à coup vaincu, reconnaît trop tard le piége qu'on lui tendait, il tombe et demande grâce ; je reste inexorable, et je donne un baiser. O vous ! qui que vous soyez, que ces jeux éffarouchent, si dans vos sévérités vous voulez du moins vous montrer équitables, ne nous jugez point selon les rigoureuses lois qui gouvernent les hommes : je n'ai pas dix-huit ans encore, la comtesse en compte à peine seize ; nous sommes deux enfants.

Madame de Lignolle n'avait pas fait défendre sa porte pour tout le monde. Nous reçûmes, dans l'après-dîner, la visite de madame de Fonrose, qui m'apporta des nouvelles de mon père, et celle de

la marquise d'Armincour, à qui sa nièce avait mandé le retour de mademoiselle de Brumont. La bonne tante, enchantée de me revoir, me prodigua les compliments. Pénétrée pour moi de la plus profonde estime, elle n'avait point oublié que je réunissais à l'avantage assez commun de tout connaître le rare talent de tout expliquer, et que, dans une circonstance embarrassante, je l'avais puissamment aidée à donner à son Éléonore (1) des instructions de première nécessité. La vieille marquise m'aimait tant et me faisait tant de caresses, que je ne pouvais, sans manquer à la reconnaissance, trouver sa visite trop longue. Sur quoi j'observai que la baronne, qui apparemment me jugeait ingrat, s'efforça par toutes sortes de moyens d'emmener la bonne tante souper chez elle. Quand elle vit qu'il était impossible de l'y décider, elle prit elle-même le parti de rester avec nous. A minuit nos deux convives se retirèrent; la même jolie femme de chambre qui m'avait habillée s'empressa de détruire son ouvrage, et l'amie de la comtesse redevint son amant.

Je dis l'amie de la comtesse, et je dis bien. On

(1) Rappelez-vous que c'était le nom de baptême de la comtesse; nous en aurons besoin.

savait chez elle que je n'étais plus sa demoiselle de compagnie. Au reste, je crois que dans l'occasion tout bon gentilhomme pourrait, sans déroger, se mettre en condition comme j'y eusse été. Vraiment! le matin présider à la toilette de madame, causer l'après-dîner dans son boudoir, et le soir entrer dans son lit, je ne vois rien là qu'un jeune homme bien né doive trouver pénible, et ne puisse faire honorablement. Quant à moi, je sais bien que je remplissais les différents devoirs de ma place avec grand plaisir, et sans craindre de compromettre ma noblesse. De toutes manières, je me trouvais chez madame de Lignolle aussi bien que chez moi.

Aussi bien que chez moi!... de temps en temps, mais pas toujours. Non, mon père, non. Quoique deux journées seulement se fussent écoulées depuis notre séparation, je sentais le besoin de vous revoir. O ma Sophie! je brûlais du désir d'aller chez Justine savoir si madame de B*** n'avait rien appris de ton sort, et l'idée de tes infortunes empoisonnait mon coupable bonheur.

Ce fut pour l'amour de ma femme que j'eus avec ma maîtresse un démêlé sérieux, dès que le jour parut. Je crois que tu pleures, s'écria la comtesse étonnée; qu'as-tu donc? Lui avouer que je

donnais ces larmes à l'absence de Sophie, c'eût été vraiment une cruauté; j'aimai mieux me permettre un officieux mensonge : je m'afflige parce qu'il faut, mon Éléonore, que je vous quitte pour quelques heures. — Me quitter? pourquoi faire? — Une visite...— A qui? — Pas à mon père, car il me retiendrait, et je veux revenir; mais à ma sœur. — A ta sœur! mon bon ami, rien ne presse. — Je ne puis m'en dispenser aujourd'hui. — Tu ne le peux? — Non. — Absolument? — Absolument. — Eh bien! j'irai avec toi. — Quelle idée! nous montrer ensemble dans les rues de Paris? On n'a qu'à me reconnaître? — Nous baisserons les stores. — Oui! ne faut-il pas toujours descendre de voiture et y remonter? Et puis est-il possible que je te mène à ce couvent? A quoi cela ressemblerait-il? — Je t'attendrai à la porte. — Eh non! non. — Vous ne voulez pas? — Je le voudrais de tout mon cœar; mais... — Vous me trompez. — Ma jolie petite amie, peux-tu le croire? — Je le crois : vous méditez une infidélité. — Éléonore... — Ce n'est pas chez votre sœur que vous allez, mais chez cette indigne marquise, ou peut-être chez cette petite sotte de Montdesir. — Ma chère Éléonore!... — Mais si vous avez des rendez-vous, vous les manquerez; car je vous

défends de sortir. — Vous me le défendez! — Oui, je vous le défends. — Madame, prenez ce ton avec M. de Lignolle, tant qu'il voudra bien le permettre; quant à moi, je vous déclare que je ne le souffrirai pas, et que je veux sortir tout à l'heure. — Et moi, monsieur, je vous déclare que vous ne sortirez pas. — Je ne sortirai pas? — Non. — Ah! nous allons voir.

Je fis un mouvement pour me précipiter hors du lit : de la main droite elle me retint par les cheveux, et de la gauche elle tira le cordon de sa sonnette avec tant de violence, qu'elle le cassa. Ses femmes effrayées accoururent à sa porte. Elle leur cria : Qu'on dise au suisse qu'il tienne l'hôtel exactement fermé, et qu'il ne laisse sortir aucune des femmes de ma maison.

Cette manière de garder un amant me parut si neuve, que je fus obligé d'en rire : ma gaieté plut à la comtesse, qui se mit à rire aussi. Quelques minutes se passèrent dans le délire de cette joie, nous nous levâmes ensuite; et quand je fus habillé, la querelle recommença.

Éléonore, je m'en vais ; je te donne ma parole d'honneur qu'avant deux heures je serai de retour. — Mademoiselle de Brumont, je te donne ma parole que mon suisse ne te laissera pas sortir.

—Quoi ! sérieusement, madame ?—Très-sérieusement, monsieur. — Comtesse, je n'essaierai point de forcer le passage, parce qu'ajouter à votre imprudence une imprudence encore, ce serait visiblement vous compromettre ; mais souvenez-vous de la violence que vous me faites, songez que vous n'aurez pas toujours le pouvoir de retenir votre amant chez vous malgré lui, et qu'une fois libre, il pourra tarder longtemps à venir reprendre un joug que vous lui aurez rendu pesant. — Ah ! l'indigne ! il menace de m'abandonner !... Faublas, quand tu ne reviendras pas, je t'irai chercher... j'irai chez toutes tes maîtresses les unes après les autres ; chez cette madame Montdesir, pour la souffleter ; chez la marquise, pour te redemander à son mari ; jusque chez ta femme, s'il le faut, pour lui déclarer que je suis ta femme aussi... oui, ta femme... Ce M. de Lignolle ne s'est marié qu'avec mon bien. C'est toi qui m'as vraiment épousée ; c'est toi seul, mon ami, tu le sais bien... Pourquoi veux-tu sortir, et m'aller faire une infidélité ? Pendant que tu étais à la Bastille, je n'avais de rendez-vous avec personne, moi : je ne savais que t'appeler, m'impatienter et gémir... Est-ce madame de B... qui t'attend ? Avoue-le, je te le pardonne, si tu n'y vas pas...

Quel avantage a-t-elle donc sur moi, cette madame de B... que tu me préfères? Est-elle belle? je suis jolie. A-t-elle des talents? tu ne connais pas tous les miens; je chante bien, je danse mieux, et je vais tout à l'heure, si tu le veux, te jouer sur mon piano toutes les sonates d'Hédelman et de Clementi. A-t-elle de l'esprit? je n'en manque pas; vous aime-t-elle beaucoup? je vous aime davantage, et je suis plus jeune, plus fraîche, plus aimable. Je te le dis, moi, je le dis... Tu ris, Faublas! Hé bien oui! ne sors pas, et nous allons rire, causer, jouer ensemble, courir l'un après l'autre, nous caresser, nous battre, nous amuser comme hier. Hier, le temps a passé si vite! Reste avec moi, mon bon ami; je te promets que cette journée-ci ne nous paraîtra pas moins courte que celle d'hier. — Tout cela, madame, est inutile. Vous me retenez de force; mais prenez garde que votre prisonnier ne vous échappe; car, en quittant sa chaîne, il la brisera. — Vous osez répéter encore... Mettez mon courage à cette horrible épreuve, et vous verrez... perfide! Je vais partout à votre poursuite, je vous surprends chez une rivale, je la tue, je vous tue, je me tue, et jusque dans mes derniers moments du moins, je vous prouve que je vous adore, ingrat que vous

êtes!... Grands dieux! où suis-je? Je ne me connais plus... Faublas, mon ami, ne sois pas faché, ne sors pas... Tu ne dis mot, tu me repousses... Ah! je t'en prie, pardonne-moi. Tiens, regarde, je pleure, je suis à genoux.

Je fus attendri; je la relevai, je la consolai, nous entrâmes en pourparlers, nous capitulâmes. J'obtins qu'on irait tout à l'heure lever chez son suisse la défense qui me tenait aux arrêts chez elle; mais elle obtint que je ne sortirais pas.

Le lendemain cependant je me sentis plus inquiet; et résolu de voir Justine à quelque prix que ce fût, je parlai de ma sœur à la comtesse. L'interminable dispute allait s'échauffer, lorsqu'au coup de marteau du maître, les portes de l'hôtel s'ouvrirent avec fracas. M. de Lignolle accourut à l'appartement de sa femme, et du plus loin qu'il nous vit, il s'écria : Félicitez-moi, mesdames, je rapporte de Versailles le brevet d'une pension de deux mille écus. Pour qui? demanda la comtesse. Pour moi, répondit-il de l'air du monde le plus satisfait. — Monsieur, j'en suis fort aise, puisque vous en paraissez content; mais qu'est-ce pour vous qu'une pension de 6,000 livres? — Je n'ai pas pu l'obtenir plus forte. Vous m'entendez mal, reprit-elle d'un ton froid, qui contrastait merveil-

leusement avec la joie de son mari. Loin de me plaindre que la pension soit trop modique, je m'étonne que vous l'ayez sollicitée, vous, monsieur, qui possédez plus de douze cents mille livres de biens-fonds, et à qui j'ai apporté près du double en mariage. — Madame, on n'est jamais trop riche. — Hé! monsieur, tant d'honnêtes gens ne le sont pas assez! Pourquoi ne pas laisser les grâces de la cour se répandre sur ceux qui en ont un véritable besoin? Il est vrai, dit le comte en se frottant les mains, qu'une foule d'amateurs s'étaient mis sur les rangs; je n'ai pas été seul favorisé. Les brevetés sont : d'Apremont, que vous connaissez... — Une seule de ses terres lui rapporte vingt mille écus! — Et de Verseuil... — Il est lieutenant d'une province! — Et d'Hérival aussi. — Son oncle, ancien ministre, l'a chargé de richesses qu'il dissipe, et d'honneurs dont il est indigne. — Flainville encore. — Il a, par l'agiotage, quadruplé l'opulente succession de ses pères! — Et puis un monsieur de Saint-Prée... Mais non, je me trompe, celui-là n'a rien obtenu. Ah! le brave homme! m'écriai-je. Quel dommage! Vous le connaissez? me dit la comtesse. — Oui, madame. Un vieux officier plein de mérite et de courage! vous ne verriez pas, sans admiration, les cicatrices

dont il est couvert ; et le récit des malheurs qui ont renversé sa fortune, vous intéresserait vivement. Il est pauvre ! s'écria-t-elle. — Très-pauvre. On s'est montré du moins assez juste pour recevoir l'aîné de ses garçons à l'école militaire, et sa fille cadette à Saint-Cyr. — Il a beaucoup d'enfants ? — Trois autres demeurent encore à sa charge, et comme lui languissent dans un village du Languedoc. — Là ! dites-moi, n'est-ce pas une chose affreuse, que des courtisans qui nagent dans l'opulence, enlèvent à cette famille infortunée son honorable et dernière ressource ?... Elle se tourna vers son mari : n'en êtes-vous pas honteux ? Honteux de quoi ? répondit le comte. Si ce monsieur est malheureux, qu'il se plaigne ; s'il est oublié, qu'il se montre. Que fait-il dans sa province ? qu'il vienne à Versailles, qu'il paraisse à l'œil-de-bœuf ; est-ce à moi de l'aller chercher ? Il a fait de malheureuses campagnes ; hé bien ! dix mille officiers n'ont-ils pas été blessés comme lui ? n'est-il pas guéri comme eux ? A la cour, ce ne sont pas des cicatrices qu'il faut montrer ; il ne s'agit que d'avoir des amis, de la patience et de l'importunité. Si rien de tout cela ne manque à ce M. de Saint-Prée, son tour viendra. La comtesse repartit avec vivacité : mais

sans vous, peut-être, son tour était venu. M. de Lignolle, affectant le ton de la supériorité, répliqua : que vous êtes enfant! vous n'avez pas la moindre connaissance du monde. Supposons que, pour faire place à ce monsieur, je me fusse bonnement retiré; d'autres, moins délicats, l'auraient écarté. D'ailleurs, si dans la vie on était arrêté par la foule des petites considérations particulières, on ne songerait jamais à soi. Madame de Lignolle rougit, pâlit, frappa des pieds : Brumont, vous l'entendez! voilà de ces raisons qui me mettent hors de moi; cela ferait sauter au ciel!... Monsieur, je ne connais, comme vous le dites bien, ni le monde, ni le cœur humain, ni, Dieu merci, l'art des beaux raisonnements; mais j'écoute ma conscience : elle me crie qu'aujourd'hui vous avez surpris les ministres, trompé le roi et volé des malheureux. — Madame, l'expression... — Oui, monsieur, volé! Son mari voulut sortir, elle le retint; et d'un ton qui paraissait plus calme, elle continua : Si vous ne trouvez pas moyen, sous quelques jours, de vous démettre de votre pension en faveur de M. de Saint-Prée, je vous déclare que je me chargerai du soin de lui faire passer tous les ans deux mille écus par une voie indirecte et par forme de restitution. —

Comme il vous plaira, madame, vous le pouvez, sans vous gêner beaucoup : ce sera tout au plus le tiers de la somme annuelle que vous vous êtes réservée pour votre entretien. — Ne vous en flattez pas, monsieur, je ne toucherai point à cette portion de mon revenu. Quoique je ne vous en doive aucun compte, je suis bien aise de vous répéter ce que je vous ai déjà dit cent fois; je ne me consolerais pas de dépenser follement vingt mille francs en bagatelles de toilette, lorsqu'il y a dans vos terres des misérables qui manquent de pain. Je ferai de mes économies un emploi selon mon cœur. Quant à la dette que vous venez de contracter envers M. de Saint-Prée, vous l'acquitterez avec les biens qui nous sont communs. Si vous m'en laissez le soin, j'engagerai mes diamants; et quand je les aurai fait mettre au Mont-de-Piété pour vous, nous verrons si vous ne les retirerez pas. — Non, madame. — Non? Je pense que vous osez dire non! Moi, je vous répète que je le veux, et que cela sera. Monsieur le comte, vivons en paix, croyez-moi, ne me poussez point à bout; j'ai des parents, j'ai des amis, j'ai raison, ma séparation ne serait pas difficile à obtenir. Vous vous passerez bien de ma personne, je le sais; mais la perte de mon bien pourrait vous

laisser des regrets amers... Tiens, Brumont, car je ne puis m'en taire, tu vois l'homme du monde le plus insensible et le plus avare. Il faut que tous les jours je me dispute avec lui pour empêcher des lésineries ou des injustices. Depuis six mois que nous sommes ensemble, je n'ai pas eu la satisfaction de le voir une fois, une seule fois, secourir un malheureux! Son unique bonheur est de thésauriser, il s'est fait un dieu de son or! Aujourd'hui qu'il vient d'augmenter ses richesses, il ne vit que de l'espérance de les augmenter demain; et demandez-moi pour qui? Pour des collatéraux; car des pauvres, il ne sait pas s'il en existe; et des enfants, il n'en aura jamais, à moins qu'une malheureuse charade...

Depuis un quart d'heure la comtesse était fort en colère; tout à coup elle se mit à rire comme une folle. Cependant après un court moment de réflexion elle reprit :

A moins qu'une malheureuse charade... ne tienne lieu d'un enfant chéri... Au reste, il a raison de les aimer, car elles ne lui coûtent rien à faire... A propos d'enfants, monsieur, il me tarde de revoir les miens. L'automne dernier je désirais aller faire un tour dans le Gâtinois, vous m'avez retenue par des visites de mariage, et j'ai su que

depuis vous avez fait à ma terre un voyage que vous vouliez que j'ignorasse. Maintenant que je vous connais, cette mystérieuse visite m'alarme pour mes paysans. Monsieur, je prétends qu'on ne change rien à leur condition ; je prétends que les vassaux de la marquise d'Armincour n'aient pas à se plaindre d'être devenus ceux de la comtesse de Lignolle. Bonnes gens, ma bonne tante m'éleva parmi vous; elle fit de vos honorables travaux mes premiers plaisirs, et de vos innocents plaisirs mes plus charmantes occupations ; elle vous apprit à me chérir ; elle m'apprit à vous respecter ; elle m'apprit à être heureuse de votre bonheur, fière de votre amour, et riche de vos prospérités. Souvent elle me disait (je m'en souviens avec délices), elle me disait : Éléonore, ne trouves-tu pas bien doux d'avoir, à ton âge, autant d'enfants qu'il y a d'habitants dans ce village? Oui, ce sont mes enfants; oui, bonnes gens, je veux vous ramener votre mère : elle ne vous paraîtra pas trop vieille encore, et j'espère que maintenant, comme lorsqu'elle était plus petite, vous la verrez avec attendrissement encourager vos travaux, ordonner vos fêtes, ouvrir vos bals, présider à vos banquets, récompenser vos laborieux garçons, et couronner vos jolies rosières.

Tout à l'heure la comtesse riait; maintenant je voyais ses yeux se remplir de larmes.

Monsieur, reprit-elle aussitôt avec beaucoup d'impétuosité, je pars demain. — Demain! Madame, c'est trop tôt, la saison... — Pardonnez-moi, monsieur : le printemps qui s'approche ramène les beaux jours : il fait un temps superbe. Demain je pars pour ma terre du Gâtinois; j'y reste quelques jours, je reviens ensuite chercher ma tante, dont les affaires seront finies, et je vais avec elle passer quelques semaines en Franche-Comté. J'ai aussi des enfants dans ce pays-là. — Mais, madame... — Monsieur, demain je pars, c'est une chose décidée. J'emmènerai mademoiselle de Brumont. Si vous êtes prêt, vous viendrez avec nous. Avez-vous affaire? Ne vous gênez pas. Je n'ai besoin, ni pour mes travaux, ni pour mes plaisirs, d'un homme également incapable de contribuer au bonheur ou de compâtir aux misères de personne.

A l'instant même elle ordonna qu'on préparât ses malles et sa voiture de campagne. M. de Lignolle s'en alla mécontent et soumis.

Cependant la comtesse versait quelques larmes, je voyais l'intérêt le plus tendre régner sur son visage, où le feu de la colère venait de s'éteindre;

mon cœur se pénétrait du sentiment délicieux dont le sien paraissait vivement ému. La sensibilité, fille de la providence, et quelquefois du malheur, sœur de la commisération et mère de la bienfaisance, est, je crois, une de ces vertus qui, pour l'éternelle propagation de notre espèce, nous fut accordée à nous autres hommes, afin que nous pussions être aimés, et à vous, nos douces compagnes, pour que vous eussiez à tout âge et en tout temps un sûr moyen de plaire. Au moins j'ai toujours vu qu'il n'y a point de si vieille figure qui ne puisse rajeunir son expression touchante; et tel est même son admirable pouvoir, qu'en embellissant la moins jolie, elle ajoute encore mille agréments à la plus belle. Jugez donc combien, en ce moment, madame de Lignolle me parut plus brillante de ses attraits piquants et de son extrême jeunesse, et soyez moins étonné d'apprendre qu'une cause en soi digne d'éloges ait produit par l'occurence des effets condamnables.

Quelques minutes après son départ, M. de Lignolle revint à l'appartement de madame. Heureusement j'avais mis les verroux. — Vous vous êtes enfermée? cria-t-il. — Oui, monsieur, répondit-elle. — Pourquoi donc? — Parce que nous recommençons notre charade. — Est-ce une rai-

son pour que je n'entre pas? — Si c'est une raison! je le crois bien. Je vous ai déjà dit, monsieur, que je ne voulais pas être dérangée quand je composais. Revenez dans un quart d'heure, la leçon sera peut-être finie.

Elle ne dura pas si longtemps la leçon; mais après l'avoir prise et donnée, l'écolière et le disciple eurent une petite explication qu'il ne fallait pas que tout le monde entendît.

Éléonore, ma charmante amie, tout à l'heure je t'écoutais avec transport prêcher à ton mari, qui ne les connaît pas, des vertus que j'idolâtre. Tu m'es devenue plus chère, tu me parais plus jolie. — Eh bien! me répondit-elle, c'est ce que ma tante m'a toujours dit; toujours elle m'a répété qu'un air de bonté parait une figure mieux que tous les chapeaux de mademoiselle Bertin. Elle avait donc raison, puisque mon amant s'en aperçoit. Oh! que je suis contente! s'écria-t-elle en faisant un saut de joie; que je suis contente d'être bonne, puisqu'en effet cela me rend plus aimable à tes yeux! Tiens, Faublas, je le serai chaque jour davantage. Tiens, mon ami, j'ai mes défauts comme tout le monde; je suis vive, impérieuse, colère; on me croirait méchante, et, dans le fond, il n'y a pas de meilleure femme que moi; je vaux

de l'or. Tous les jours tu me découvriras des qualités nouvelles, je te le dis. Tu verras, tu verras... Demain je t'emmène à ma terre, en es-tu bien aise? — J'en suis enchanté, ma petite amie. — Pourquoi petite? Pas tant, ce me semble. Ne trouves-tu pas que je suis grandie depuis quatre mois? — Au moins d'un pouce. — Ah! je compte grandir encore. Je grandirai, sois-en sûr. Cela te fera plaisir aussi, n'est-il pas vrai? — Grand plaisir, assurément. Pour revenir à la question que tu me faisais tout à l'heure, je suis enchanté d'aller à la campagne avec toi; mais si tu veux que je parte demain, il faut souffrir que j'aille aujourd'hui chez Adélaïde, et que j'y aille seul.

Ici recommença notre dispute, qui cette fois se termina tout à mon avantage; j'eus même le bonheur de faire comprendre à la comtesse qu'il ne fallait pas qu'elle me donnât son carrosse. On fit avancer un honnête fiacre, à qui j'indiquai d'abord le couvent d'Adélaïde; mais à quelques pas de l'hôtel, je priai mon phaéton de me conduire incognito chez Justine.

La paresseuse était encore au lit, où M. de Valbrun causait avec elle. Tous deux pourtant, dès qu'on eut annoncé mademoiselle de Brumont, lui crièrent d'entrer. Je fus reçu comme un ami

commun. Je ne sais pas si le vicomte, tout à fait exempt de jalousie, trouvait à me voir chez sa maîtresse autant de plaisir qu'il mit d'affectation à me l'assurer; mais je sais bien que madame de Montdesir faisait des efforts malheureux pour que M. de Valbrun ne vît pas qu'elle lui préférait M. de Faublas. La pauvre enfant, encore un peu neuve dans son métier, remplissait difficilement sa tâche. J'avoue que ce ne fut point pour l'aider à sortir d'embarras que je lui parlai de mes affaires. Elle parut fâchée de m'apprendre qu'elle n'avait aucune nouvelle à me donner de la part de la marquise, et elle se chargea volontiers de la faire avertir que je partais avec madame de Lignolle pour le château de ***. Le vicomte me promit, de son côté, qu'il ne dirait point à la baronne en quel endroit il m'avait rencontré.

Du Palais-Royal j'allai rue Croix-des-Petits-Champs, au couvent de ma sœur. Paraître devant elle dans mon nouveau travestissement, c'eût été beaucoup affligé ma chère Adélaïde, et commettre une imprudence inutile. Je me contentai de griffonner dans ma voiture, et de faire remettire à la tourière un petit billet, par lequel j'apprenais à mademoiselle de Faublas que son frère allait passer quelques jours à la campagne.

En effet, le lendemain de bonne heure nous partîmes, madame de Lignolle et moi. Le comte, retenu pour quelques affaires, nous faisait espérer qu'il lui serait impossible d'aller nous rejoindre avant huit jours. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la folle joie que ressentit ma jeune maîtresse, lorsqu'elle se vit en route avec moi ; je ne vous dirai pas non plus jusqu'à quel point ce voyage m'amusait ; mais vous savez qu'on ne s'ennuie pas de courir la poste avec une femme qu'on aime. Il était près de cinq heures lorsque nous arrivâmes à son château, distant de Paris de plus de vingt lieues. Nous n'avions pas dîné, je sentais un vif désir de me mettre à table ; mais la comtesse s'occupa d'abord d'un autre soin, qu'elle jugeait plus essentiel. Nous commençâmes par aller visiter l'appartement qu'on lui avait préparé. Elle fit dresser un second lit à côté du sien. Il était désormais décidé que mademoiselle de Brumont coucherait partout où coucherait madame de Lignolle.

Cependant la nouvelle de notre arrivée s'étant répandue dans les villages dont la comtesse était seigneur, il y eut le soir même grand concours au château. Madame de Lignolle ne reçut point la triste et cérémonieuse visite d'un campagnard

gentillâtre, fier de son antique inutilité, ni de quelques bourgeois enrichis, plus vains encore de leurs priviléges nouveaux; sa nombreuse cour se composa tout entière de ces hommes presque partout dédaignés et partout respectables, à qui la plupart de nos gens prétendus *comme il faut* ont persuadé que le premier des arts était un vil métier. Moins crédule et plus fortuné, chacun des honnêtes laboureurs que je voyais paraissait avoir la conscience de ses talents en particulier, et en général le noble orgueil de son état. Tous montraient devant madame de Lignolle une modeste assurance; tous étaient redevenus des hommes, depuis qu'une femme les avait protégés; tous, en se félicitant du retour de la comtesse, s'affligeaient de ne pas revoir la marquise, et demandaient au ciel qu'il lui plût de rendre à la nièce les bienfaits dont la tante les avait comblés. Pressés autour de ma charmante maîtresse, les femmes l'accablaient de remercîments et d'éloges, les filles la couvraient de fleurs, les enfants se disputaient sa robe pour la baiser. Digne de l'amour qu'elle inspirait, madame de Lignolle avait retenu tous les noms; elle adressait au vieux Thibaut un remercîment affectueux, à la bonne Nicole une obligeante question, un compliment flatteur à la jeune Adèle,

une douce caresse au petit Lucas. Elle s'inquiétait avec intérêt de la situation des affaires communes : en vérité, vous eussiez dit une tendre mère tout à l'heure revenue au sein de son heureuse famille.

Éléonore, lui dis-je, ma chère Éléonore, vous méritez d'être l'objet de l'allégresse générale, car vous paraissez la sentir vivement. — Très-vivement, mon ami, je t'assure. Je suis touchée jusqu'aux larmes. Jamais, cet hiver, la plus intéressante tragédie ne m'a si fort émue. Dis-moi donc pourquoi tant de gens opulents, qui, dans leurs terres, ne font de bien à personne, courent à Paris s'attendrir au théâtre sur des maux factices? — Ils ne s'y attendrissent pas, mon amie; dans nos salles, ce n'est que le *tiers-état* qui pleure. Les gens prétendus *comme il faut* ne savent pas même quand l'acteur est là : ils vont à la comédie pour se lorgner dans les loges, et se saluer dans les corridors. Vous concevez qu'ils ne s'amusent pas; mais ils s'étourdissent, pendant quelques heures, sur l'ennui qui les dévore. — Tu as raison, j'ai cru moi-même m'en apercevoir quelquefois; aussi j'ai pris mon parti. Je passerai la plus grande partie de l'année dans mes terres, et je veux employer en bonnes œuvres l'argent que me coûte-

rait une loge à chacun des trois spectacles. — Ah! mon amie, que les journées alors te paraîtront courtes! ah! si tu vas toujours au-devant des malheureux, tu n'auras pas un moment à perdre. Du côté des plaisirs, tu y gagneras beaucoup encore, je crois; les scènes intéressantes viendront te chercher. Et comment ne serais-tu pas continuellement amusée et attendrie, quand tu auras sans cesse des pleurs à essuyer, ou des transports de joie à contenir?... — Eh bien! s'écria-t-elle, me voilà décidée; je resterai dans mes terres ..pourvu que tu ne me quittes pas, Faublas, pourvu que tu me sois fidèle... — Comment ne le serais-je pas, ma charmante amie? Où trouverais-je, avec plus de vertus, tant...

Je ne pus en dire davantage. O ma Sophie! un souvenir m'empêcha d'achever.

Tu m'aimeras donc toujours, reprit tout bas madame de Lignolle? — Toujours. — Tu ne t'occuperas jamais que de moi? — Que de toi... Mais voyez donc, madame la comtesse, comme ces paysannes sont jolies. — Et comme ces jeunes gens ont bonne mine, me répondit-elle. Vraiment je suis tentée de croire qu'il se fait ici beaucoup d'enfants, et de beaux enfants, parce que les pères sont contents de leur sort. — Non, n'en doutez

pas, mon amie. Le commerce, si fatal à l'espèce humaine, par les dangereux travaux qu'il occasionne, par les voyages de long cours qu'il commande, par les guerres fréquentes qu'il nécessite, le commerce enlève tous les jours des bras à l'agriculture. Un fléau destructeur qu'il amène avec lui, le luxe, vient encore dans nos campagnes décimer les plus beaux hommes qu'il précipite à jamais dans le vaste abîme des capitales où s'engloutissent les générations. Que reste-t-il pour cultiver nos champs déserts? Quelques tristes esclaves, condamnés à l'oppression des heureux de la terre, qui, par la plus inique des répartitions, ayant gardé pour eux l'oisiveté avec la considération, les exemptions avec les richesses, laissent à leurs vassaux la misère et le mépris, le travail et les impôts. Si la misère avilit l'âme, les chagrins altèrent le corps. Les chagrins rongeurs gravent sur les visages où ils s'attachent, d'ineffaçables marques, plus hideuses que les rides de la vieillesse et que les difformités de la laideur, des marques de réprobation, qu'un père malheureux transmet à sa postérité, comme lui vouée à toutes les ignominies. C'est ainsi que l'individu s'abâtardit en même temps que l'espèce diminue. Partout où vous verrez le paysan peu nombreux et bien

laid, prononcez hardiment qu'il est bien misérable.

Tandis que je m'attendrissais avec la comtesse dans cet entretien qui m'inspirait pour elle beaucoup d'estime et beaucoup de respect, plus de cent couverts avaient été mis sur une immense table circulairement dressée dans un salon de verdure aussitôt illuminé. Les violons aussi venaient d'arriver ; une impatiente jeunesse, autour de nous rangée, attendait le signal. Madame de Lignolle prit la main d'un joli garçon ; je fis de même, et le bal commença.

L'heure du souper vint trop tôt pour les danseuses et pour leurs amants ; mais au grand contentement des mamans et des pères, qui sont toujours, en pareil cas, plus pressés de se mettre à table que les enfants. Madame de Lignolle voulut que je l'aidasse à faire les honneurs du festin. Nous nous retirâmes, lorsque, tous les convives ayant porté plusieurs santés à leur hôtesse et à sa tante chérie, les vieillards entonnèrent des chansons à Bacchus, et les jeunes gens des hymnes à l'Amour.

Je vous dirai confidemment qu'un peu fatigué de l'exercice des nuits précédentes, je ne goûtai, durant tout le cours de celle-ci, d'autre plaisir que celui de dormir tranquille auprès d'Eléonore

étonnée. M. de Lignolle, à ma place, n'eût fait ni plus ni moins : aussi, loin de m'en glorifier, je m'en accuse. Mais rassurez-vous pour la comtesse et pour moi ; l'amour, toujours juste, avait décidé que, dans la matinée du lendemain, ma jeune maîtresse obtiendrait un dédommagement.

Il n'était pas midi : depuis plusieurs heures l'alerte comtesse me faisait courir dans son parc ; un jardin anglais nous invitait à goûter quelque repos à l'ombre de ses bocages tortueux ; un vrai zéphyr balançait mollement le feuillage du cèdre et du saule, de l'érable et du mélèze, du plante et de l'acacia. Sur leurs branches mariées et confondues, mille oiseaux chantaient le printemps et ses plaisirs ; un ruisseau, tout à l'heure rapide et maintenant ralenti dans son cours, caressait de son onde argentée les fleurs qui bordaient ses rives. Au fond d'un bosquet sombre que formaient le lilas et le rosier, le chèvrefeuille et l'aubépine ensemble entrelacés, était une grotte mystérieuse, dernier asile de l'amour.

Joyeux, je m'avance ; et quel est mon étonnement, quand je lis à son entrée cette inscription : *Grotte des charades*. Grotte des charades ! m'écriai-je. Grotte des charades ! répéta la comtesse : il ne faut pas demander, ajouta-t-elle en

riant de toutes ses forces, si monsieur le comte est venu s'exercer ici l'automne dernier; puis d'un ton majestueux elle reprit : *Grotte des charades!* Faublas, oseras-tu y entrer ? Et son œil plein de feu m'invitait à réparer les torts de la nuit dernière. J'eus l'audace de pénétrer avec elle dans ce lieu de délices; un lit de mousse semblait y avoir été préparé des mains de Vénus : il reçut deux amants... Pendant quelques minutes, nous n'entendîmes plus ni les oiseaux, ni le zéphyr, ni l'onde... L'heureuse grotte venait de mériter son nom, que peut-être nous allions lui confirmer encore, lorsque l'approche d'un profane nous força de suspendre nos transports.

C'était encore M. de Lignolle qui nous surprenait par sa brusque arrivée : ha! ha! dit-il, c'est que vous étiez en train de travailler ici? — Oui, monsieur; ne me l'avez-vous pas permis de travailler? — Sans doute. — En ce cas, le lieu doit vous être égal. — Parfaitement égal... Mais, madame, vous avez l'air embarrassé; est-ce que je serais venu mal à propos? — Mal à propos... non... non, pas tout à fait... Nous nous occupons de vous. — Quoi! en composant une charade? — Nous n'en faisons jamais que vous n'y soyez pour quelque chose. — Comment cela? —

Le comment, je ne puis vous le dire. Au reste, soyez tranquille ; il ne s'agit que d'une bagatelle... qui devrait vous concerner un peu, mais qui, dans le fait, ne vous concerne pas du tout. — Par ma foi, madame, ceci est trop obscur; je n'y comprends plus rien. — C'est ce qu'il faut, monsieur; mais vous saurez peut-être cela quelque jour... Laissons les charades... Monsieur, vous êtes arrivé bien vite; vous avez bien promptement terminé vos affaires. — Madame, je ne les ai pas faites. Je compte m'en aller après-demain. Je suis venu, parce que j'étais pressé... de vous voir d'abord... et puis de revoir cette terre qui, depuis nombre d'années, est assez mal gouvernée. — Assez mal ! jamais vous ne la gouvernerez mieux. Je ne prétends pas qu'elle le soit autrement. — Il y aura pourtant quelques petites réformes à faire. — Aucune; je vous déclare d'avance que je ne le souffrirai pas... Monsieur, ajouta-t-elle en sortant de la grotte, vous avez peut-être une charade à composer? Nous vous laissons. — Madame, mais que je ne vous chasse pas. Et la vôtre? — La nôtre est faite : nous allions peut-être en commencer une seconde, mais vous arrivez comme un jaloux ! — Madame, je vous en prie, c'est à moi de me retirer si la place vous fait plaisir. — Non,

non, restez, répondit-elle en riant, ce sera pour un autre moment ; nous n'y perdrons rien, soyez tranquille.

L'après-dîner, madame de Lignolle me proposa de venir voir ses vassaux. Nous entrâmes dans le premier village, chez un fermier de la comtesse; elle lui dit : Bastien, tu n'es pas venu souper avec moi; je viens te demander à goûter. Pourquoi ne t'ai-je pas vu hier avec tes camarades? Est-ce que tu ne m'aimes plus? L'honnête homme baissa les yeux d'un air embarrassé. Sa femme moins timide répondit : Not' homme a dit comme ça qu'il ne voulait pas se faire l'honneur de donner à not' dame le plaisir de l'aller voir, parce qu'il ne se souciait pas un brin de lui fendre le cœur de sa peine; et il assure qu'il est sûr qu'elle ne la sait pas. — C'est justement parce que je ne la sais pas qu'il faut vite me la dire. Voyons, Bastien, conte-moi ta peine : nous sommes de vieux amis, mon enfant; viens t'asseoir là, et parle.

Le bon fermier se fit un peu presser, et s'expliqua. J'ai renouvelé mon bail, votre intendant m'a augmenté. — Augmenté! De combien? — De cent pistoles. — Bastien, dis la vérité : qu'est-ce que tu gagnais avec moi? — Deux mille francs.

— Tu n'as donc plus que cent pistoles de bénéfice? — Pas davantage. — Et tu es père de cinq enfants, je crois? — Depuis que nous n'avons vu madame, Dieu m'a fait la grâce de m'en donner un de plus. — Belle grâce pour un pauvre diable qui ne gagnerait que mille francs? Elle se tourna vers moi : le père, la mère, six enfants! Et pour nourrir, loger, habiller tout cela, cent malheureuses pistoles! Je sais qu'à la rigueur, ce n'est pas dans ce pays-ci la chose impossible; mais ne jamais recevoir un ami, n'avoir jamais la poule au pot, s'interdire sans cesse la plus petite dépense qui ne soit pas exactement nécessaire; et enfin, après des années de travail et de parcimonie, rien pour établir les garçons, rien pour doter les filles! Non, bonnes gens, non, cela ne sera pas... Tiens, Brumont, fais-moi le plaisir de dire à la Fleur qu'il aille tout à l'heure avertir mon homme d'affaires que je l'attends ici.

Quand je rentrai, la comtesse disait : Sois tranquille, Bastien, prends courage, et va me chercher de la crème; car mademoiselle de Brumont l'aime beaucoup, et moi aussi.

Il en apporta deux pleins saladiers. Je crois que la comtesse se fût donné une indigestion, si l'espièglerie n'eût chez elle combattu la friandise. Elle

ne pouvait se résoudre à avaler de suite trois cuillerées du doux liquide; il fallait qu'à chaque instant elle en barbouillât la figure de sa bonne amie, qui, au reste, le lui rendait bien. Nous nous amusions de nos enfantillages, au point d'en rire comme deux écervelées, quand l'homme d'affaires arriva.

Aussitôt le visage de la comtesse redevint sérieux. Je voudrais bien savoir, monsieur, pourquoi, sans me consulter, vous avez augmenté le bail de cet honnête homme, en le renouvelant? — Madame, je connais les intentions de M. le comte... — J'entends. Mais vous n'avez pas songé que ce moyen de lui faire votre cour était celui de me déplaire souverainement. Écoutez, je ne prétends pas discuter cette affaire avec M. de Lignolle; vous avez fait la faute, c'est à vous de la réparer. Si demain, avant midi, vous ne m'apportez un nouveau bail qui remette les choses sur leur ancien pied, vous ne coucherez pas le soir au château. — Madame... — Point de réplique; allez.

Le mari, la femme et l'aînée des filles se jetèrent aux genoux de la comtesse, et baignèrent ses mains de leurs pleurs. Jugez de mon émotion, quand je vis madame de Lignolle verser aussi de

délicieuses larmes sur les mains qui serraient les siennes. Emporté par le premier mouvement de mon enthousiasme, je me précipitai dans ses bras, je la pressai sur mon sein, je lui donnai plusieurs baisers, je m'écriai : Adorable enfant, que tu vas me devenir chère! Mes bons amis, dit-elle aux fermiers, c'en est trop; relevez-vous, relevez-vous donc. Si la reconnaissance est une dette, Brumont vient de l'acquitter pour vous. Toutes les richesses de la terre ne sauraient payer le plaisir que je ressens.

Ils se levèrent, nous partîmes : ce qui restait encore de la crème fut oublié.

Dût le passage trop rapide d'une scène très-intéressante à une scène très-gaie vous étonner beaucoup, et même vous fâcher un petit moment, il faut que je vous raconte le comique incident de la nuit suivante; car je n'y puis tenir.

La comtesse n'ignorait pas que M. de Lignolle venait de prendre pour lui l'appartement voisin du nôtre; mais l'étourdie n'avait pas remarqué qu'une simple cloison séparait son lit du lit où son mari ne dormait pas encore. Or, devinez, aux questions qu'il fit à sa femme, devinez, dis-je, la cause du bruit qu'il avait entendu : Vous êtes incommodée, madame? — Qui me parle? — Moi. — Que me

demandez-vous ? — Si vous êtes incommodée ? — Incommodée !... Point du tout. — Tout à l'heure je vous entendais vous plaindre. — Me plaindre, moi ! Je ne me plaignais pas, monsieur, je vous assure ; vous avez rêvé cela. — J'ai bien entendu ; mais vous-même, vous rêviez peut-être... au reste, j'ai tort de m'alarmer ; si vous aviez besoin de quelque chose, vos femmes ne sont pas loin. — Et mademoiselle de Brumont est là tout près de moi, monsieur. — Oh ! mademoiselle de Brumont s'entendrait-elle à donner des soins à une femme qui ?... — Mieux que toutes les femmes du monde... — Avez-vous eu occasion d'en essayer, madame ? — Plusieurs fois, monsieur. — Déjà ! — Oui, et je vous certifie que mes femmes et vous-même, monsieur, vous aussi, vous m'eussiez laissé mourir, faute de pouvoir me donner les secours qu'elle a eu le talent de me prodiguer. — En ce cas, je puis dormir tranquille. — Oui, dormez, dormez. — Je vous souhaite une bonne nuit, madame. — Grand merci ; elle ne commence pas trop mal. — Bonne nuit, mademoiselle de Brumont. — Monsieur, j'y tâche.

Ceci du moins fut pour la vive comtesse un avertissement de gémir plus bas, s'il lui arrivait de gémir encore, et surtout de ne me pas donner

d'autre nom que mon nom de fille, soit qu'il lui plût de recevoir quelques nouveaux secours, soit qu'elle crût n'avoir plus que des remercîments à me faire.

Le jour était grand, lorsque nous nous réveillâmes. Madame de Lignolle me proposa de monter en voiture, et d'aller rejoindre son mari, dès le matin parti pour la chasse. J'acceptai. Nous partîmes. A peu près à une demi-lieue du château, nous mîmes pied à terre, parce que la comtesse voulut gravir une colline avec moi. Déjà nous touchions à son sommet, et les gens de madame de Lignolle étaient assez loin derrière nous, quand nous fûmes surpris de voir un cavalier qui d'abord venait au galop, arrêter son cheval dès qu'il nous eut atteints, et nous examiner curieusement. Que veut cet homme? demanda la comtesse. — J'apporte une lettre à mademoiselle de Brumont. — Donne. — Je dois la remettre à mademoiselle de Brumont elle-même. — C'est moi. Il lui répondit : Non, ce n'est pas vous. C'est *lui*, ajouta-t-il en me montrant. — Comment! *lui!*... — Oui, *lui*. Il me jeta le billet, et repartit aussi vite qu'il était venu.

Je décachetai, je lus. Qu'est-ce donc, Faublas, s'écria-t-elle? Tu pâlis. — Rien, rien, mon amie,

— Montre-moi ce billet. — Je ne puis. — Non? Avant que j'eusse deviné son dessein, elle m'arracha le maudit papier, et le mit dans sa poche.

Nous redescendîmes la colline, nous reprîmes le chemin du château; et malgré mes vives instances, je ne pus obtenir que la lettre me fût rendue. Rentrée dans son appartement, la comtesse s'y enferme avec moi; puis s'étant à l'improviste jetée dans un cabinet de toilette (1), dont la porte se ferma sur elle, rien ne l'empêcha de lire l'épître fatale. C'était un cartel ainsi conçu :

« *Tu fus longtemps mademoiselle du Portail,*
» *tu es maintenant mademoiselle de Brumont;*
» *j'ai toujours vu dans ta physionomie que tu*
» *ferais, toute ta vie, métier de tromper des ma-*
» *ris et de séduire des femmes. Il ne tiendrait*
» *qu'à moi d'intéresser un second dans ma que-*
» *relle, en divulguant ton secret; mais tu croi-*
» *rais que j'ai peur. Si tu n'es pas, en effet, de-*
» *venu femme, tu te rendras, dans trois jours, le*
» 10 *du présent mois de mars, dans la forêt de*
» *Compiègne, au milieu du second chemin de*

(1) Faites attention à ce cabinet de toilette; nous y reviendrons quelque jour, nous y reviendrons plus d'une fois. (*Note de l'éditeur.*)

» *traverse, à gauche. J'y serai depuis cinq jus-*
» *qu'à sept heures du soir, sans amis, sans do-*
» *mestiques ; et je n'aurai d'autre arme que mon*
» *épée.* »

Signé : *le marquis de B***.*

Il n'y avait pas deux minutes que madame de Lignolle avait disparu, quand elle revint se précipiter dans mes bras. Il y faut aller, mon ami, me dit-elle; il y faut aller. Je ne suis pas femme à te rien conseiller contre l'honneur. Nous allons dîner et partir, n'est-il pas vrai? — Oui, mon amie. — Le 10! C'est aujourd'hui le 9; tu as près de quarante lieues à faire; il n'y a pas un moment à perdre. Dis? — Oui, mon amie. — Eh bien! nous arriverons cette nuit à Paris. Tu seras demain, sur les cinq heures du soir, à Compiègne, et, avant la fin du jour, tu tueras le marquis... Hein? — Oui, mon amie. — Mais ne t'avise pas de le manquer; tue-le au moins, cela est très-essentiel; tue-le, il a notre secret... Tu conçois le danger? Tu conçois? — Oui, mon amie. — Cependant c'est une chose bien cruelle que d'ôter la vie à quelqu'un!... que d'avoir la vie d'un homme à se reprocher!... Non, Faublas, non, ne le tue pas; blesse-le seulement, et tu lui feras donner sa

parole d'honneur qu'il ne dira rien... Entends-tu? — Oui, mon amie. — Et tu reviendras tout de suite m'assurer que c'est une affaire finie... Je t'attendrai à Paris... Tu reviendras tout de suite, n'est-il pas vrai? — Oui, mon amie. — Ou bien j'irai avec toi; cela n'est pas impossible. Qu'en penses-tu? — Oui, mon amie. — Eh! mais il dit toujours oui! il me répond sans m'entendre.

Je l'entendais, mais je ne la comprenais pas. Effrayé des malheurs qui me menaçaient, je songeais avec désespoir qu'un duel allait une seconde fois me priver de ma patrie, m'enlever à mes amis, à la marquise, à ma sœur, à mon père... Hélas! à ma Sophie... et, vous le dirai-je? à cette petite madame de Lignolle, que je trouvais chaque jour plus aimable et plus intéressante.

Faublas, continua-t-elle, dis-moi donc ce qui t'inquiète; est-ce parce qu'il faut me quitter pendant quelques jours que tu t'affliges? Mon ami, comme toi j'en suis désolée; mais cette absence ne sera pas longue. Je te reverrai après-demain matin, n'est-ce pas?... Parle donc. — Oui, mon amie. — Ce oui, vous le prononcez encore du même ton, monsieur! Vous ne m'écoutez pas!... Faublas, tu n'écoutes pas ton Éléonore. — Oui, mon amie. — Bon Dieu! dans quel accablement

je le vois. Qui peut donc à ce point?... Eh! mais... en effet... s'il arrivait un malheur! si c'était, au contraire, M. de B*** qui le.... mais non, cela ne se peut pas. Mon amant est le plus adroit et le plus brave des hommes... Faublas! tu le tueras, je te le dis, tu le tueras!... Réponds-moi donc. — Oui, mon amie. — Encore ce oui!... qui m'impatiente... qui me désespère... Monsieur! monsieur! — Ah!... finissez, Éléonore, vous me faites mal! — Parlez-moi donc, parlez-moi... Dis, mon ami, dis ce qui t'inquiète! — Ce qui m'inquiète! Tu le demandes!... Éléonore, un duel! — Il a raison. Grands dieux!... quitter la France!... Mon ami, ne la quitte pas, viens chez moi; tu seras mieux chez moi que dans l'étranger... Et si on allait l'arrêter, l'emprisonner encore, nous séparer à jamais!... Ah! Faublas, je t'en prie, ne souffre pas qu'on t'arrête, ne te laisse pas conduire en prison, n'attends pas ceux qui voudraient courir après toi. Reviens vite à Paris; réfugie-toi chez ton amie... Et s'ils osent te poursuivre jusque dans ma maison... s'ils l'osent, laisse-moi faire, ils auront affaire à moi et à toi, mon ami. Faublas, je te défendrai, tu me défendras, nous serons deux.

Madame de Lignolle me donna, dans son

extrême agitation, mille autres conseils à peu près semblables, dont il était difficile que je profitasse. On vint enfin l'interrompre : je n'y suis pas, cria-t-elle. Madame, lui répondit-on, c'est monsieur le curé. — Monsieur le curé! Ne le renvoyez pas; qu'il entre. Elle courut ouvrir la porte : Digne homme, vous venez bien à propos; j'allais envoyer vous prier de passer ici. Je ne vous demande pas ce que vous avez fait des fonds qu'à son dernier voyage ma tante vous a laissés; je n'ignore pas que votre sagesse égale votre intégrité. D'ailleurs, j'ai vu, depuis deux jours seulement que je suis ici, j'ai vu l'aisance dans toutes les habitations, et la reconnaissance sur tous les visages : mon cœur est content... Ah! pourtant je ne vous dissimulerai pas que j'ai deux chagrins; vous savez que madame la marquise n'a jamais souffert qu'il se trouvât dans son domaine un seul homme obligé d'aller en journée pour vivre. J'apprends que le pauvre Antoine est dans ce cas. On assure que c'est un brave garçon, qu'il n'a jamais mérité les malheurs qui viennent de le réduire à la triste condition de manouvrier? — On dit vrai, madame la comtesse. — Eh bien! achetons-lui quelques arpents de terre; que l'honnête homme ait, comme tous mes vassaux, son petit champ à cul-

tiver. Ce qui me fait encore de la peine, c'est que, hier, en me promenant, j'ai remarqué, dans la rue basse, que la quatrième chaumière à main droite tombait en ruine. Elle appartient, si j'ai bonne mémoire, à Duval le vigneron. — Vous n'oubliez rien. — Voyez, le bon vieillard n'a peut-être pas de quoi la faire rétablir. C'est l'antique domicile de ses pères, il y a vécu content; je veux qu'il y meure tranquille : nous dépenserons quelques louis pour cela. Quant à cette route de traverse qui conduit à la ville prochaine, et dont ma tante a fait paver le commencement, je n'ai pu l'aller voir; mais je ne crois pas qu'elle soit fort avancée. — Non, madame. — Hélas! tant pis. Ces pauvres enfants, obligés de voiturer leurs denrées au marché, quelque temps qu'il fasse, perdent quelquefois des chevaux dans ce détestable chemin, et ont eux-mêmes de la boue jusqu'à mi-jambe. Cela ruine leurs bourses et leurs santés... douze cents francs suffiraient-ils pour achever cette route? Je le crois, madame la comtesse. — Allons, finissons-la cette année.

Elle prit une plume, elle écrivit un moment, puis elle revint au respectable ecclésiastique. Tenez, monsieur le curé, voilà un bon de quatre mille francs sur mon homme d'affaires; vous

voudrez bien d'abord prélever là-dessus les sommes dont nous venons d'arrêter l'emploi, et le reste vous le distribuerez, suivant les circonstances, aux plus nécessiteux. Je ne m'excuse point de vous laisser tant d'embarras; je sais que mes enfants sont aussi les vôtres : croyez que j'aurais eu bien du plaisir à partager les soins que vous prenez d'eux; mais une affaire indispensable me rappelle à Paris. — Serait-ce une affaire malheureuse? s'écria le digne homme; vous avez les yeux rouges, votre figure est altérée... O mon Dieu! soyez juste, n'envoyez à cette généreuse femme que des prospérités; le renversement de sa fortune replongerait cent familles dans l'indigence. O mon Dieu! pour qui garderiez-vous les richesses, si vous les ôtiez à ceux qui en font le meilleur usage? et qui donc, sur la terre, pourrait prétendre au bonheur, si tant de vertus ne l'obtenaient pas?

Quelques heures après le départ du bon prêtre, M. de Lignolle revint de la chasse. Il commença la longue histoire de tous les beaux coups qu'il avait faits, quand madame lui annonça que nous allions tout à l'heure dîner et partir. Le comte reçut cette nouvelle avec étonnement, mais avec plaisir; il nous dit que, quoiqu'il se fut proposé

de ne retourner à Paris que le lendemain, il avancerait très-volontiers son départ d'un jour, pour avoir le plaisir de revenir avec nous. La comtesse, qui eût mieux aimé ne voyager qu'avec moi, fit quelques tentatives pour que son mari se montrât moins poli. Malheureusement il avait déjà calculé que ce retour commun épargnerait quelques frais de route; et madame apparemment ne crut point que ce fût le cas de frapper un coup d'autorité.

Il est vrai qu'une occasion plus utile de dire : *je le veux*, ne tarda pas à se présenter. Nous sortions de table, lorsque l'homme d'affaires vint devant sa maîtresse, prier le comte de signer le nouveau bail de Bastien. Monsieur refusa d'abord, madame aussitôt se fâcha. La contestation fut courte, mais vive, et M. de Lignolle, en poussant de profonds soupirs, signa.

Enfin nous nous mîmes en route. L'air profondément rêveur de madame de Lignolle me disait assez qu'elle s'occupait des malheurs qui menaçaient nos amours, et cependant je crois que j'étais encore plus inquiet, plus triste qu'elle. Ce combat, réprouvé par de justes lois, commandé par le tyrannique honneur, ce duel fatal où je courais me tourmentait horriblement. Je ne sais quel pressentiment doux et cruel m'avertissait

aussi que je touchais au moment de ma vie le plus intéressant, que quelques minutes allaient amener pour moi la situation la plus embarrassante où puisse jamais se trouver un homme trop sensible, en même temps combattu par les événements et par ses passions.

Nous avions fait deux lieues. De loin je découvris la ville de *Nemours*, et près de nous le clocher de *Fromonville*. Alors madame de Lignolle se sentit incommodée. L'indisposition dont elle se plaignait, me fit en même temps frémir d'inquiétude et de plaisir : c'était un grand mal de cœur. Quelle joie et quelle douleur pour moi! mon Éléonore était mère!... Elle l'était sans doute!... mais j'allais la quitter! j'allais me battre! et dans trois jours, peut-être, je me voyais forcé d'abandonner tout à la fois! tout! maîtresse, enfant, patrie!... Et mon père!... Et ma Sophie!... Sophie que je n'adorais plus seule, mais que j'adorais toujours!

Ainsi mon esprit recueillait mille pensées diverses, ainsi mon âme éprouvait mille sentiments contraires : et ce n'était qu'un faible prélude des terribles agitations que mon amante allait partager avec moi.

Son mari le premier lui conseilla, et moi-même

je la pressai de laisser un moment sa berline, et de prendre un peu d'exercice. Elle connaissait le pays, et nous dit qu'en effet elle se sentait la force et l'envie de gagner, en se promenant, le pont de *Montcour*, où elle ordonna à son cocher d'aller nous attendre. Elle ne voulut pas souffrir que ses femmes, qui suivaient dans une calèche, missent pied à terre pour l'accompagner. Nous quittâmes la grande route, nous descendîmes à travers le village de *Fromonville*, jusqu'à l'écluse de ce nom. La comtesse venait de refuser le bras de M. de Lignolle, et s'appuyait sur le mien. Nous marchions lentement sur la verte pelouse qui couvre en cet endroit les bords du canal (1). Toujours indisposée, ma chère Éléonore penchait de temps en temps sa tête, qui venait reposer sur mon épaule, et de temps en temps laissait échapper, avec un soupir tendre, une douce plainte. Son regard languissant, mais satisfait, semblait, en m'annonçant qu'elle connaissait la

(1) Le canal de Briare, qui commence à la ville de ce nom, et, traversant vingt-deux lieues de pays, vient finir à Saint-Mametz. Le pont de Montcour est jeté sur le canal même, à six lieues de son embouchure. On voit le village de Fromnoville un quart de lieue plus loin

cause de son mal et qu'elle la chérissait, semblait, dis-je, solliciter mon amour plutôt que ma pitié. Et moi, je l'avoue, moins effrayé pour le moment des dangers de son état, que ravi du bonheur d'être père, je contemplais avec plus de plaisir que de crainte l'altération de ce joli visage, devenu plus joli par sa pâleur intéressante. Tous deux entièrement occupés l'un de l'autre, nous ne pouvions rien voir du charmant paysage que M. de Lignolle admirait.

Tout à coup un cri douloureux, un seul cri parti d'une maison bourgeoise que je n'avais pas même aperçue, frappe mon oreille et vient jusqu'à mon cœur... Dieux!... quelle voix!... Soudain je m'élance. J'aperçois à travers des barreaux qui me retiennent, j'aperçois à l'autre extrémité d'un grand jardin, sous une allée couverte, une jeune personne apparemment évanouie, que deux femmes emportent dans un pavillon assez éloigné, dont la porte aussitôt retombe sur elles. Je n'ai pu distinguer les traits de l'infortunée, mais j'ai vu ses longs cheveux bruns qui tombaient jusqu'à terre! j'ai vu cette taille enchanteresse qui ne peut appartenir qu'à elle! ce cri de douleur surtout, j'ai cru le reconnaître. Oui, j'ai cru pour la seconde fois entendre ce gémissement du désespoir,

ce lamentable accent qu'elle ne put retenir, lorsqu'au couvent du faubourg Saint-Germain, de barbares satellites m'empêchèrent de mourir dans ses bras. Cramponné sur la grille bien fermée, que j'ébranle, que je voudrais renverser, je ne cesse de crier : Elle se trouve mal! elle se trouve mal! et j'entends à peine madame de Lignolle qui me supplie de faire attention qu'elle se trouve mal aussi.

Une paysanne vient à passer, qui, voyant mon inquiétude, me dit : C'est qu'elle est malade. — Qui? — Ste demoiselle. — Son nom? — Je vous l'dirions bien, mamselle, mais je ne l'savons pas. — Ces femmes, qui sont-elles? — Ha! oui, devine. Jugez donc, mamselle, qu'alles ne parlons pas comme nous autes, ces femmes. — Comment? — Comment? Dame, je ne l'savons pas, comment, pisque note curé, qui savons le latin tout comme son livre de messe, n'y comprend' itout ni pus, ni moins que ma poche : ça vous dégoise un baragouin que l'diable i' n'y entendrait goutte. — Y a-t-il des hommes dans la maison? — Par-ci, par-là, mamselle : quelquefois j'en voyons un qui a l'air du père à tous. — Il est vieux? — Pas vieux, si vous voulez ; mais, dam! c'est mûr. — Parle-t-il français? — Celui-là? Oh!

c'est ben pis. Il ne parlons pas du tout; c'est, sous votre respect, un ours, mamselle : quand j'approchons de sa *tanière*, il avons l'air de vouloir nous avaler. Et pis y a un domestique aussi, qui n'étions pas jeune itou, et qui jargonnons l'iroquois comme les autres. — Depuis quand tout ce monde-là demeure-t-il ici? — Dam! y a ben queuque part comme ça trois ou quatre...

Madame de Lignolle, hors d'elle-même, ne la laissa point achever : taisez-vous, bavarde, passez votre chemin... et vous, mademoiselle, comptez-vous rester là jusqu'au soir?... Jusqu'à ce que nous nous soyons perdus. Le comte, qui très-heureusement ne comprend pas le véritable sens de ces paroles équivoques : *jusqu'à ce que nous nous soyons perdus*, lui dit en vain, pour la rassurer, qu'il serait impossible que nous nous perdissions, même pendant la nuit, par un chemin frayé. Il le lui dit en vain; elle s'inquiète, elle se lamente, elle s'écrie. Mon ami, ne m'entendez-vous pas?... Cruel! pourriez-vous ainsi m'abandonner? Dans l'état où je suis, sera-ce la pitié des passants qu'il faudra que j'implore?

Je regardai madame de Lignolle, et je frémis. Ce n'était plus cette intéressante figure, où le vif plaisir combattait la faible douleur; chacun de

ses traits semblait renversé. La brûlante colère brillait dans ses yeux; la pâle terreur décolorait son front; ses genoux chancelants ne la portaient qu'à peine; elle frémissait de tous ses membres.

Ce qu'elle vient de me dire, et l'état où je la vois, rappellent enfin ma raison égarée. Je suis à l'instant frappé de la foule des dangers qui nous environnent dans ce lieu redoutable où je m'obstine à rester. Si mon oreille ne m'a pas trompé, si l'émotion de mon cœur ne m'abuse pas, c'est ma Sophie que tout à l'heure j'ai entendue gémir, c'est elle que je viens de voir mourante; sans doute elle n'a poussé ce cri du désespoir qu'en reconnaissant, sous des habits perfides, son infidèle époux. Puisque ma femme est dans cette maison, du Portail l'habite avec elle; l'amant déguisé de madame de Lignolle n'échappera point au premier regard de celui qui vit si souvent les métamorphoses de l'amant de madame de B***; et mon inflexible beau-père, s'il m'aperçoit, dès demain va changer de retraite, et m'enlever encore mon épouse adorée... adorée! quoique trahie. M. de Lignolle enfin, qui déjà me demande quel intérêt je prends à ces femmes, qui parle de s'informer quels sont ces étrangers, d'entrer dans cette maison; M. de Lignolle peut, au premier

mot d'une explication facile autant que funeste, découvrir le double mystère de mon sexe et de mon nom.

La foule de ces considérations terribles vient à la fois m'épouvanter; et dans mon subit effroi, je fais, pour m'élancer loin de la grille, un aussi brusque mouvement que celui par lequel je me suis, il n'y a qu'un moment, précipité dessus.

Je presse dans mon bras gauche le bras droit de la comtesse; de la main droite je saisis la main gauche de son curieux mari; et sans examiner si l'un veut me suivre, et si l'autre en a la force, je les entraîne tous deux, d'une haleine, à plus de deux cents pas de la périlleuse maison. Là, je m'arrête; incertain, je me retourne, et mon triste regard se porte aux lieux que je fuis... Hélas! une forêt de peupliers, peut-être favorable, me cache les murs où je laisse au désespoir ce que j'ai de plus cher au monde? Mon cœur alors se serre; je n'ai plus besoin de cacher mes larmes, car je ne peux plus en verser.

Cependant la comtesse, qui prétend qu'une marche rapide lui fait du bien, me presse de l'aider à reprendre sa course. Il me faut en même temps soutenir ma malheureuse amie, à chaque instant prête à tomber, dissimuler mon trouble

extrême, et répondre d'une manière satisfaisante à M. de Lignolle, qui se traîne sur nos pas, en me questionnant.

Nous arrivons à Montcour. La comtesse excédée de fatigue, se jette dans son carrosse, et n'ouvre là bouche que pour recommander à son cocher de faire la plus grande diligence jusqu'à Fontainebleau, où nous devons prendre des chevaux de poste. M. de Lignolle, essoufflé, haletant, pour mieux goûter le repos, garde quelque temps le silence. Je puis enfin librement sonder les plaies de mon cœur, et me livrer à mes réflexions déchirantes.

Faublas, où t'emporte cette voiture rapide? Cruel! où vas-tu si vite? Qui laisses-tu derrière toi?... Depuis quatre mois, séparée de celui qu'elle idolâtre, elle l'appelait tous les jours en pleurant; mais du moins les tourments de l'absence pouvaient être adoucis par cette consolante idée, qu'un fidèle époux en gémissait comme elle. Maintenant beaucoup plus malheureuse, elle est obligée de se dire que l'ingrat la délaisse et la fuit. Ce matin, sans doute, elle chérissait l'auteur de ses maux; ce soir, elle doit le haïr... O Sophie! Sophie! quand tu liras dans mon cœur, tu ne pourras que me plaindre, me pardonner et m'adorer encore...

Il est vrai que ta rivale est auprès de moi; mais vois la douleur que lui cause l'amour que je t'ai promis, l'amour que je te porte. Elle est auprès de moi; mais dans quel état, grands dieux! Tout à l'heure elle fondait en larmes; tout à l'heure, de peur d'éclater en reproches, elle se faisait cette horrible violence de ne pas m'adresser un mot, un seul mot de plainte... Ses paupières enflammées se sont appesanties; un cruel assoupissement l'accable, l'immobilité de la mort l'a frappée! Ma chère Éléonore, que je te plains!... que je t'aime!... Qu'ai-je dit? Oh! Sophie, rassurez-vous. Quand le moment sera venu, vous verrez si je balance entre ma femme et ma maîtresse... Éléonore, tu ne pourrais me faire un crime de te quitter pour elle. Plus belle que toi, ma Sophie n'est pas moins jolie. Elle a tes vertus, elle a mes serments... Éléonore, ne crains pas cependant que ton cruel ami puisse t'abandonner tout à fait. Ton amant serait-il assez dénaturé pour oublier qu'il t'a fait mère? Non, mon amie, non. Quelquefois je viendrai secrètement pleurer avec toi tes malheurs. Nous ne passerons plus des jours entiers sous le même toit; mais... Quels projets! Oh! qui prendra pitié de ma situation?... Qui fixera mes irrésolutions, sans cesse renaissantes? Oh! qui em-

pêchera que ma fatale sensibilité ne fasse le perpétuel malheur de deux objets presque également adorables?... Mais où m'égarai-je encore? Malheureux! il ne s'agit pas de me partager entre elles; je dois les perdre toutes deux. Je ne fais que passer à Paris. Jamais peut-être je ne reverrai Fromonville. L'honneur m'appelle à Compiègne, à Compiègne où je cours chercher... non pas la mort... je verrais, sans terreur, le comte et le marquis contre moi réunis pour leur semblable querelle... non pas la mort; mais l'exil, en ce moment plus affreux qu'elle... Exécrable pouvoir de l'opinion! c'est pour immoler un ennemi justement irrité, que je quitte en même temps deux femmes chéries; c'est l'inflexible honneur qui me commande cet odieux sacrifice! La vue des supplices tout prêts n'aurait pu m'y déterminer! un barbare préjugé m'y force!

Mademoiselle, s'écria tout d'un coup M. de Lignolle, voyons si vous devinerez celle-ci. Je répondis tout bas : Que le ciel extermine la race entière des charades! et tout haut : Vous prenez mal votre temps, monsieur, je suis d'une bêtise amère. Voilà les femmes, répliqua le comte, je les reconnais; elles sont poltronnes comme des lièvres : à la moindre égratignure, elles croient

voir la mort. Tenez, la comtesse est plus tourmentée de la peur de son mal, que de son mal même; car ce n'est pas une maladie qu'elle a, ce n'est au fond qu'une indisposition, effet assez ordinaire de la campagne, du printemps; et que sait-on? d'un exercice un peu forcé... C'est qu'aussi, mademoiselle, vous allez avec elle un train... Ma foi! vous lui ferez mal, je vous en avertis... Peut-être pourtant n'est-ce chez la comtesse qu'un excès de santé, une apoplexie d'humeurs... d'humeurs propices... bénignes... de bonne humeur... enfin, cela devient clair. Vous voyez bien que l'état de ma femme n'est pas alarmant. Cependant elle s'afflige; pourquoi? Parce que c'est son âme qui s'affecte; et son âme s'affecte, parce que les âmes des femmes sont comme ça. Or, qui dit femme, dit fille; et comme vous aimez la comtesse, du moins je le crois, et sans vanité, je m'y connais; comme vous l'aimez, vous vous chagrinez de son chagrin, au point d'en devenir bête... à ce que vous dites; mais j'imagine bien qu'il ne faut pas prendre la chose au pied de la lettre. Toujours est-il vrai que vous ne pouvez pas deviner ma charade, parce que votre âme aussi s'affecte; et c'est ainsi que les plus grandes opérations de l'esprit dépendent des plus petites

affections de l'âme. — Cela peut être, monsieur; mais je vous supplie de me laisser à mes rêveries.

Plus d'une fois je lui répétai la même prière, avant que nous fussions à Paris, où nous n'arrivâmes qu'à trois heures du matin. La comtesse ayant à peine permis à son mari d'entrer dans son appartement, se hâte de renvoyer aussi ses femmes, et restée seule avec moi, vint tomber dans mes bras. Faublas, ne mentez pas; n'est-ce pas elle que vous avez retrouvée? — Oui, mon amie, c'est elle. — Que je suis malheureuse!... répondez : Se pourrait-il que vous eussiez le dessein de m'abandonner? — T'abandonner, mon Éléonore! Eh! le moyen de le pouvoir! le moyen d'être aimé de toi sans t'adorer, sans brûler du désir de te revoir! — N'est-il pas vrai, Faublas? C'est précisément ce que je me dis, quand je pense à toi, et j'y pense sans cesse... Ainsi, mon bon ami, tu comptes revenir de Compiègne ici, sans t'arrêter nulle part, sans aller ailleurs? — Sans aller ailleurs! Et ma femme? — Eh bien! votre femme? — Ma femme qui depuis si longtemps!... — Il veut l'aller rejoindre! — Ma femme... — Qu'elle est heureuse d'être sa femme! d'avoir des droits légitimes, parce qu'elle a dit *oui* dans une

église! car voilà toute la différence. Comme elle, vous m'avez trompée, vous m'avez séduite; j'en suis contente, et je vous idolâtre comme elle... Et ce mal de cœur, croyez-vous que ce ne soit rien? C'est un enfant, un enfant que vous m'avez fait, monsieur... Je ne m'en plains pas, je ne dis pas que j'en suis fâchée, au contraire... Ma grossesse va me compromettre, m'exposer, me perdre peut-être, je le sais. Mais qu'ils m'enlèvent mon rang et mes richesses, j'y consens de tout mon cœur, pourvu qu'ils me laissent avec ma liberté mon amant... Oui, toute réflexion faite, je suis enchantée d'être mère : c'est un avantage que j'ai sur ta Sophie d'abord ; et puis tu dois me mieux aimer, car je te chéris davantage. Cependant, ingrat que vous êtes! vous osez penser à me quitter dans l'état où je suis! — Mais, mon amie, songez donc que j'ignore moi-même ce que je vais devenir: ce soir, sans doute, il ne sera pas question de revenir à Paris, mais de quitter la France...—Vous essayez en vain de me donner le change : c'est à Fromonville que vous espérez trouver un asile!... Monsieur, je vous déclare que, si vous y allez, vous m'y traînerez à votre suite. Je vous déclare que je pars avec vous pour Compiègne, que je vous suis partout, que je m'attache à vos pas comme votre

ombre. Perfide! vous n'aurez, je vous le jure, d'autre moyen de vous débarrasser de moi, que de m'immoler à côté de votre ennemi. — De grâce, calmez-vous, écoutez... — Je n'écoute rien. Vous voulez m'abandonner, je vous conserverai malgré vous; oui, j'emploierai jusqu'à la violence. Nous allons ensemble à Compiègne, c'est une chose résolue : et quant à Fromonville, si je ne puis vous empêcher d'y retourner, j'espère que vous ne pourrez pas non plus m'empêcher de vous y suivre. Au reste, vous n'y êtes pas encore! un bon coup d'épée pourra bien ne pas vous permettre d'y courir si vite, à Fromonville!... Grands dieux! qu'ai-je dit? Non, Faublas, non. Tiens, j'aime encore mieux que tu ne sois pas tué. Mon ami, défends-toi bien, nous verrons après, qui de Sophie ou de moi l'emportera; défends-toi de toutes tes forces, ne te laisse pas blesser comme dans ton premier combat. Tue-le plutôt; oh! je t'en prie, tue-le... Mon ami, je serai là, je t'aiderai de mes conseils, je t'encouragerai par mes cris, tu combattras sous mes yeux, devant moi, devant la mère de ton enfant, tu seras invincible... Hein!... réponds-moi, parle-moi donc. — Que voulez-vous que je réponde, quand vous n'écoutez qu'un aveugle emportement, quand vous formez les pro-

jets les plus insensés ?... Éléonore ! ma chère Éléonore ! est-il possible, dis-moi, que tu viennes à Compiègne te donner en spectacle ?... — Cela est possible, car cela sera. — Mon amie, soyez donc raisonnable. Supposons que tu supportes les fatigues de ce second voyage, et que, par un bonheur inconcevable, personne ne reconnaisse madame de Lignolle courant la poste avec le chevalier de Faublas : puis-je, je te le demande à toi-même, puis-je souffrir que tu sois témoin d'une scène sanglante, quand ton état si critique exige tant de ménagements ? — Tant de ménagements ! sans doute. C'est pour cela que je dois vous suivre à Compiègne, et que vous ne devez point aller à Fromonville. Que deviendrai-je, quand je vous saurai parti pour joindre votre adversaire... et peut-être mon ennemie ? A chaque instant du jour, tourmentée des plus affreuses inquiétudes, je verrai mon amant infidèle ou mourant. Eh ! de quelque manière qu'on me le ravisse, si je le perds, que m'importe la vie ? Faublas, je t'en supplie, prends pitié de moi, de ton enfant, de toi-même ; crains mes fureurs, ne me livre pas à mon désespoir... Faublas, je t'en conjure, promets que demain tu ne verras pas Sophie ; promets que ce soir je verrai le marquis avec toi.

Elle était à mes genoux, qu'elle embrassait, qu'elle inondait de ses larmes. Le plus insensible des hommes n'eût pu lui résister. Je promis tout ce qu'elle voulut.

Quoique nous dussions partir avec l'aurore, nous ne pûmes nous décider à rester debout jusqu'à son lever. Madame de Lignolle avait besoin de consolations autant que de repos. Nous nous couchâmes : je fis heureusement succéder aux pénibles agitations d'une journée trop longue les agitations douces d'une trop courte nuit; et la comtesse, exténuée de tant de fatigues, finit par s'endormir profondément. C'était là ce qu'attendait son malheureux amant, à qui la tendre pitié venait d'arracher un mensonge, et que l'impérieuse nécessité forçait à la perfidie.

Enfin, le jour fatal va luire. A la faible clarté de son premier rayon, je soulève avec précaution le drap qui m'enveloppe; par des mouvements égaux et mesurés, je me glisse jusqu'au bord du lit, qui reste muet; déjà mes pieds touchent le parquet, ou plutôt l'effleurent à peine, la couverture doucement retombe, et sur cette couche où l'amour heureux soupirait tout à l'heure et maintenant repose encore, l'amour abandonné va bientôt gémir.

Je me suis habillé lentement, parce qu'il a fallu m'habiller sans bruit. Cependant me voilà déjà prêt, je vais partir... Quel frisson mortel me saisit!... J'entre dans la chambre à coucher de mademoiselle de Brumont, dans cette chambre qui conduit au petit escalier, j'y entre, et je sens mon cœur défaillir. Irrésolu, je m'arrête; inquiet, je me retourne, et je m'éloigne, et je reviens, et je veux fuir, et je m'approche... Grands dieux! me suis-je trompé? N'a-t-elle pas dit quelques mots, ne m'a-t-elle pas nommé?... Écoutons... Oui, cette fois, je l'ai bien entendue. C'est Faublas, c'est son ami que d'une voix étouffée douloureusement elle appelle... Aimable et chère enfant!... pauvre petite!... un songe l'avertit de mon évasion, un songe affreux l'agite, et n'est pas trompeur!... Attendri, désolé, je me penche sur elle; ma bouche lui murmure un adieu; mes lèvres ont presque pressé les siennes, j'ai laissé tomber une larme sur son sein découvert... Hélas! et me voici sur l'escalier dérobé.

Mon malheureux sort voulut que je rencontrasse dans la cour M. de Lignolle, qui déjà montait en carrosse. Ah! ah! si matin, me dit-il? — Oui, monsieur... je... sors... — Quoi! sans la comtesse? — Elle est fatiguée, elle dort, elle sait

que j'ai affaire pour vingt-quatre heures. — Seule? à pied? — Je vais prendre un fiacre. — Non, mademoiselle, je vous conduirai où vous avez affaire. — Mais, monsieur, cela va vous déranger, vous êtes pressé. — Qu'importe? — Permettez-moi... — Je ne le souffrirai pas.

Pendant que je conteste avec M. de Lignolle pour échapper à ses cruelles politesses, la comtesse peut se réveiller et faire un éclat terrible : cette réflexion me détermine. Je me jette dans la maudite voiture; M. de Lignolle y monte et me prie de dire à son cocher où je veux qu'on me mène. Ma première pensée fut pour le couvent de ma sœur; mais, tout bien examiné, je crus qu'il valait mieux me faire conduire chez madame de Fonrose.

Nous arrivons à la porte de la baronne, je descends de voiture; et comme j'allais entrer dans l'hôtel, M. de Belcour en sortait incognito.

Il me reconnaît, il s'écrie : Enfin, vous voilà donc! Il faut donc que ce soit le hasard... Tremblant, je l'interromps : Mon père, ce monsieur que vous voyez dans son carrosse, j'ai l'honneur de vous le présenter; c'est le comte de Lignolle, le mari de cette jeune dame, chez qui... Le comte

qui nous a entendus descend à la hâte, se jette au cou de mon père, et le félicite d'avoir une fille pleine d'esprit, à qui l'on ne peut donner une charade qu'elle ne devine. Il ajoute : Nous vous la rendons pour vingt-quatre heures; mais nous espérons que demain vous nous ferez le plaisir de nous la ramener vous-même. M. de Belcour s'en défend ; M. de Lignolle insiste. Il faut, dit-il, que mademoiselle de Brumont revienne, car ma femme est malade... Le baron, qui déjà s'impatiente, répond : J'en suis fâché; mais... Mais, reprend l'autre, il ne faut pas que cela vous alarme. Ce n'est rien; une indisposition, un mal de cœur; cela vient, je crois, de ce qu'elle a fait tous ces jours-ci trop d'exercice... avec mademoiselle votre fille, tenez, qui est forte, alerte, vigoureusement constituée... La comtesse n'a pas encore le tempérament si formé. Au reste, comme je vous dis, ce n'est rien. Pourtant cela deviendrait sérieux, si mademoiselle de Brumont ne revenait pas, parce que ma femme, qui l'aime à la folie, en prendrait du chagrin : son âme s'affecterait, monsieur; et quand l'âme d'une femme s'affecte, votre serviteur, il n'y a plus personne. — Monsieur, je vous répète que je ne puis rien promettre. — Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez donné votre parole.

— Mais, de grâce !... — Ah ! je vous en supplie, M. de Brumont.

Le baron, emporté par sa vivacité, s'écria : Eh ! monsieur, laissez-moi en repos. Puis il me jeta un regard terrible, et me dit : N'est-il pas bien affreux que je sois sans cesse compromis ?... Je frémis, je me précipitai dans ses bras. O mon père ! souvenez-vous de la porte Maillot.

Ces mots lui rendirent assez de sang-froid, pour qu'aussitôt il s'empressât de faire beaucoup d'excuses et de remerciements à M. de Lignolle. Cependant celui-ci demeurait toujours fort étonné de la colère que le prétendu M. de Brumont venait de laisser paraître. Pour dissiper tous ses soupçons à cet égard, je me crus obligé de lui faire tout bas, et d'un ton très-mystérieux, cette insidieuse confidence : Madame de Fonrose vous a dit que certaines affaires de famille forçaient mon père à vivre inconnu dans ce pays-ci ; et vous voulez qu'il vienne vous voir ! et vous vous avisez de l'appeler tout haut par son nom ! Ah ! que je suis fâché de mon étourderie, dit aussitôt le comte au baron ; et moi, de ma vivacité, répondit celui-ci. Vous vous moquez, reprit M. de Lignolle, c'est moi qui ai tort... Mais aussi pourquoi refuser de rendre mademoiselle votre fille à ma

femme? Allons, puisque vous ne pouvez pas la ramener vous-même, promettez du moins de nous la renvoyer. Je promets, répliqua M. de Belcour, de faire en sorte que vous n'ayez pas à vous repentir des honnêtetés dont vous me comblez. — Voilà qui est dit. Je pars content... Mais vous n'avez pas de voiture; voulez-vous que je vous reconduise chez vous! Ce fut moi qui pris la parole : Bien obligé. Il faut que je parle à la baronne ; j'espère que mon père voudra bien rentrer chez elle avec moi; nous avons quelque chose de particulier à lui dire.

Il partit. Quand sa voiture fut un peu loin, nous nous jetâmes dans un fiacre qui, nous conduisant de l'extrémité du faubourg Saint-Germain à la place Vendôme, me laissa tout le temps de retomber dans mes rêveries. Uniquement occupé du désespoir où devait être ma femme hier délaissée, où serait bientôt ma maîtresse ce matin trahie, j'avais l'air d'écouter attentivement les sages représentations que M. de Belcour, en ce moment, perdait. De vains sons frappaient mon oreille; je ne fus tiré de ma léthargie que par ces derniers mots de la longue réprimande : *Le malheur de Sophie, que vous oubliez*. — Non, je ne l'oublie pas, non... Quant à son malheur, il est grand,

sans doute; mais il ne durera pas longtemps... Demain, oui, demain... Et vous, mon père, dès aujourd'hui... Ah! pardon. Je ne ne sais ce que je dis... Mon père, vous descendez ici, vous allez voir Adélaïde ? — Oui, monsieur. — Moi, je ne me présenterai point au parloir dans le costume où je suis. Je vais rentrer à l'hôtel, changer d'habits, et puis... adieu, mon père. O vous que j'aime autant qu'elle! adieu. — Comment, mon ami! ne vas-tu pas venir me rejoindre?—Vous rejoindre?... Ah! oui, vous rejoindre!... Mon père, embrassez-moi donc, pardonnez-moi tous les chagrins que je vous donne. — De tout mon cœur, mon ami; mais je t'en prie... — En vérité! je désirerais devenir sage; mais je suis entraîné... Vous voulez bien embrasser ma sœur pour moi, n'est-il pas vrai? Tout à l'heure tu feras ta commission toi-même.—Oui, mon père... à demain. — Que me dit-il? Deviens-tu fou? — Il est vrai que je parle sans réflexion... Adieu, je suis fâché de vous quitter, adieu!... Dans une heure, vous aurez de mes nouvelles.

J'arrivai à l'hôtel. Jasmin faisait sentinelle à la porte; le faquin sourit de me voir demoiselle, et me dit que madame de Montdesir a déjà envoyé deux fois ce matin, pour s'informer si j'étais re-

venu de la campagne, et pour recommander qu'on me priât, dès que j'arriverais, de courir chez elle. — Bon ! cela s'arrange avec mes projets. Vite. Jasmin, un coup de peigne. — En homme? mademoiselle. — Oui.

Ce ne fut pas long.

Jasmin ! une plume, de l'encre, du papier, Promptement!... Bien! Pendant que j'écris, dépêche-toi d'apprêter tout ce qu'il me faut pour m'habiller de la tête aux pieds. — En homme? mademoiselle. — Eh! sans doute. Ensuite tu prépareras mon cheval de selle et le tien.— J'accompagnerai monsieur? — Oui. — Tant mieux, je m'en vais me divertir. Nous allons sûrement faire quelque farce. — Jasmin, tu me donneras mon épée.—Ah! tant pis. Tant pis, si c'est pour nous battre, car nous tuerons quelqu'un. Ce pauvre petit marquis, je crois toujours le voir... là... pan... tomber par terre... Aussi c'est bien sa faute, car nous le ménagions; ça faisait trembler!... Puisque celui-là n'est pas mort, il fallait qu'il eût l'âme chevillée dans le ventre. — Jasmin, que diable! allez donc! nous n'avons pas un moment à perdre... et surtout ne t'avise pas de jaser. — J'aimerais mieux être pendu, monsieur, que de vous trahir.

Cependant j'écrivais à mon père. Je lui donnais, sur la retraite de Sophie, tous les renseignements nécessaires ; et ma lettre finissait ainsi :

« Partez, mon père ; ah ! je vous en supplie, » partez à l'instant pour Fromonville. Que du » Portail ne vous échappe pas encore une fois : » quels que soient ses motifs, voyez mon beau- » père, parlez-lui, fléchissez-le ; qu'il nous rende » son adorable fille, emmenez ma chère Adélaïde » avec vous ; de grâce, emmenez-la. Les deux » bonnes amies seront si contentes de se revoir ! » que la présence d'Adélaïde annonce à Sophie le » retour de Faublas, que les tendres caresses de » la sœur la préparent aux transports du frère, du » frère qu'elle adore, et dont elle est idolâtrée. » On ne saurait trop ménager l'extrême sensibi- » lité de Sophie. Mon père, daignez ne rien épar- » gner pour qu'elle apprenne sans danger la nou- » velle de notre réunion prochaine. Elle est » maintenant au désespoir ; sa joie la tuerait. » Mon père, je remets en vos mains mes plus » chers intérêts : je vous recommande ce qu'il y a » de plus respectable, de plus beau, de meilleur » dans le monde ; je vous recommande ma bien- » aimée.

» Que ne puis-je aussi tout à l'heure voler à

» Fromonville! Hélas! je vais ailleurs. Ai-je be-
» soin de vous dire qu'une affaire indispensable
» m'en fait la loi? Cependant ne vous alarmez
» pas. Demain, avant midi, je serai près de mon
» père et près de ma femme; je le jure par elle et
» par vous. »

Je m'habillai, je cachetai ma lettre; un homme sûr fut chargé de la porter au couvent d'Adélaïde, et de la remettre à M. de Belcour. Jasmin reçut l'ordre d'aller m'attendre à la porte Saint-Martin, et je courus chez madame de Montdesir.

J'y trouvai, non pas madame de B***, mais le vicomte de Florville. Enfin, dit-il, le voilà. Je m'excusai de l'avoir fait attendre, et je remerciai la marquise de m'avoir envoyé chercher au moment même où je m'inquiétais de savoir comment je me procurerais le bonheur de l'entretenir seulement pendant quelques minutes. J'ajoutai que je rapportais de la campagne une grande nouvelle.—Quoi donc? — J'ai vu Sophie. Elle pâlit, elle s'écria: Il n'est pas possible!

En deux mots, je lui appris quelle retraite du Portail s'était choisie, et comment un heureux hasard me l'avait fait découvrir. La marquise m'écoutait d'un air interdit; je la suppliai de vouloir bien envoyer tout à l'heure à Fromonville

des gens chargés de veiller sur du Portail, et de le suivre partout; car je tremblais que mon beau-père n'eût encore l'intention et ne trouvât le moyen d'échapper à M. de Belcour. Comment, me demanda-t-elle d'une voix altérée, n'y allez-vous pas vous-même? — Je ne le puis, une affaire importante m'appelle ailleurs. Elle reprit d'un air plus calme et d'un ton plus ferme : Quoi! madame de Lignolle a-t-elle déjà tant d'empire? — Ce n'est pas madame de Lignolle qui m'arrache à Sophie; un devoir indispensable... — Achevez... Ne puis-je savoir? — Croyez, ma chère maman, que je ne me console pas d'avoir un secret pour vous.— Chevalier, c'est assez me dire qu'il y aurait de l'indiscrétion de ma part à pousser les questions plus loin. Je veux bien penser que je n'ai point à me plaindre de tant de réserve. Je vais donner les ordres les plus pressants pour que du Portail soit gardé à vue dès ce soir, et ne puisse faire un pas dont je ne sois instruite sur-le-champ, moi... ou la petite Montdesir en mon absence, ajouta-t-elle avec un profond soupir. — En votre absence, maman! Vous quittez Paris? — Tout à l'heure, mon ami. — Quel malheur pour moi! que je suis fâché de vous perdre, dans ce moment surtout où vos conseils et vos secours

m'eussent été si nécessaires! Où donc allez-vous? — A Versailles, d'abord. — A Versailles, avec cet habit!... Maman, c'est, ce me semble, le frac anglais du charmant vicomte qui m'a donné son nom, ce frac que vous embellissiez le jour que nous fûmes ensemble à Saint-Cloud? Cela se peut, dit-elle en affectant de n'en être pas sûre. Oui... je crois qu'oui. — Et de Versailles, vous partez pour?... — Chevalier, je me vois, à regret, forcée de répéter vos propres expressions : *Croyez que je ne me console pas d'être obligée d'avoir un secret pour vous.* — Mais encore, ce voyage doit-il être bien long? Peut-être, mon ami, peut-être, dit-elle d'une voix tremblante, et c'est pour cela qu'avant de l'entreprendre, j'ai vivement souhaité de vous faire mes adieux. — Vos adieux! maman, ma chère maman, vous m'inquiétez, vous paraissez triste... de grâce, confiez-moi...— Elle m'interrompit : Respectez mon secret; je n'ai point tâché de surprendre le vôtre. Je ne veux pas même le deviner; je ne le veux pas. Allez, Faublas, allez et revenez content, s'il est possible... Je ne puis m'expliquer, je ne puis dire quel événement se prépare... Quelles craintes m'agitent!... quels vœux j'ose former!... Mais, mon ami, mon aimable ami, qu'il serait cruel de ne se

plus voir! — Grands dieux! vous gémissez! vous avez les larmes aux yeux! — Adieu, Faublas; trop cher enfant, adieu. Je ne vous quitte qu'avec douleur; souvenez-vous-en, si quelque grand malheur arrive. N'oubliez pas que la marquise de B*** vous perdit par une trahison, et devint elle-même la victime d'un lâche qui se disait votre ami. N'oubliez pas surtout qu'elle ne cessa de vous conserver l'am... l'amitié la plus tendre; la plus tendre, répéta-t-elle, en me serrant la main.

Elle me donna un baiser, et m'échappa.

Je demeurai confondu de ce que je venais d'entendre; et dans le premier moment de ma surprise, je répétai quelques-unes des expressions qui venaient d'échapper à madame de B***. *Allez et revenez content... Je ne puis dire quels vœux j'ose former... Qu'il serait cruel de ne se plus voir!* Il n'est plus douteux que madame de B*** sait que je vais me battre, et connaît mon ennemi... *Quels vœux j'ose former!* Ces vœux, elle ne pourrait, sans crime, les exprimer clairement. Mais peut-être suis-je excusable, moi, de chercher à pénétrer le secret de son cœur, sa pensée la plus cachée... *Qu'il serait cruel de ne se plus voir!* Vous me reverrez, madame de B***, vous me re-

verrez, n'en doutez pas; je sortirai vainqueur d'un combat dont vous êtes le prix (1).

Imprudent marquis! quelle audace est la vôtre, d'appeler Faublas au champ de l'honneur! quelle témérité d'attaquer des jours si bien défendus! Les destinées de trois femmes charmantes tiennent à mes destinées.

Justine, qui survint, avait peut-être aussi l'intention de me donner, à sa manière, quelque *encouragement;* mais il était déjà si tard, que je n'aurais pu l'entendre, quand même j'en aurais eu la fantaisie.

A la porte Saint-Martin, je trouvai mon domestique qui me suivit jusqu'au Bourget; là, je lui ordonnai de ramener mon cheval à Paris, et je pris la poste.

Avant cinq heures du soir je me trouvai dans la forêt de Compiègne, au lieu désigné. Je m'y promenais depuis quelques minutes, lorsque deux hommes tout à coup m'abordèrent et me mirent le pistolet sur la gorge. Ils me demandèrent si j'étais gentilhomme. Je ne balançai point à répondre *oui*. En ce cas, me dirent-ils, veuillez, mon-

(1) Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
CORNEILLE, *le Cid*.

sieur, mettre ce masque sur votre visage, et demeurer témoin d'un combat que vont se livrer tout à l'heure ici deux personnes de grande qualité. Donnez votre parole de ne pas vous permettre un seul geste, un seul mot pendant l'action; et, quel que soit l'événement, d'en garder un profond secret. — Je ne me vante pas, monsieur, d'être un homme de grande qualité; mais il est vrai que je possède, avec quelques richesses, un ancien nom. J'ai moi-même rendez-vous ici pour me battre. Peut-être vous trompez-vous, peut-être serai-je l'un des deux acteurs de la scène malheureuse dont vous exigez que je reste spectateur tranquille. — Monsieur, nous saurons bientôt si cela doit être : en attendant, mettez ce masque, et donnez votre parole d'honneur.

On conçoit que je fis et que je promis tout ce qu'ils voulurent.

Près d'une heure s'était passée depuis que je me trouvais dans cette situation, qui commençait à me paraître inquiétante, quand je crus entendre quelque bruit vers l'extrémité de l'allée qui aboutissait à la grande route. Un moment après, je vis entrer du même côté, dans le chemin de traverse où j'étais, une chaise de poste, environnée de plusieurs hommes armés et masqués. Il me

parut que cette troupe, que je crus d'abord toute composée d'assassins, venait de s'assurer du laquais et du postillon, et forçait le maître à mettre pied à terre. Tremblant qu'il ne fût massacré devant moi, je voulus, dans le premier mouvement d'un zèle téméraire, m'élancer à son secours : les deux hommes qui veillaient sur moi se contentèrent de me retenir, en me disant : voici le moment critique, songez à ce que vous avez promis.

Cependant l'inconnu, toujours entouré, s'avançait vers nous d'un pas ferme et d'un air délibéré. Plus il approchait, plus je croyais reconnaître les traits d'un jeune homme que je n'avais pas vu depuis longtemps. Lorsqu'il fut à très-peu de distance, l'un de mes gardiens alla droit à lui, le pria de s'arrêter, et lui dit : un homme d'honneur se plaint que vous lui avez fait une mortelle injure, et prétend tout à l'heure en obtenir la réparation. S'il tombe sous vos coups, il promet qu'aucun détail de ce combat ne sera jamais su de personne ; s'il ne meurt pas de ses blessures, il s'engage à revenir dans le même lieu, aussitôt qu'il sera guéri, pour y soutenir encore sa querelle, qui ne peut être complétement vidée que par la mort de l'un des deux champions. Prenez

les mêmes engagements, monsieur le comte, et jurez, sur votre honneur, de les remplir. Quoi! répondit le jeune homme, mylord Barrington se fâche de ce que j'ai quitté l'Angleterre sans faire mes adieux à son auguste épouse! Il faut convenir que ces maris font partout un singulier peuple! Cet époux d'outre-mer surtout me paraît d'une bonne force : voulait-il que je brûlasse d'une éternelle flamme pour sa langoureuse moitié? D'ailleurs, s'il me gardait rancune, que ne me l'a-t-il dit dans son pays? que ne s'est-il ensuite rendu à Bruxelles, où je me suis arrêté longtemps, parce qu'on m'a dit qu'il me cherchait? Pourquoi venir, après six semaines, avec cet épouvantable attirail, m'attaquer dans ma patrie, au moment où j'y rentre?... Ah çà, mais j'espère que ce n'est pas à coups de poings que nous nous battrons?

A sa voix, comme à sa figure, à la gaieté de ses discours, comme à son sourire moqueur, il ne me fut plus permis de méconnaître Rosambert. Alors seulement je commençai à soupçonner l'étrange vérité : O! madame de B***, ce fut pour vous que mon cœur tressaillit! mais je me gardai bien de montrer par quelques gestes, ou d'exprimer par quelques mots ma surprise extrême

et ma terreur profonde : j'étais lié par mes serments.

Déjà pourtant on présentait à Rosambert un cheval qu'on l'invitait à monter, et un pistolet qu'on le priait de charger lui-même. Le comte, aussitôt à cheval, tout en chargeant son arme, dit à ceux qui l'environnaient : Oui, vous avez raison, voici le combat si cher à messieurs d'Albion... Au pistolet près, je dois de grands remercîments au magnifique lord ; il me rajeunit de plus de mille ans. En vérité, messieurs de la Table Ronde ! l'héroïque parade que le prud'homme nous fait jouer ici, ressemble tout à fait à une aventure du roi Artus ! Comme les preux de son temps, vous arrêtez les passants sur les grands chemins, pour les forcer gracieusement à rompre des lances avec vous. En jetant les yeux sur moi, Rosambert continua : Ce cavalier, si joliment tourné, qui fait bande à part, qui ne dit mot, qui ne se mêle en rien de vos forfanteries, est-ce un gentil damoiseau, qu'il faut que je délivre, ou quelque grande princesse en homme travestie ? Je l'aimerais mieux, moi. Et le géant que je dois pourfendre, le fameux géant, où donc est-il ? L'étranger qui avait jusqu'alors porté la parole, dit à Rosambert : Monsieur le comte, jurez de remplir

les conditions prescrites. — Foi de gentilhomme! messieurs, s'écria-t-il.

L'un de mes gardiens donna le signal par un coup de feu. Nous vîmes aussitôt un cavalier accourir à toutes brides, de l'autre extrémité de l'allée. Rosambert l'attendit sans s'ébranler; mais soit qu'il présumât beaucoup de lui-même, soit qu'il ne conservât pas tout le sang-froid nécessaire en ces occasions, il fit feu de trop loin sur son ennemi, qu'il manqua. L'autre, au contraire, montrant et plus d'adresse et plus d'intrépidité, tira presque aussitôt, mais enfin tira le dernier. La balle siffla aux oreilles de Rosambert, emporta une boucle de ses cheveux, et frappa son chapeau de manière qu'elle le fit sauter. Le comte, en le reprenant, s'écria : ceci devient sérieux, c'est à ma cervelle qu'il en veut, le beau masque!

Son adversaire, en effet, s'était comme moi couvert le visage d'un mince carton; mais je ne pus m'empêcher de frémir en reconnaissant le frac anglais sous lequel, ce matin même, la marquise avait paru devant moi chez Justine.

Le vicomte de Florville, car je ne doutais plus que ce ne fût lui, venait de retourner son cheval et regagnait au galop le bout de l'allée, d'où tout à l'heure il était venu. Rosambert qui le suivai

des yeux, reprit : voilà bien le frac national de mylord ; mais de par Saint-Georges, ce n'est pas là son épaisse encolure. Messieurs, ajouta-t-il d'un ton où perçait le dépit et l'audace, je n'aurais point osé faire à la nation anglaise cette injure de croire que ses braves fussent dans l'usage de se battre par mascarade et par procuration. Au reste, je vais tâcher, m'eût-on prudemment détaché le plus habile arquebusier des trois royaumes, je vais tâcher de faire en sorte qu'un étranger, fût-il le diable, n'ait pas à se glorifier d'avoir remporté sur un Français une victoire sans danger... O toi qui ne manquas jamais une hirondelle au vol, mon cher Faublas ! où es-tu ? Que n'ai-je, pour le châtiment d'un traître et pour l'honneur de la France, que n'ai-je en ce moment ton coup d'œil si prompt et ta main toujours sûre !

Le comte ayant rechargé son arme, un nouveau signal fut donné. Rosambert cette fois ne demeura pas immobile ! il poussa vigoureusement son cheval, et les deux adversaires, s'étant rencontrés à peu près au milieu de la lice, se tirèrent à la distance de cinq ou six pas. Le comte ne perça que le collet de l'habit de son ennemi, qui, plus heureux, lui fracassa l'épaule droite et le jeta par terre.

Le vainqueur aussitôt se démasquant, fit voir au vaincu stupéfait, le visage de madame de B***. Tiens, lâche, dit la marquise, regarde, reconnais-moi, meurs de honte : c'est une femme qui t'immole! tu n'as eu du courage et de l'adresse que pour l'insulter.

Rosambert parut un moment accablé de la douleur de sa blessure et de l'ignominie de sa défaite; un moment il fixa sur la marquise des yeux égarés. Mais bientôt reprenant son caractère, il lui adressa d'une voix éteinte, ces mots entrecoupés : Quoi! belle dame... c'est vous... que j'ai... le bonheur de revoir!... Que les temps... sont... changés!... Cependant notre dernière... entre...vue... m'amu...sa davantage... et vous... aussi, friponne... quoi que... vous en puissiez... dire. Ingrate! est-ce ici, est-ce ainsi... que vous deviez mettre... hors de combat... un bon jeune homme, jadis venu tout exprès de Paris à Lu... à Luxembourg... pour vous procurer... un... doux... passe-temps! Rosambert, lui répliqua la marquise, tu voudrais en vain dissimuler ta rage et tes douleurs. Le ciel est juste; je puis m'applaudir d'une double vengeance; ton châtiment, qui déjà commence, n'est pas prêt à s'achever. Souviens-toi de nos conditions; souviens-toi que

mon ennemi doit garder mon secret partout, et me ramener ici ma victime.

Le comte, soulevant sa tête avec effort, la tourna de mon côté : ce jeune homme, dit-il, c'est sûre...ment le chevalier de Faublas! Fau...blas! J'ôtai mon masque, je fus à lui. Embrassons-nous d'abord, continua-t-il. Elle m'a... vaincu, mon ami... n'en soyez point étonné... ce n'est pas la première fois qu'elle... m'abat. Et vous, pendant que j'invoquais... bonnement votre nom, vous étiez là, qui... faisiez des vœux... contre moi... mais je vous le pardonne... Elle est si... aimable! Venez... me voir... à Paris, si je n'y arrive pas... justement pour... m'y faire... enterrer.

La marquise alors me prit à l'écart, et me dit : chevalier, pardonnez-moi le mystère que je vous ai fait du péril où j'allais m'exposer, et la ruse dont je me suis servie pour vous en rendre le témoin. Mon amant, hélas!... avait vu l'outrage; mon ami devait être présent à la réparation. Faublas, je le sais bien, me gardait encore tant d'attachement, qu'il se fût chargé volontiers d'épouser ma querelle; mais il ne m'eût peut-être point assez estimée pour me juger digne de la soutenir moi-même. Cependant, ajouta-t-elle avec une joie mêlée de fierté, je viens de prouver qu'il y a six mois je ne

prenais point un engagement au-dessus de mes forces, lorsque réduite à l'affreuse nécessité de vivre seulement pour ma vengeance, je jurais de vous étonner en l'accomplissant. Maintenant, Faublas, tout ce qu'il y avait d'équivoque ou d'obscur pour vous dans mes discours de ce matin, s'explique de soi-même : vous sentez de quelle crainte je ne pouvais me défendre, quand, les larmes aux yeux, je demandais à mon ami s'il ne serait pas cruel de ne se voir plus. Vous concevez de quelle espèce d'inquiétude j'ai dû sentir l'atteinte; quand l'amant de Sophie m'annonça qu'il venait de la retrouver. Ah! croyez-moi, j'ai d'abord compris que du Portail avait pu vous reconnaître sur la route de Montcour, et je serais vraiment désolée que ce voyage de Compiègne eût laissé le temps à votre beau-père de vous enlever encore votre épouse. Faublas, si ce malheur était arrivé, n'ayez pas l'injustice d'en accuser votre amie. Dites-vous, pour ma justification, qu'au moment où je vous fis remettre, sous le nom de M. de B***, ce prétendu cartel, rien ne pouvait me donner à deviner qu'en revenant avec madame de Lignolle, vous retrouveriez Sophie. Dites-vous qu'il n'était plus, ce matin, nécessaire de vous renvoyer à Fromonville, puisqu'il ne vous eût

jamais été possible, quelque diligence que vous eussiez faite, d'y arriver avant les émissaires fidèles qu'aussitôt j'y ai dépêchés, avec l'ordre exprès de veiller sur les démarches de du Portail, s'il habitait encore sa retraite, ou de le poursuivre s'il l'avait déjà quittée. Maintenant que rien ne vous retient plus, allez et...

Madame de B*** fut interrompue par des cris perçants qui semblaient partir de la chaise de poste de Rosambert, restée dans le chemin de traverse, du côté, mais à quelque distance de la grande route. Nous courûmes tous au bruit; il ne resta près du blessé que le chirurgien qui bandait sa plaie. En approchant, nous vîmes derrière la voiture du comte un cabriolet, dans lequel se débattait une femme, retenue par les mêmes hommes qui s'étaient assurés du laquais et du postillon de Rosambert. Grands dieux! s'écriait-elle, des gens masqués! C'en est donc fait! ils n'auraient pu le vaincre, ils l'ont assassiné! Ah! dit-elle, en poussant un cri de joie, le voilà! le voilà! Puis, d'un ton douloureux: Perfide! il est donc vrai que vous avez eu l'inhumanité de profiter de mon sommeil?...

La marquise me demanda tout bas si ce n'était pas la petite comtesse? Je répondis: oui, et

je m'élançai dans les bras de ma maîtresse.

Est-ce fini, me demanda-t-elle? J'ai entendu tirer plusieurs coups. Quels sont ces gens qui m'ont arrêtée? C'était à l'épée que vous deviez vous battre! Je suis tremblante... saisie d'effroi. Ton ennemi, où est-il? es-tu vainqueur? Il ne devait amener personne. Pourquoi tout ce monde? ces armes? ces masques?... Mon ami, que je suis contente de te voir!... que j'ai peur! Cruel! que je vous en veux de m'avoir lâchement abandonnée!

Ainsi, madame de Lignolle annonçait, par le désordre de ses questions, le désordre de ses idées. Il ne sera plus difficile de peindre celui de sa personne. Dans son regard, tout à l'heure attendri, maintenant terne et bientôt étincelant, vous eussiez vu, tour à tour et presque en même temps, les douces erreurs de l'espérance, les mortelles rêveries de la crainte, l'ivresse de l'amour heureux, les fureurs de l'amour trahi; vous eussiez vu sur son visage, dont l'étonnante mobilité m'effrayait, toutes les passions impétueuses se livrer de rapides combats; chaque muscle semblait tourmenté d'un mouvement convulsif, l'expression de chaque sentiment passait comme un éclair.

Le croirais-tu? continua-t-elle; j'ai pu dormir

quand tu n'étais plus là! j'ai pu dormir jusqu'à midi! mais de quel sommeil, grands dieux! quels horribles songes le troublaient! tu m'échappais à chaque instant, et je ne voyais plus auprès de moi que des objets affreux : le marquis, la marquise, ta femme!... ta femme!... C'est moi qui suis ta femme! n'est-il pas vrai, mon ami?... Ne l'oubliez jamais, monsieur! Et le marquis, l'as-tu tué? — Non, mon amie. — Allons, dit madame de B***, que cet entretien sans doute inquiétait, allons, Florville! à cheval! à cheval! vous n'avez pas de temps à perdre. — Qu'appelez-vous du temps à perdre? s'écria la comtesse, en lançant un regard terrible au vicomte de Florville; est-ce qu'il perd son temps quand il est avec moi? Quel est cet impertinent jeune homme? me demanda-t-elle. — Un parent de M. de B***. — Tiens, mon ami, tous ces gens-là me font peur... Oh! que je souffre depuis hier! Trembler sans cesse pour moi! pour lui! quel supplice! perpétuellement m'occuper de cette rivale qui veut me l'enlever! de cet ennemi qui menace ses jours! Tu l'as blessé? — Non, mon amie. — Vous ne l'avez pas blessé, monsieur?... Regardez; je le lui avais tant recommandé!... Mais, comment?... il n'est donc pas encore arrivé, le marquis? Florville, reprit ma-

dame de B***, les heures s'envolent, la nuit s'approche. Eh! de quoi se mêle donc cet étranger? répliqua la comtesse... Faublas, ne l'écoute pas, reste là... Que je souffre depuis hier! que l'amour devient fatal, dès qu'il cesse d'être heureux! que ses tourments paraissent insupportables, quand ils ne sont pas partagés! — Que dis-tu, mon Éléonore? mon cœur est navré de tes peines! — Oui! Eh bien! si cela est, me voilà consolée! je suis contente; allons-nous-en. Je répétai avec elle: allons-nous-en.

Chevalier, s'écria la marquise, oubliez-vous qu'un devoir pressant vous appelle? — Hélas! — Ce n'est point à Paris que vous êtes attendu.

Je me dégageai des bras de la comtesse, et du brancard de son cabriolet je sautai sur le cheval que me présentait la marquise. Il va se battre! dit madame de Lignolle. Je veux le suivre! je veux être présente à ce combat! Le vicomte, prompt à la rassurer, lui répondit : calmez-vous, il n'y a pas de danger pour lui; ce combat est fini. Fini! répéta-t-elle douloureusement, fini!... c'est donc à Fromonville?... L'ingrat m'abandonne encore! le barbare me sacrifie!

Elle voulut s'élancer après moi, les gens du vicomte la retinrent. Elle poussa des cris d'inquié-

tude et de fureur; elle tomba sans connaissance au fond de son cabriolet.

Ah! qui n'eût plaint cet enfant trop sensible? qui ne se fût ému de ses douleurs? qui n'eût frémi de son danger? La marquise ne fit aucun effort pour m'empêcher de descendre de cheval et de remonter dans la voiture de la comtesse : je fus même extrêmement touché de voir madame de B*** prodiguer ses soins à madame de Lignolle. D'une main elle soutenait la tête de mon amante; de l'autre elle lui vidait ses flacons sur le visage ; elle essuyait avec un mouchoir la sueur froide qui coulait de son front : pauvre enfant! disait-elle, regardez comme ils se sont éteints, ces yeux qui brillaient tout à l'heure du plus vif éclat! quelle pâleur couvre ses joues que j'ai vu colorées d'un rose si tendre! pauvre enfant!—Mon Dieu! vous m'alarmez, mon amie! Croyez-vous qu'il y ait du danger? — Du danger?... peut-être. La comtesse est d'un caractère violent, et paraît vous aimer déjà beaucoup.—Oh! oui, beaucoup. D'ailleurs, elle a, depuis hier, des indispositions légères, mais fréquentes, des maux de cœur... — Elle serait déjà enceinte! Ah! tant mieux! s'écria madame de B***, dans l'effusion d'une vive joie; puis tout à coup elle réprima ce premier mouvement,

et d'un ton de commisération elle reprit : tant mieux... pour vous... non pour elle!... Pour elle, c'est un événement fâcheux qui l'expose de bien des manières... — Qui l'expose!... Et moi, que je suis à plaindre aussi! dans quel embarras je me trouve! L'une est ici qui se meurt de la seule crainte que je ne la quitte! l'autre est là-bas qui se désespère de ce que je l'ai quittée! Dites-moi donc comment je vais faire, apprenez-moi quel parti... Tout à l'heure, interrompit-elle, je vous engageais à partir; j'avoue que maintenant, à votre place, je me trouverais moi-même fort empêchée. Sans doute il faut consulter votre cœur, mais vous devez aussi prendre conseil des circonstances. — Consulter mon cœur? Je n'y trouve que des irrésolutions, des combats! Prendre conseil des circonstances? Ne sont-elles pas, de l'une et de l'autre part, également inquiétantes, pressantes, impérieuses? O mon amie! je vous en conjure, prenez pitié de ma situation vraiment cruelle; finissez mes perplexités, conseillez-moi. — Que pourrai-je vous dire? S'il ne s'agit que des lois que le devoir vous impose, elles ne sont point équivoques. Il est vrai pourtant qu'il paraît cruel d'abandonner la comtesse dans l'état où la voilà... Elle est très-vive... Vous la croyez en-

ceinte... et la pauvre petite vous aime... comme il faut vous aimer, beaucoup trop!... Partir dans ce moment, c'est certainement la livrer à des agitations qui peuvent lui coûter la vie... Il semble plus probable que Sophie, d'un caractère beaucoup plus doux... Sophie, accoutumée depuis longtemps à l'absence... à l'abandon, peut-être... supportera moins impatiemment... Cependant, ce n'est pas une chose que je veuille garantir. Il est tout à fait possible que votre épouse ne vous voyant pas revenir, et se croyant pour toujours délaissée, en soit au désespoir.

Au désespoir! Oui, répéta d'une voix faible madame de Lignolle, qui reprenait enfin l'usage de ses sens, au désespoir. Elle me reconnut, elle me dit : C'est vous, Faublas, vous ne m'avez pas quittée? vous avez bien fait; restez là, je le veux, restez là. Elle dit à la marquise : Et toi, farouche étranger, laisse-nous. Cruel! mes maux te trouvent insensible! tu n'as donc jamais eu besoin de la pitié de personne? Toi! tu n'as donc jamais aimé? Si vous saviez à qui vous faites ces reproches, répondit le vicomte, en lui prenant la main, si vous saviez que madame de Lignolle, quoique bien malheureuse, est moins à plaindre que l'infortunée qui lui parle! Et moi aussi, j'ai brûlé de

cet amour qui vous consume! et moi aussi, j'ai connu ses passagères délices et ses inconsolables regrets. Comtesse! infortunée comtesse! vous avez encore beaucoup à souffrir, si vous devez souffrir autant que moi!

Ici, mes yeux rencontrèrent ceux de la marquise; ils étaient humides les siens, et leur regard fit palpiter mon cœur.

Serait-il vrai, continua-t-elle avec plus de véhémence; serait-il vrai qu'une divinité maligne présidât aux humaines destinées, et prit un horrible plaisir à faire de ses dons précieux la plus inégale distribution? Serait-il vrai que, par le raffinement d'un calcul barbare, elle ne se montrât si prodigue envers un très-petit nombre d'êtres privilégiés, que pour tourmenter plus sûrement la foule immense des autres individus maltraités de son avarice? Quoi! jeune homme trop favorisé, les grâces qui attirent, l'esprit qui séduit, les talents qu'on envie, la beauté qu'on admire, la sensibilité qui plaît aux yeux et charme l'âme; toutes ces qualités, et mille autres dont l'assemblage n'a peut-être jamais brillé qu'en toi, quoi donc! un impitoyable Dieu ne te les aurait données que pour le désespoir de tes rivaux et le supplice de tes amantes? Et la constance, cette vertu qui,

seule, manque à toutes tes vertus; la constance, il ne te l'aurait refusée, ce Dieu jaloux, qu'afin qu'il n'y eût sur la terre, pour aucune femme, l'espoir d'une grande félicité sans un grand mélange de peines, et dans aucun homme un modèle absolu de perfection! quoi! ceux de ton sexe, qui, ne te connaissant pas encore, oseront te disputer le prix de la valeur ou de la tendresse, tous ceux que la nature aura le plus favorablement distingués, doivent-ils nécessairement paraître n'avoir encouru que sa disgrâce, quand le moment sera venu de te les comparer? Quoi! toutes les mortelles qui t'auront vu, seront-elles invinciblement contraintes au plus prompt amour, hélas! et forcées au plus long repentir? O destinée!

La comtesse avait écouté la marquise avec une attention mêlée d'étonnement. Qui que vous soyez, lui dit-elle, il vous est bien connu. Vous parlez de lui, comme j'en pourrais parler moi-même. Me voilà un peu réconciliée avec vous; mais permettez que nous nous quittions. Allons-nous-en, Faublas, allons-nous-en... Eh bien! vous ne dites mot! vous ne voulez pas?

Toujours combattu de plusieurs craintes et de plusieurs désirs, je jetai sur la marquise un regard qui lui annonçait mes irrésolutions et le

besoin que j'avais d'être déterminée par ses avis. Le vicomte me comprit et s'expliqua. Vraiment, je ne balancerais plus, j'irais à Fromonville... A Fromonville, interrompit la comtesse. Demain, reprit l'autre; et, ce soir, je rentrerais dans Paris avec madame de Lignolle. — Voilà ce qu'on appelle un bon conseil! s'écria la comtesse; j'en approuve fort la dernière partie; et toi, Faublas? — Moi aussi, mon Éléonore.

Dans le transport de sa joie, madame de Lignolle embrassa madame de B***; et, je l'avoue, ce ne fut pas sans un vif plaisir que, pendant quelques minutes, je sentis unies et pressées dans mes heureuses mains les mains de ces deux charmantes femmes.

Monsieur, reprit la comtesse en s'adressant au vicomte, nous allons vous dire adieu; mais permettez auparavant une question que je vais vous faire, parce que je suis jalouse; je le suis, je n'en fais pas mystère. Tout à l'heure, vous pleuriez presque; vous êtes malheureux en amour, et c'est la faute du chevalier. Rendez-moi le service de m'apprendre près de qui le chevalier vous a supplanté... Monsieur, poursuivit madame de Lignolle, qui ne pouvait deviner la véritable cause de l'embarras que la marquise laissait paraître,

vous pardonnerez à son ami d'imaginer qu'en effet il méritait la préférence; mais au moins je crois, et je ne cherche pas à vous faire un compliment, je crois que vous étiez fait pour qu'on balançât quelque temps entre vous et lui... Monsieur, reprit-elle encore, je vous supplie d'achever la confiance que je ne vous demandais pas; ne craignez rien pour votre secret, vous avez le mien. Madame, répondit le vicomte, enfin déterminé sur la réponse qu'il devait faire à l'embarrassante question; dans un moment de trouble, on se plaint de mille choses... — Ah! je vous en prie, dites-moi quelle maîtresse Faublas vous a... — Madame, je suis, comme monsieur vous le disait tout à l'heure, parent de M. de B***. J'adorais sa femme... — Sa femme! ne m'en parlez pas, je la déteste! — Vous êtes donc un ingrat, car elle vous aime. — Qui vous l'a dit? — Elle-même. — Elle me connaît? — Elle a eu le plaisir de vous voir et de vous parler. — Où cela? — Voilà ce que je ne puis vous dire. — Eh bien! oui, elle a tort de m'aimer; car, je vous le répète, je la déteste. — Peut-on vous en demander la raison? — La raison?... C'est une femme dangereuse... — Ses ennemis l'assurent. — Intrigante... — Les courtisans le publient... — Pas assez jolie pour

faire tant de bruit. — Les femmes le disent. — Galante d'ailleurs. — Elle ne manque ni d'attraits ni d'esprit. Comment ne lui prêterait-on pas quelques aventures? — Quelques! Elle en a eu mille! — Désigne-t-on quelqu'un? — Je le crois! moi qui ne vais pas souvent dans le monde, je lui en connais trois. — Voulez-vous nommer? — Le comte de Rosambert. — Il est bien fait, et elle l'a toujours nié. — La bonne raison!... Faublas. — Oh! celui-là, je ne conteste pas. Le troisième? — M. de***. M. de***! répéta la marquise, que je vis, dans le même moment, plusieurs fois rougir et pâlir. — Oui, M. de***, le nouveau ministre, à qui elle s'est donnée pour obtenir la liberté du chevalier... Ce que je vous dis là vous fait de la peine? Monsieur de***! répéta la marquise avec moins de trouble et un étonnement plus marqué. — Cela vous fait de la peine? Je vois que vous êtes encore bien épris. — M. de***! voici une accusation bien nouvelle. — C'est que l'intrigue n'est pas ancienne. — Mais, au moins, a-t-on quelques preuves? — Comment voulez-vous qu'on en ait? Ils n'ont pas appelé de témoins. — Cependant, madame, vous osez assurer cela? — Monsieur, parce que tout le monde l'assure. — Tout le monde? Chevalier, vous le saviez donc?

— Vicomte... on me l'a dit; mais je ne le crois pas. Cela ne fait rien, me répliqua-t-il d'un air mécontent; vous deviez m'en avertir. — Oui, dit la comtesse, c'est rendre service à un galant homme, que de l'éclairer sur la conduite d'une coquette qui le trompe. Monsieur, je vous plains sincèrement d'être tombé dans les filets de celle-là : vous paraissez mériter de rencontrer mieux... Mais venons à ce qui me touche. Le chevalier ne vous donne plus d'inquiétude?—Pardonnez-moi, madame. — Voyez-vous, monsieur; s'écria la comtesse en me regardant... Il y va donc souvent chez la marquise? demanda-t-elle au vicomte. — Quelquefois. — Voyez-vous, monsieur, vous y allez quelquefois!... Il est donc amoureux d'elle encore?— Encore un peu, je crois.—Voyez-vous, monsieur, vous en êtes amoureux! Cependant, reprit la marquise, il ne faut pas tout à fait s'en rapporter à moi : j'y suis intéressée, je vois peut-être mal.—Oh! vous voyez bien, monsieur, vous voyez trop bien... Faublas, laissez-moi faire; je saurai vous empêcher d'aller chez cette coquette, et de l'aimer!... Nous vous quittons, poursuivit-elle, en s'adressant à madame de B***. Après la scène dont vous venez d'être témoin, je ne vous demande pas le secret, et j'y compte; car tout en

vous, monsieur, prévient favorablement... S'il y avait une troisième place dans mon cabriolet, je me ferais un vrai plaisir de vous l'offrir... Je vous avoue que je serais charmée de cultiver votre connaissance. Venez me voir à Paris. Le chevalier m'obligera, s'il veut bien vous amener... Ou faites mieux, venez seul; vous n'avez pas besoin d'être présenté par personne. Venez, et je vous promets, si cela vous fait décidément trop de peine, je vous promets de ne jamais vous dire de mal de la marquise, quoique ce soit une méchante femme.

Nous partîmes. Je donnai quelques louis au postillon qui nous conduisit à la Croix-Saint-Ouen, où la comtesse l'avais pris, et qui promit de ne rien dire de tout ce qu'il avait vu. Madame de Lignolle aussi crut devoir acheter la discrétion de son laquais *La Fleur*, qu'elle s'était vue forcée de faire le compagnon de son voyage, et par conséquent le confident de nos amours.

Ma jeune amie cependant m'accablait de caresses, que je lui rendais, de reproches que je ne méritais plus, et de questions auxquelles il m'était impossible de répondre. En vain je lui représentais qu'il devait lui suffire que son amant ne fût ni mort, ni blessé, ni forcé de la quitter en quit-

tant son pays ; elle n'était pas contente du secret auquel m'obligeait cette parole d'honneur que je ne devais pas donner, disait-elle.

La conversation tomba naturellement sur le vicomte de Florville. Il est fort aimable, ce jeune homme, s'écria la comtesse, qui paraissait observer curieusement l'impression que ses discours faisaient sur moi. — Fort aimable. — Il a des grâces. — Beaucoup. — De la tournure. — Vraiment. — Une très-jolie figure. — Très-jolie. — Une voix douce comme toi. — Oui. — La sienne est un peu trop claire cependant; il y manque quelque chose. — C'est un enfant. — Sans doute. Que peut-il avoir? seize ans? — Tout au plus. — N'importe, reprit-elle avec affectation, il est charmant. — Charmant. — Il paraît plein d'esprit et de sensibilité. — Comme tu dis, mon amie.

Ainsi je ne parlais que par monosyllabes, de peur de trop parler; et j'affectais beaucoup d'indifférence, afin d'éloigner toute espèce de soupçon.

Voulez-vous bien me répondre autrement? s'écria madame de Lignolle. — Qu'y a-t-il donc? — Il y a que votre sang-froid me désespère. — Mon sang-froid?... — Oui, j'ai l'air d'avoir remarqué ce jeune homme; j'en dis beaucoup de bien, tout

cela ne vous émeut seulement pas. — Je ne vois pas ce qui pourrait me fâcher... — C'est de quoi je me plains. Vous ne témoignez point la moindre inquiétude! — C'est qu'en vérité, mon amie, je n'en puis prendre aucune, lui répliquai-je en riant. — Pourquoi cela? monsieur. Pourquoi n'auriez-vous pas un peu de jalousie? J'en ai bien, moi! — Éléonore, je te répète que le vicomte ne peut m'alarmer. — Ne riez pas, monsieur; je n'aime pas qu'on rie quand je parle raison.

Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi le vicomte?... — Pourquoi?... Parce que c'est... un enfant. — Et vous! ne dirait-on pas que vous êtes vieux? — Et puis ma sécurité se fonde sur l'estime que tu m'inspires. — L'estime! l'estime!... Pas tant d'estime, monsieur, et plus d'amour. Je l'ai souvent entendu dire dans le temps que je n'y comprenais rien : et maintenant que je m'y connais, je sens que cela est trop vrai; on n'est bien amoureux que lorsque l'on est bien jaloux. Devenez jaloux, si vous voulez me plaire. — Soyez donc contente, madame; je vous avoue que je n'étais pas tranquille pendant que vous examiniez le vicomte avec une attention... — Voilà, interrompit-elle en m'embrassant, voilà ce que j'ap-

pelle parler, voilà ce qu'il fallait dire tout de suite... Cependant, Faublas, ne t'alarme pas. Va, je n'admirais le vicomte que pour t'admirer davantage. Je me disais : Il est bien, ce jeune homme, fort bien. Mais mon amant est mieux, beaucoup mieux. Mon amant n'a pas une figure moins charmante, et sa taille est plus belle. On remarque dans son air, dans son maintien, dans toute sa personne, je ne sais quoi de plus imposant, de plus fier, qui étonne sans effrayer... Cela ne m'effraie pas, moi, cela me fait plaisir... de l'esprit! de la sensibilité! Pourrait-il en avoir autant que toi, le vicomte? autant que toi qui, toute la journée, me fais rire, et de temps en temps me fais pleurer!... C'est alors que je suis bien contente, car tu ne te moques pas comme les autres hommes qui rient de nos larmes : au contraire, mon ami, tu me consoles en te chagrinant avec moi; tu sais pleurer, toi, tu sais pleurer... Va, sois parfaitement tranquille. Je te reconnais aussi supérieur à ce joli garçon, que lui-même me paraît l'être à tous ceux que j'ai vus... Dis-moi, ton père, l'aime-t-il, le vicomte? — Beaucoup. — Eh bien! il devrait marier ta sœur avec ce jeune homme-là. Cela ferait un charmant couple. — Voilà une idée qui me paraît toute simple, et que

pourtant je n'aurais pas eue. — Vraiment, je vois à cela quelque obstacle : le vicomte est engoué de cette marquise. C'est bien dommage... Tiens, sais-tu pourquoi je l'ai engagé à venir chez moi? Je vais te le dire; car le moyen de te rien cacher! Il est jaloux de toi, puisqu'il est amoureux de madame de B***. Il me dira si tu vas chez elle. — Fort bien trouvé! — Certainement! je ne suis point la dupe de votre fausse gaieté; ce n'est pas de bon cœur que vous riez. J'ai toujours eu le projet de vous empêcher d'aller chez cette méchante femme, et le hasard vient de m'en offrir un moyen que je ne me consolerais pas d'avoir négligé.

Cependant nous avancions... du côté de Paris, il est vrai, ma Sophie; mais console-toi, c'était aussi du côté de Fromonville. Sophie! j'allais encore chercher dans la maison de ta rivale une de ces nuits que je trouvais si courtes; mais pardonne. Va, je songeais moins aux plaisirs de la nuit prochaine qu'aux délices du jour qui devait lui succéder, de ce jour où, dans les bras de ma femme, je pourrais goûter enfin le suprême bonheur, depuis si longtemps désiré. Réjouis-toi, ma Sophie : Il est vrai que, dans ce moment même, je reçois un baiser de madame de Lignolle; il est vrai que cette douce faveur est la récompense d'un

soupir qu'Éléonore vient de surprendre; mais, ô ma Sophie! réjouis-toi; ce soupir si tendre, il ne m'était pas échappé pour elle!

Nous quittâmes la poste au Bourget, à ce même village où j'avais envoyé Jasmin : les chevaux de la comtesse y étaient restés dans une auberge; nous les reprîmes; ils nous eurent bientôt ramenés dans Paris. On conçoit que Faublas, maintenant vêtu comme il lui convenait de l'être toujours, ne pouvait, sans avoir auparavant changé d'habits, aller chez madame de Lignolle représenter mademoiselle de Brumont : ce fut donc chez madame de Fonrose que nous prîmes le parti de descendre.

Cruels enfants! dit la baronne, d'où venez-vous donc? Nous mourons de faim, répondit la comtesse, faites-nous donner à souper.

Pendant que nous commencions à dépecer la poularde qu'on venait d'apporter, madame de Fonrose disait à madame de Lignolle : Je me suis rendue chez vous à l'heure du dîner. On m'a beaucoup inquiétée en m'apprenant que, désespérée de la fuite de mademoiselle de Brumont, vous veniez de sortir pour l'aller chercher. Il y avait déjà quelques heures, poursuivit-elle, en s'adressant à moi, que M. de Belcour, accompagné de

mademoiselle de Faublas, était venu me faire une courte visite. Tous deux partaient pour Fromonville, persuadés que vous étiez allé vous battre. Ils n'imaginaient pas qu'un intérêt moins cher que celui de l'honneur pût vous empêcher de courir avec eux vous jeter aux pieds de votre épouse. Tous deux tremblent pour vous; tous deux, je ne puis vous le dissimuler, seront en proie aux plus mortelles inquiétudes, si vous ne les avez pas rejoints avant le milieu du jour qui va bientôt paraître.

Déjà la comtesse ne songeait plus à son repas, à peine commencé. Elle interrompit la baronne pour lui déclarer qu'elle ne souffrirait pas que je la quittasse; et elle ajouta qu'il lui paraissait très-étonnant que madame de Fonrose, qui se prétendait son amie, se permît de donner en sa présence même de tels conseils à son amant. La baronne ne fut point embarrassée de se justifier : si vous adorez le fils, dit-elle, j'aime le père. M. de Belcour ne me pardonnerait pas d'avoir contribué, dans une circonstance aussi grave, à tenir son fils éloigné de lui. D'ailleurs, ma chère enfant, qu'exigez-vous du chevalier? qu'il viole inutilement toutes les bienséances! Je suis loin de lui conseiller une infamie; je ne lui dis pas de vous abandonner,

mais d'aller trouver Sophie, de la ramener, et de faire ensuite comme les gens du monde, comme les meilleurs maris, qui savent concilier l'amour qu'ils ont pour leurs maîtresses et les bons procédés qu'ils doivent à leurs femmes. Se conduire autrement, ce serait vous perdre. Je vous demande, par exemple, si le chevalier peut continuer à demeurer chez sa maîtresse, lorsque sa femme n'est plus absente? S'il doit ainsi publiquement afficher le désespoir de l'une et les bontés de l'autre? En supposant que vous fussiez assez aveuglée par votre passion pour attendre de lui cette extravagance, et qu'il fût assez faible pour ne vous la point refuser, je demande si tout le monde ne saurait pas bientôt que M. de Faublas s'est fait demoiselle chez vous, parce qu'il s'ennuyait d'être homme chez lui? Je ne parle pas de monsieur de Lignolle; espérons que le Dieu protecteur des amants fera pour ce mari-là ce qu'il fait communément pour les autres; espérons que ce digne époux sera le dernier de Paris qui apprendra que vous l'en avez rendu la fable; mais sa famille verra-t-elle tranquillement l'ineffaçable ridicule dont chaque jour le couvrira?

Sa famille! Que m'importe sa famille! répondit la comtesse, qui n'avait opposé jusqu'alors aux

prudents avis de la baronne, que des cris, des pleurs, et mille exclamations déraisonnables. Que vous importe! répliqua madame de Fonrosé. Eh! mais, comptez-vous retenir le chevalier, malgré les gémissements de sa veuve, qui ne manquera pas de réclamer en criant au scandale, malgré l'intarissable bavardage de votre sempiternelle tante, qui viendra chaque matin vous radoter ses gothiques principes; malgré le fameux capitaine Lignolle, capable de laisser ses flibustiers pour accourir en poste vous épouvanter de sa large moustache et de sa longue épée; malgré le public aussi, le public jaloux, inconséquent, indiscret, qui va sans cesse ébruitant les folies qu'il devrait taire, et ressuscitant les scandales qu'il faudrait ensevelir; le public, qui, ne respectant personne, et ne se respectant pas lui-même, ridiculise les maris qu'il plaint, protége les femmes qu'il blâme, et condamne sévèrement les fautes dont pourtant il amuse journellement et nourrit sa malignité; enfin, malgré le baron, qui... — Malgré tout l'univers, madame. — Quelle réponse! avez-vous perdu l'esprit, ou croyez-vous que j'exagère? M. de Belcour, dont j'allais vous parler, vous ne le connaissez pas! Il est homme, si vous le poussez un peu, à venir reprendre son fils jusque dans votre

chambre à coucher! — Et moi, si l'on ne craint pas non plus de me porter aux dernières extrémités... — Que ferez-vous? — Je me tuerai. — La belle ressource! Je vous plains... je vous plains, puisque vous ne sentez pas qu'il vaut mieux faire un moment le sacrifice d'un bien précieux, pour le retrouver ensuite et le posséder sans obstacle, que de s'exposer, en le gardant quelques jours de trop, à mourir du regret de sa perte.

Madame de Fonrose parlait encore et parlait vainement, quand nous entendîmes un carrosse entrer dans sa cour. Ce ne pouvait être que celui de M. de Lignolle. J'eus le temps d'embrasser mon amie, de saisir un membre de la volaille et de me sauver dans le cabinet de toilette de la baronne.

Un moment après j'entendis le comte souhaiter le bonsoir à ces dames. Étonné de ce que sa femme, qui mangeait rarement en ville, n'était pas de retour à trois heures du matin, il avait deviné qu'elle soupait chez la baronne, et qu'elle s'y trouvait indisposée. Il lui demanda si elle avait pu rejoindre mademoiselle de Brumont dans la journée. Oui, monsieur, répondit la comtesse, et j'espère qu'elle reviendra chez moi... — Elle y reviendra certainement, interrompit-il, parce que

je l'ai fait promettre à monsieur son père. En attendant, comtesse, songez qu'il est tard ; acceptez une place dans ma voiture, et venez... — Bien obligé, répliqua-t-elle sèchement, je ne compte pas rentrer avant le jour.

J'aurais pu facilement écouter la fin de cette conversation, qui me touchait d'assez près... Sophie, des intérêts plus chers occupent déjà ma pensée. Un moment la séduction toute-puissante de l'objet présent cesse d'agir immédiatement sur moi ; et ce moment décisif peut fixer en ta faveur la victoire trop longtemps incertaine. Ta rivale n'est plus à mes côtés pour me faire oublier tes tourments par ses peines, et ton amour par ses tendresses. Sa voix seulement frappe mon oreille, et ne va pas jusqu'à mon cœur, plein de ton souvenir ! Sophie, je viens de te revoir évanouie, mourante ! J'ai contemplé tes charmes, et me suis pénétré de ton désespoir ! J'ai frémi des maux que tu souffres ; l'idée du bonheur qui nous attend, m'a fait tressaillir.

Quiconque me lit avec quelque attention, doit se souvenir qu'il y a peu de temps une jolie femme de chambre m'a coiffé précisément dans ce cabinet où je me trouve. Il doit se souvenir que, pressé, ce jour-là, du désir de revoir la comtesse

et d'échapper au baron, je me suis fait conduire par un escalier secret dans la cour de madame de Fonrose. Maintenant, au contraire, pour rejoindre mon père et fuir ma maîtresse, je cherche à tâtons le même chemin, dans cette partie de la maison dont je connais un peu les êtres. Me voilà sur l'escalier dérobé, puis dans la cour, et bientôt dans la rue.

Plein d'une tendre sollicitude, M. de Belcour avait deviné ce que tout autre qu'un père n'eût pu prévoir. Comme il n'était pas impossible, avait-il dit en partant, que des raisons particulières me forçassent à repasser par la capitale, le suisse devait veiller toute la nuit pour m'attendre, et mon domestique me tenir une chaise de poste toute prête. On aimait trop le baron et son fils, pour oublier les ordres de l'un et les intérêts de l'autre. En arrivant à l'hôtel, je n'eus qu'à monter en voiture, et mon fidèle Jasmin voulut absolument courir devant moi. Aussi je trouvais à chaque poste des chevaux tout préparés; les postillons, grâce à mes prodigalités, ne se plaignaient pas d'avoir été réveillés trop tôt ; ils m'appelaient monseigneur, et nous allions comme si nous eussions eu des ailes.

L'aurore vint, qui me promit le plus beau jour.

Voilà cette route si péniblement parcourue, la surveille, dans un sens contraire. Quel heureux changement trente-six heures ont apporté dans ma situation! Je ne vais point, sous un ciel étranger, regretter ma patrie; je n'emporte pas le remords d'avoir immolé tel ennemi qui me poursuivait de sa juste vengeance. C'est à Fromonville que mon père, tout à l'heure rassuré, me pressera sur son sein! C'est là que tout à l'heure, ma femme consolée... Nous n'arriverons jamais! Va donc, postillon!... Tout à l'heure je la couvrirai de mes baisers, j'embrasserai ses genoux, je solliciterai le prix de ma tendresse extrême... Il est vrai qu'Adélaïde sera là... Ne pourrons-nous pas la renvoyer, Adélaïde? Quoi! faudrait-il différer jusqu'à la nuit?... Un siècle d'attente!... Mais la nuit! la nuit! Jamais je n'en aurai passé de plus délicieuse!... Que ces rosses me traînent lentement! postillon, va donc!... et demain, demain, je serai sur cette route encore! Mais j'aurai Sophie près de moi! je ramènerai ma femme à Paris! je l'établirai dans la maison paternelle! dans la *chambre de l'hymen*, à côté de celle *du célibat*, qui sera déserte! à jamais déserte! Je ne sortirai plus de l'appartement de ma femme! j'y passerai mes journées, ma vie! je l'entendrai me faire et

me répéter le long récit des maux qui l'ont accablée pendant l'absence! et moi, moi, je lui raconterai cent fois tout ce que j'ai souffert, tous les malheurs qui me sont arrivés.... Tous? non. Je ne lui dirai pas comment la marquise est à plaindre, et quelle tendre commisération je lui garde. Sophie, naturellement soupçonneuse, pourrait s'inquiéter; et je veux non-seulement lui conserver la plus exacte fidélité, mais encore lui épargner les tourments de la jalousie... Je ne lui parlerai pas non plus de la comtesse... la comtesse! elle est maintenant bien seule! bien étonnée! bien triste! elle pleure, elle se désespère, elle m'accuse de barbarie!... Vraiment, je devais au moins lui dire quelques mots, la prévenir, la préparer... Quel train cet homme me mène! postillon, tu vas comme le vent! un moment donc, un moment! Où me conduis-tu si vite? Villeneuve-Saint-George, mon beau seigneur, répondit-il en retenant ses chevaux, route de Fontainebleau, route de Fromonville. — De Fromonville! bon!... Eh bien! quel démon t'arrête? — Dame, n'est-ce pas vous? — Regarde que de temps perdu! allons, des coups de fouet! et va plus vite. — Va plus doucement! va plus vite! accordez-vous. Jusqu'à présent je n'avais pas quitté le grand galop; je ne

puis faire mieux. — Tu as raison, mon ami, tu as raison ; mais, je t'en prie, va plus vite.

La voiture mille fois maudite roule encore pendant sept mortelles heures. Enfin je vois le pont de Montcour, et, sur la route de Fromonville, deux personnes chéries. Bientôt je reçois leurs embrassements et je partage leur joie. L'une me demande si je n'ai pas reçu de coups dangereux; l'autre, s'il faut encore sortir de France. Non, ma chère Adélaïde, je ne suis pas blessé. Non, mon père, nous ne quitterons pas notre patrie... mais courons, je vous prie... Que je vous dois de remercîments! vous avez pu la quitter pour aller au-devant de moi!... Venez, volons, présentez-lui son époux, soyez témoin... Quoi! mon père, vous baissez les yeux d'un air consterné! Quoi! ma sœur, vous pleurez!... c'en est fait!... Sophie!... l'absence!... l'abandon! elle n'a pu résister, elle n'est plus! — Elle respire, s'écrie le baron, mais... Elle vous aime, interrompt ma sœur, mais... — Je vous entends! c'est donc pour la troisième fois que son tyran me la ravit.

Tous deux ne me répondent que par leur silence ; tous deux, attentifs à prévenir l'effet d'un premier mouvement, empêchent que mon désespoir ne me coûte la vie. M. de Belcour se saisit

de mes pistolets et de mon épée; Adélaïde avance un bras tremblant pour soutenir son frère qu'elle voit pâlir et chanceler. Ma chère amie, tu n'es pas assez forte! Faublas vient de tomber presque mourant sur ce même gazon que la surveille il effleurait à peine, quand, pour suivre une maîtresse, abandonnée maintenant, il fuyait d'un pas rapide sa femme, aujourd'hui vainement regrettée!

Adélaïde! ah! je t'en conjure, prends pitié de ton frère!... Mon père! laissez-moi, laissez-moi mourir! Elle m'est enlevée! elle me croit coupable! Sophie ne sait pas qui j'abandonne pour elle; Sophie ne sait pas que je donnerais la moitié de ma vie pour qu'il me fût permis de lui consacrer l'autre moitié... Elle m'est enlevée! elle me croit coupable; laissez-moi! laissez-moi mourir!

Adélaïde cependant me tenait dans ses bras, et me prodiguait les plus tendres caresses : les larmes que je lui voyais répandre, adoucissaient l'amertume de celles que je versais; et mon père calmait mes douleurs en les partageant : Enfant trop cher et trop malheureux, disait-il, les plus ardentes passions ne cesseront-elles point de tourmenter ta jeunesse orageuse? et l'adversité

qui, depuis quelque temps, s'est chargée de te donner elle-même de cruelles leçons; l'adversité ne veut-elle plus me laisser désormais que le devoir rigoureux de t'offrir des consolations ou trop faibles, ou tout à fait impuissantes? O mon fils! je te plains; mais tu me dois aussi quelque pitié.

Mon père, sait-on au moins ce qu'elle est devenue? sait-on sur quelle route son ravisseur la traîne?... Vous ne répondez rien!... Il est donc vrai que je l'ai tout à fait perdue, qu'aucun espoir ne me reste!... Maintenant un long intervalle nous sépare; avant-hier, je l'ai vue là-bas!... là-bas, ma sœur... Tiens, regarde, ma chère Adélaïde, regarde, et tes sanglots vont redoubler... d'ici tu peux la voir, cette grille que j'ébranlai d'une main trop faible, cette grille que j'aurais dû briser... Ta bonne amie était là! elle était là, ma bien-aimée!... Maintenant, un long intervalle nous sépare! Sophie! Sophie! un Dieu persécuteur préside nos amours. On dirait qu'il te montre quelquefois ton époux, seulement pour te faire plus vivement sentir l'ennui de son absence; on dirait qu'il me permet quelquefois de t'apercevoir, seulement pour réveiller dans mon cœur le désespoir de ta perte : oui, le cruel, de temps en temps, ne nous rapproche, qu'afin de se donner l'affreux

plaisir de nous séparer aussitôt... Je fuis à Luxembourg, mon amante m'y suit : peu d'heures après, elle retrouve un père qui, le lendemain, l'arrache à son époux ! A travers mille périls, je pénètre jusqu'au couvent qui la renferme : il ne m'est permis de l'admirer qu'un moment ! Enfin, le hasard me conduit près de sa prison nouvelle ; un cri douloureux m'avertit que ma femme est là, qu'elle me reconnaît ; moi-même je l'entrevois, je l'entrevois mourante, et cependant l'honneur... l'honneur ? du moins je le croyais. Fatale marquise ! ce n'est pas la première fois que tu fais nos malheurs... L'honneur impérieux m'entraîne ; et quand je reviens, j'ai tout perdu ! Le ravisseur de Sophie... Est-il possible qu'un père soit à ce point dénaturé ? Le barbare ! que reproche-t-il encore à son adorable et malheureuse fille ? De quelle faute m'accuse-t-il, que n'ait réparée mon hymen ? de quel crime, que mes revers n'aient expié ? Pourquoi veut-il que deux époux amants périssent consumés de leurs vains désirs ? pourquoi veut-il précipiter ses deux enfants dans le même tombeau ! O mon père ! mon père !

Cette fois, dit-il, du Portail ne s'est point éloigné de nous, sans m'instruire de ses motifs et de ses résolutions. Une lettre qu'il a laissée pour

moi... — Une lettre! Voyons, voyons donc. — Mon ami, commençons par gagner le prochain village.

Nous entrâmes dans une auberge de Montcour. Le baron voulait lire lui-même la lettre de mon beau-père; mais obligé de céder à mes instances, il me la confia.

« Puisque votre fils vient de découvrir encore » ma retraite, puisqu'il s'obstine à poursuivre » partout ses victimes, il faut, monsieur le baron, » que je vous instruise enfin de tous les malheurs » de ma fille; il faut que je vous apprenne des » horreurs.

» Vous savez dans quel piége presque inévita- » ble Sophie fut attirée; vous n'oublierez jamais » en quels lieux et comment l'infortuné Lovzinski » retrouva sa Dorliska si désirée, sa Dorliska, » moins digne de blâme que de pitié, même au » sein du crime. Baron, l'enlèvement de cette en- » fant malheureuse autant que responsable, n'était » pas le plus grand des forfaits de votre indigne » fils... »

Le plus grand des forfaits de votre indigne fils! Quelles expressions! quel horrible mensonge! Vous-même, mon père, vous-même frémissez de cette injure!... Monsieur le baron, je

vous proteste qu'elle sera lavée dans le sang du calomniateur... Mais que dis-je ? Il est votre ami, il est le père de Sophie... Rassure-toi, ma sœur; mon père, rassurez-vous, excusez le premier transport de la surprise et de la colère. Excusez... — Donnez, me dit le baron; donnez, que je finisse cette lecture. — Oh ! non... Permettez... je vous en supplie !

« Le jour que je lui donnais son amante, à » l'instant même où tout se préparait pour leur » union, j'entends, dans la principale rue du » Luxembourg, un étranger demander le cheva- » lier de Faublas; et malgré son travestissement » nouveau, je reconnais celle qui la première » forma votre fils dans l'art détestable de corrom- » pre des femmes et de tromper des maris. Elle » accourait, comme ils en étaient sans doute con- » venus ensemble, rejoindre au lieu de son exil » le meurtrier de son époux... »

Grands dieux !... mon père, je vous jure qu'il n'en est rien ! j'ignorais que la marquise dût me suivre à Luxembourg. J'ignorais... — J'aime à le penser, mon ami. Je ne puis vous croire capable des noirceurs que du Portail a si promptement supposées. Mais il est père, et père malheureux; nous devons l'excuser, le plaindre, nous efforcer

de le retrouver et de le fléchir. Continuez.

« A cette apparition fatale, je pressens tous les » malheurs qui menacent ma Dorliska ; je ne vois » qu'un moyen de l'arracher au pressant danger » d'un opprobre et d'un abandon publics ; et ce- » pendant j'arrive au temple, ne sachant encore » si je dois me hâter de prendre un parti qui me » semble extrême. Une audacieuse rivale qui ne » respecte rien, que rien n'étonne, paraît presque » en même temps que nous à l'autel de l'hymé- » née. La sacrilége qu'elle est ! c'est à la face du » Dieu qui reçoit les serments des époux, qu'elle » vient sommer celui-ci de violer tous les siens !

» Cependant, qu'espérait-il, votre cruel fils, le » digne élève d'une femme sans pudeur, le lâche » suborneur d'une fille sans défense ? Qu'espé- » rait-il, quand il arrachait l'une à la respectable » retraite que ses vertus embellissaient, quand il » obtenait de l'autre l'éclatant sacrifice d'un » monde corrompu dont elle était l'idole ? Ce » qu'il espérait ! se donner en spectacle à toute » l'Europe ; s'enivrer de la gloire de traîner, en- » chaînées au même char, une fille séduite, une » femme adultère ; associer ses deux maîtresses à » de semblables plaisirs, à une ignominie pa- » reille ; promener de contrées en contrées ma-

» demoiselle de Pontis, partageant un amant
» banal et le mépris public avec la marquise
» de B***! »

Mademoiselle de Pontis partageant le mépris public avec la marquise de B***! Ah! mon père, quelle imposture! Ah! ma sœur, quel blasphème!...

« Tels étaient ses desseins, que j'ai prévenus,
» que j'ai renversés. Grâce à ma vigilance, Dor-
» liska fut sauvée; mais les événements ont d'ail-
» leurs justifié tous mes soupçons. Jamais on
» n'a su bien précisément ce que la marquise était
» devenue pendant les six semaines que votre fils
» a passées dans les environs du Luxembourg :
» sans doute ils y vivaient ensemble... »

Est-ce vrai cela, me dit Adélaïde? — Ma sœur, il est vrai que madame de B*** venais me voir de temps en temps; mais je ne savais pas que c'était elle qui me rendait visite. — Comment ne le saviez-vous pas, mon frère? — Mon amie... voilà ce que je ne puis t'expliquer; ce serait trop long. Je ne suis pas contente de cette réponse, répliqua-t-elle, je la trouve obscure; ce qui me fâche davantage, c'est que M. du Portail ait quelquefois raison, quand il vous fait de tels reproches : cela prouve que vous avez réellement de grands torts

avec ma bonne amie. Je vous impatiente, mon frère? Eh bien! voyons, finissez.

« Chacun la vit effrontément reparaître à la » cour, quelques jours, après le retour de son » amant dans la capitale; et si toutes ses intrigues » ne purent empêcher que le chevalier ne fût mis » en prison, personne du moins n'ignore que c'est » en se prostituant qu'elle vient de l'en faire sor- » tir... »

En se prostituant!... Non, mon père, non, je ne puis me le persuader! Il me serait trop doulou- reux de le croire. — Insensé! me répondit-il; que m'importe, je vous prie, la douleur que vous en pourriez ressentir? Lisez, lisez donc!

... « Quel usage a-t-il fait de sa liberté? So- » phie ne revenant pas, il a fallu qu'une autre » prît sa place. Le chevalier de Faublas n'est pas » homme à se contenter d'une seule conquête : » deux victimes à la fois, deux victimes au moins » lui sont nécessaires. Ce que je ne comprends » pas, c'est qu'après avoir tout récemment décou- » vert ma retraite, il ait jugé convenable d'y venir » montrer à Sophie la nouvelle rivale qu'il lui » préfère. »

Que je lui préfère! tandis que c'est pour Sophie que j'abandonne la comtesse! la comtesse qui

maintenant m'appelle et gémit!... la comtesse! Ah! mon père, si vous saviez combien je lui suis cher! comme elle est sensible! comme elle est aimable! comme... Le baron m'interrompit : Monsieur, pensez-vous à ce que vous me dites? — J'ai tort, mon père, j'ai tort... mais c'est qu'aussi je me trouve dans la position la plus embarrassante... Pardon, cent fois pardon.

... « Cette inconcevable démarche dont je ne » devine point les motifs, renferme apparemment » quelque autre mystère d'iniquité que l'avenir » découvrira. Quelle est cette jeune personne » près de laquelle j'ai reconnu votre fils sous des » habits trompeurs? Une fille simple que son » innocence ne pourra sauver, ou une femme sans » expérience dont il va corrompre les vertus nais- » santes. Quel est cet homme d'un âge mûr qui » les accompagnait? Un époux malheureux qu'il » couvrira de ridicule et d'opprobre, ou un père » confiant dont il trahira l'amitié.

» Baron, vous êtes père aussi; mais vous pa- » raissez ne vouloir jamais vous en souvenir. Je » ne garderai point avec vous de vains ménage- » ments, je vous parlerai sans détour; votre in- » dulgence est inexcusable. Mon ami, craignez » d'être bientôt réduit à la pleurer en larmes de

» sang; craignez que le ciel, enfin lassé, ne pu-
» nisse en même temps les désordres du fils et
» l'excessive faiblesse du père; craignez qu'un
» jour, dans sa colère, il n'envoie un vengeur à
» ma fille, et à la vôtre un séducteur... »

Un vengeur à sa fille!... Du Portail, je le verrai, ce vengeur que vous m'annoncez? Du Portail, s'il tarde trop à venir, Faublas l'ira chercher! — Calmez-vous, s'écria le baron; tout à l'heure vous promettiez... — Quoi! monsieur, non content de me menacer indirectement, il ose encore insulter ma sœur! Un séducteur à ma chère Adélaïde! — Voyez, mon ami, combien les passions peuvent nous rendre inconséquents et cruels : la seule idée qu'Adélaïde puisse être séduite met son frère en fureur! Il ne la pardonne point à celui dont la fille, pleine d'amour pour la vertu, fut entraînée cependant aux plus condamnables excès d'un amour criminel! Faublas, pour un soupçon qu'il trouve injurieux, parle de s'armer contre son beau-père; et pourtant, à Luxembourg, Lovzinski ne songea point à venger, sur un étranger ravisseur, les égarements de sa Dorliska! — Permettez, mon père... que je sache enfin ses résolutions.

« Que mon exemple au moins vous soit un
» avertissement utile; je contribuai moi-même

» aux égarements du chevalier, et quoique j'en
» eusse été le complice involontaire, je ne tardai
» pas à m'en voir puni. Tous les maux qui m'ac-
» cablent me sont venus de cet ingrat jeune
» homme et de sa fatale maîtresse, dont je vis
» tranquillement les criminelles amours. Bientôt,
» engagé dans une injuste querelle, j'eus la dou-
» leur d'enfreindre la plus sage loi d'un État hos-
» pitalier qui m'avait rendu des amis et presque
» une patrie; mes mains souillées du sang de
» l'innocent, firent triompher la mauvaise cause (1);
» moi-même, enfin, j'escortai ma fille qu'on enle-
» vait, j'aidai son ravisseur à la déshonorer.

» Ah! combien elle est moins à plaindre que
» moi, l'épouse adorée, dont il y a douze ans je
» déplorais la fin tragique! Tranquille, elle repose
» dans les forêts de la Sula : une mort prématu-
» rée l'a soustraite aux plus cruelles infortunes
» de sa fille et de son ami.

» Grâces cependant te soient rendues, Provi-
» dence éternelle, dont il faut toujours bénir les
» décrets; grâces te soient rendues, divinité misé-
» ricordieuse, jusque dans tes rigueurs. Tu vou-

(1) Rappelez-vous qu'à la Porte Maillot, où je blessai le marquis, du Portail tua son adversaire.

» lus que Lovzinski survécût à Lodoïska, pour
» offrir un jour à sa fille abusée, des secours...
» hélas! bien tardifs; pour empêcher du moins
» sa honte complète, son avilissement prochain;
» pour sauver à Dorliska les dernières humilia-
» tions que lui gardait son séducteur impitoyable.

» Oui, ma fille déshonorée ne fut point avilie.
» Ma fille peut faire encore la consolation, la joie,
» l'orgueil de son père... »

Ici mes sanglots m'interrompirent un moment: oui, m'écriai-je ensuite, l'orgueil de son père, et de sa famille et de son époux! puis en passant un mot qu'un père n'aurait dû jamais écrire, qu'un époux ne devait pas répéter, je relus cette phrase qui calmait un peu mes ressentiments et ma douleur, cette phrase en faveur de laquelle l'amant de Sophie pardonnait à du Portail les horreurs imputées au fils du baron de Faublas. Je relus:

« Oui, ma fille ne fut point avilie. Ma fille
» peut faire encore la consolation, la joie, l'or-
» gueil de son père. Adorable enfant! son excuse
» est dans les vertus qui lui restent, dans les
» regrets qu'elle donne aux vertus qu'elle n'a
» plus... »

Les regrets qu'elle donne!... Quoi! Sophie, se pourrait-il?... des regrets! Hélas! j'aurais cru que

l'absence devait seule les exciter! Voilà le coup le plus sensible à mon cœur.

Mes larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance. Adélaïde pleurait aussi; mais le baron paraissait vouloir reprendre l'épître fatale, je me fis violence pour achever sa pénible lecture; et comme tout à l'heure, en répétant une phrase consolatrice, j'eus soin d'en omettre quelques mots, qui, selon moi, n'auraient pas dû s'y trouver.

... « Son excuse est dans les vertus qui lui res-
» tent, dans les... et, le dirai-je? dans la foule des
» avantages inappréciables dont la nature fut
» prodigue envers son séducteur, envers cet éton-
» nant jeune homme que nous eussions tous ad-
» miré, s'il eût tenté pour le bien la moitié des
» efforts que le mal a dû lui coûter, s'il eût voulu
» convenablement appliquer à l'exercice de la
» vertu les rares qualités dont il abuse pour le
» crime.

» Baron, je vous ai rendu compte de mes trop
» justes motifs; il ne me reste plus qu'à vous ap-
» prendre mes résolutions irrévocables.

» De l'impénétrable retraite où je me réfugie,
» j'aurai toujours les yeux ouverts sur mon per-
» sécuteur... Ma Dorliska m'est infiniment chère;
» j'adore en elle la vivante image d'une épouse

» tous les jours regrettée... Jugez si je ne souhaite » pas ardemment son plus grand bonheur... Ah! » qu'avec transport j'immolerais à ses plus chers » désirs le ressentiment de mes propres injures! » Mais celui qui séduisit son amante n'obtiendra » sa femme qu'après l'avoir méritée, et quiconque » abusa la jeunesse de Sophie ne trompera pas » mon expérience. Que le chevalier n'essaye donc » point de me donner le change. J'ai trop appris » à le connaître, j'ai trop appris à redouter son » artificieuse maîtresse, pour m'arrêter jamais » aux simples apparences. En vain prendrait-il » maintenant la peine d'afficher les bonnes » mœurs, je ne verrai dans sa conduite que de » l'hypocrisie, tant que la marquise vivra dans le » monde. Baron, je vous en donne ma parole » d'honneur : Faublas, parût-il entièrement revenu » de ses égarements, ne reverra Sophie qu'après » que le ciel aura, dans sa justice, ordonné l'em- » prisonnement ou la mort de madame de B***.

» Mais je m'arrête à des suppositions qui me » flattent sans m'aveugler. Je parle d'un amende- » ment que je n'espère pas. Sans doute un Dieu, » trop équitable pour encourager les grands dés- » ordres par l'impunité, garde à la marquise une » éclatante catastrophe. Mais l'exemple de son

» châtiment, vînt-il en ce jour même épouvanter
» toutes celles qui lui ressemblent, serait donné
» trop tard pour votre fils. Votre fils, d'abord cor-
» rompu, devint aussitôt corrupteur. Il se per-
» vertira de plus en plus dans la société de ses
» dignes amis, libertins par principes. On le verra
» méditer froidement avec eux ces basses noir-
» ceurs qu'ils ont appelées des *roueries*. Au
» défaut des époux et des pères, qui savent
» rarement venger leurs affronts, l'ennui, les
» infirmités, les chagrins attaqueront bientôt son
» adolescence épuisée. Jeune, il doit vieillir ; il
» doit, s'il n'attente pas lui-même à ses jours,
» tomber par le fer ennemi ; il doit périr avant le
» temps.

» Moi, cependant, j'aurai travaillé sans relâche
» à guérir ma fille de sa fatale passion. Le même
» Dieu qui poursuit les méchants, veille sur les
» justes. Sophie, lorsque son persécuteur descen-
» dra, déchiré de remords, dans la nuit du tom-
» beau ; Sophie, à ses propres yeux réhabilitée,
» ressuscitera pour une vie nouvelle : mes soins
» aussi contribueront à fermer les plaies de son
» cœur. Après d'affreux orages, je verrai de beaux
» jours renaître pour elle ; ma Dorliska reportera
» sur moi toutes ses affections moins vives et plus

» douces. Le moment heureux viendra, où sa » raison pourra lui confirmer ce que déjà lui dit » son excellent naturel : une fille comme elle n'a » rien à regretter, quand il lui reste un père tel » que moi.

» Je suis avec une estime, que les torts de votre » fils n'ont point altérée, monsieur le baron, votre » ami,

» Le comte LOVZINSKI. »

L'étonnement, l'inquiétude, le désespoir même m'avaient soutenu pendant cette longue et cruelle lecture. Après l'avoir achevée, je recueillis toutes mes forces pour demander à M. de Belcour jusqu'où ma femme avait été suivie ; et dès qu'il m'eut appris qu'on avait perdu ses traces *à la Croisière* (1), je me trouvai mal.

Cet évanouissement dura peu. Je me ranimai par les soins de ma sœur, je repris courage à la voix de mon père. Mon père, me flattant d'une espérance que peut-être il n'avait pas, me pressait de commencer moi-même, avec ma sœur et lui, des recherches qui seraient, disait-il, plus heu-

(1) *La Croisière* est à quatre lieues au-dessous de Montargis.

reuses. Tandis qu'il me parlait, un papier, tombé presque sous mes pieds, à côté de ma chaise, s'attirait toute mon attention. C'était la lettre de mon beau-père, que le baron, tout occupé de mon état, avait oublié de reprendre. Je songeais à m'en emparer sans qu'il en vît rien; j'y réussis avec assez de bonheur, et je me sentis plus content que si j'eusse acquis le plus rare trésor. Elle était affreuse, cette lettre; mais elle était injuste : je m'y trouvais bien maltraité; mais à chaque ligne on me parlait de Sophie. Cet écrit si cruel et si cher, je le repris donc. Ah! Faublas; ah! malheureux, où devais-tu le perdre et le retrouver.

Cependant un accident imprévu menaçait de nous retenir à *Montcour*. Comme nous venions de monter tous trois en voiture, pour aller du moins jusqu'à ce village de la Croisière, Adélaïde, trop délicate pour supporter en même temps et les fatigues d'une longue route, et les chagrins de son frère, et ses propres agitations; ma chère Adélaïde se sentit fort indisposée.

Mon père, ces clochers que vous voyez d'ici, je les reconnais, ce sont les clochers de Nemours. Il nous faut tout au plus vingt minutes pour arriver dans cette ville, où nous trouverons tous les secours dont ma sœur peut avoir besoin,

Nous allâmes y descendre dans une auberge. Il y avait à peine un quart d'heure que nous y donnions nos soins à notre chère Adélaïde, qui paraissait très-incommodée, lorsqu'un courrier vint me demander. Il me remit un billet écrit d'une main inconnue, et conçu dans ces termes :

« Monsieur le chevalier est averti, de la part du » vicomte de Florville, que M. du Portail, qui, » sur le soir d'avant-hier, avait quitté la poste à » *la Croisière*, l'a cependant reprise à *Montargis*, » au milieu de la nuit suivante. »

Venez, mon père, courons! volons!... — Votre sœur, me dit-il, est-elle en état de nous suivre? et puis-je laisser dans une auberge ma fille seule et malade? — Vous avez raison... Que je suis moi-même fâché de la quitter!... Cependant, mon père, un intérêt si pressant m'appelle!... Ah! permettez-moi de partir sur-le-champ... que mon domestique seulement m'accompagne... Vous avez mes pistolets et mon épée; donnez-les à Jasmin, défendez-lui de me les confier. Vos ordres seront respectés... Croyez pourtant que cette précaution est bien inutile; rendez-moi mes armes, et soyez tranquille, je ne m'en servirai ni contre moi, ni contre le père de Sophie. Ne craignez rien de ma vivacité, si je le rencontre; si je

ne le rencontre pas, ne craignez rien de mon désespoir... L'époux de Sophie ne l'obtiendra de du Portail que par une prompte justification, par des prières, s'il le faut, par des larmes!... Je renonce à tout autre moyen... Votre fils, soit qu'il ne puisse rejoindre son beau-père, soit qu'il le trouve toujours injuste, toujours inflexible: votre fils, dût-il être à jamais le plus malheureux des amants, vivra du moins pour sa sœur et pour vous. M. le baron, Faublas le promet à son père! le chevalier le jure, foi de gentilhomme!

M. de Belcour, combattu de plusieurs inquiétude, ne put, aussi promptement que je l'aurais désiré, se résoudre à prendre un parti. Peut-être il était effrayé du danger de livrer à lui-même un jeune homme impétueux, que de nouvelles adversités semblaient devoir éprouver encore; mais sans doute il fut enfin déterminé par la crainte plus grande des excès auxquels pouvait me porter ma douloureuse impatience, s'il s'obstinait à me retenir près de lui. Il ne m'accorda néanmoins la permission si vivement sollicitée, qu'après m'avoir fait répéter plusieurs fois que, si j'avais le bonheur de faire quelque découverte, je l'en instruirais aussitôt; qu'au contraire, je me hâterais de revenir près de lui, dès qu'il deviendrait probable

que de plus longues recherches seraient inutiles, et qu'enfin, dans tous les cas, je ne laisserais point passer un seul jour sans lui donner de mes nouvelles.

Adieu, ma sœur, ma chère Adélaïde, adieu. Va, je suis désolé de te laisser dans l'état où je te vois... Mon père, vous aurez la bonté de m'envoyer son bulletin jour par jour, n'est-il pas vrai?

Lorsque ainsi je m'inquiétais de la santé d'Adélaïde, la mienne n'était guère meilleure. Deux journées remplies par de pénibles exercices; près de quatre-vingts lieues faites en moins de trente-six heures; de deux nuits, l'une entièrement perdue dans le travail d'un voyage, l'autre trop bien employée dans les jeux de l'amour; enfin, les agitations du cœur, plus accablantes cent fois que les fatigues du corps; tout cela devait avoir épuisé mes forces : aussi je n'en trouvais plus que dans mon courage et dans mes espérances.

Quelque diligence que nous eussions faite, nous n'arrivâmes qu'à sept heures du soir à Montargis, où nous ne trouvâmes pas un cheval dans les écuries de la poste. Le même malheur venait de m'arriver à *Puy-la-Lande;* mais j'avais forcé le postillon de *Fontenay* à pousser plus loin. Ici, malgré mes offres, mes prières, mes menaces, le

paresseux, mille fois maudit, refusa d'avancer, et, l'*ordonnance* à la main, me fit voir que je ne pouvais, en aucun cas, l'obliger à passer deux relais de suite.

Pendant que mon domestique appelait tout l'enfer à mon secours, je prenais des informations: le maître de poste me disait bien qu'en effet un homme d'un âge mûr, une très-jeune fille et deux femmes étrangères étaient venus lui demander des chevaux au milieu de l'avant-dernière nuit; mais il ajoutait qu'ils ne s'étaient fait conduire qu'à une demi-lieue de là, dans un chemin de traverse, où ils avaient mis pied à terre. J'interrogeai le postillon qui les avait menés; cet homme, ne pouvant m'apprendre ce qu'ils étaient devenus, offrit du moins de me conduire précisément à l'endroit où il les avait laissés. Il y fallait aller à pied; je m'y déterminai, quoique excédé de fatigue... Hélas! et je pris une inutile peine; personne n'avait vu ma Sophie!

Triste, désolé, mais ne pouvant renoncer à mon dernier espoir, je m'efforçai de me persuader que, dans la crainte d'être poursuivi, du Portail, au moyen de quelques relais disposés exprès, avait pu faire un long détour, pour aller reprendre la poste quelques lieues plus loin, sur la même

route. J'envoyai donc Jasmin chercher des chevaux à la poste prochaine, et lui recommandai de les amener le plus promptement possible à telle auberge de Montargis, que lui indiqua le postillon qui, seul, allait m'y conduire.

Monsieur, me dit la fille de l'hôtellerie, voulez-vous souper? — J'en aurais grand besoin; je n'en ai pas la moindre envie. Je veux une chambre... de la lumière... et qu'on me laisse tranquille.

Tranquille! quand l'amour élevait dans mon sein les plus furieuses tempêtes! quand la fièvre me faisait déjà transir et brûler! Tranquille!

Où l'irai-je chercher?... Le moment approche qui va détruire ma dernière espérance... Du Portail a trente-six heures d'avance sur moi, il paraît n'avoir rien négligé pour échapper à mes poursuites... je ne la retrouverai pas.

Il semble qu'ils se soient tous réunis pour conjurer ma perte... Cet impertinent maître de poste! n'avoir pas un cheval dans ses écuries!... et cet insolent valet, qui refuse de crever à mon service quatre détestables rosses que j'offre de lui payer dix fois plus qu'elles ne valent! Mais Jasmin, Jasmin me désespère plus qu'eux tous! le maraud ne reviendra point... les heures précieuses s'envolent... Je ne la retrouverai pas.

Les événements aussi combattent contre moi. Il faut que madame de B*** se fasse une fâcheuse affaire, justement quand j'ai le plus grand besoin de ses secours tout-puissants; il faut que ma sœur tombe malade au moment où le le baron demeurait mon unique appui. C'en est fait, l'étoile favorable qui veillait sur mes entreprises m'a retiré son influence. Il est à jamais passé, le temps des succès. La fortune jadis prévenait mes moindres désirs; maintenant elle se plaît à contrarier mes plus importants desseins; moi, dont chacun eût envié le sort il n'y a pas un an, je vais devenir incessamment l'objet de la pitié générale.

De la pitié générale! Oui, je suis en effet le plus infortuné des hommes... je ne la verrai plus... Non content de me l'enlever, il travaille, dit-il, à sa guérison, et c'est en m'imputant mille atrocités... Pourrait-elle un moment penser que j'en fusse capable? Croirait-elle me devoir ses ressentiments... ou son mépris, pire que sa haine!... Son mépris! le mépris de Sophie! Cette idée me révolte et m'accable.

Quelqu'un eût-il jamais de plus malheureuses amours? Il suffit qu'une femme me distingue et m'intéresse, pour qu'aussitôt les hommes, le hasard et le sort lui déclarent une guerre cruelle...

Madame de B***, qu'ils accusent tous, madame de B*** que poursuit leur implacable inimitié, qu'a-t-elle fait de si répréhensible?... Elle m'a trop aimé. Voilà le crime qu'ils ne lui pardonneront pas! Et cette femme, déjà trop punie, on m'impose la loi de ne la plus voir! on prétend me forcer à la détester! Ce n'est pas assez que j'aie déshonoré sa jeunesse, flétri ses beaux jours, peut-être avancé leur terme, on veut que je m'en applaudisse! on veut que je lui souhaite une mort prématurée! Quelle barbarie!... Leur jalouse rage attaquera bientôt aussi la comtesse, car elle m'adore, et je la chéris... La comtesse! elle est enceinte la comtesse! O mon enfant!... Mon enfant? Hélas!... non jamais, jamais mon père ne l'appellera son fils; ma Sophie ne l'élèvera point, Adélaïde lui refusera ses caresses, il ne portera pas le nom de Faublas... et sa naissance coûtera peut-être à sa mère l'honneur et la vie!... Mais celle-ci, dieux cruels, dieux persécuteurs, celle-ci du moins respectez-la! c'est mon amante légitime, c'est mon épouse idolâtrée, c'est ma Sophie... en vain je les implore; contre elle ils arment déjà son propre père, ils ordonnent le parricide... Je vois l'absence et la calomnie creuser une tombe!... je vois ma femme y descendre à quinze ans... et je

reconnais mes destins : la plus chère victime devait être immolée la première !

Ainsi l'amour, qui m'avait donné les plaisirs et promis le bonheur, l'amour ne me laissera que des regrets amers, des chagrins inconsolables, et, pour comble d'horreur, j'aurai coûté la vie à toutes celles qui m'auront aimé !... Malheureux !... Vengeons leurs premières douleurs, et prévenons leurs derniers tourments ; prévenons leurs trépas par le mien... par un suicide !... Oui, ce sera le crime du sort... Immolons Faublas, pour sauver ses trois amantes : sauvons-les, en séparant leurs destinées de la mienne... du moins je ne périrai pas tout entier. Elles pourront m'oublier et vivre... M'oublier ! Jamais. Ni Sophie, ni la comtesse, ni la marquise, ni personne. Il restera de moi, pour tout le monde, le souvenir de mon dévouement... Cependant les époux, joyeux du deuil de leurs moitiés, vont s'applaudir de ce que je n'ai pas vécu plus d'un jour. Les pères, effrayés pour leurs fils, ne manqueront pas d'exagérer les fautes de ma vie et les horreurs de ma mort ; ils se plairont à remarquer surtout qu'à peine j'ai paru sur la terre. Mais que m'importent le triomphe et la cruelle joie de ceux-là, les terreurs et la fausse pitié de ceux-ci ? Que m'importe ?... Ah ! qu'une

fois, une fois seulement, deux amants, dignes de l'être, deux vrais amants, devant ma tombe un instant arrêtés, se rappellent, avec mes courtes erreurs, le trépas glorieux qui les aura toutes expiées; qu'ils m'accordent une plainte; qu'ils me donnent une larme; que, dans le premier mouvement de leur commisération, ils se disent : *Ce généreux jeune homme, il mourut pour plusieurs ! N'eût-il pas mérité de pouvoir n'en aimer qu'une, et de vivre pour son bonheur?* Que deux amants le disent, qu'Éléonore et Sophie le répètent, mes mânes seront consolés.

Mais mon père, qui le consolera?... Mon père! Pourquoi me laisse-t-il à moi-même dans ces moments affreux?... pourquoi souffre-t-il qu'on m'arrache Sophie?... du Portail, tu me la rendras... tu me la rendras, ou ton sang... Insensé! tu parles de le soumettre, et tu ne peux pas même le rejoindre! et de sa retraite, qu'il dit impénétrable, Lovzinski brave tes menaces, impuissantes comme tes recherches!... C'est à toi de mourir.

Poignants regrets d'un bien perdu sans ressource, cruel désir d'une vengeance impossible, que vous m'êtes insupportables! comme vous déchirez un cœur fait pour les passions douces!... Vainement je voudrais me dérober à vos fureurs...

Poursuivi d'affreuses pensées !... environné de spectres horribles !... sont-ce les remords ?... sont-ce les furies ?... Quels transports m'agitent ?... je me sens des forces extraordinaires ! je me sens une rage égale à mes forces !... Cet enfer qu'ils appellent le monde, je puis l'anéantir !... Je puis m'ensevelir sous ses débris ! je le puis ! je le veux !... Malheureux ! que vas-tu faire ?... arrête !... Éléonore, que tu vas immoler !... et Sophie ! Sophie !... ton amante, ton enfant, ta femme, la marquise aussi, te supplient de les épargner... ton père et ta sœur embrassent tes genoux... ma main tremble, mes forces m'abandonnent... Asseyons-nous... Que j'ai chaud ! que j'ai soif ! Ah ! mon Dieu !

La voilà cette lettre où mon injuste beau-père lui-même annonce ma tragique fin ! Je retombe sur le sinistre passage : *Il doit, s'il n'attente pas lui-même à ses jours, tomber par le fer ennemi ; il doit périr avant le temps!* Barbare ! tes prédictions sont des ordres, des ordres que je vais accomplir ! Mais toi-même, tyran farouche, tu ne pourras me refuser quelque pitié, quand tu verras qu'avant d'exécuter l'arrêt fatal, je l'ai presque effacé par mes pleurs.

Qu'il est triste, ce calme qui règne autour

de moi! qu'il est effrayant, ce profond silence!... Un désespoir concentré!... l'image du trépas!... Pourquoi suis-je seul ici!... où donc est ma sœur? qui peut retenir mon père? que fait la marquise? mon Éléonore, qu'est-elle devenue?... comment ne se sont-ils pas réunis pour empêcher qu'il ne me l'arrache encore.. ou pour le forcer à me la rendre? Mais tous, en même temps, me délaissent... toutes les consolations me manquent à la fois... Je n'ai plus de parents, plus d'amantes. Ceux de mes amis qui songent à moi, m'évitent; ceux qui ne me fuient pas, m'oublient. Me voilà seul, absolument seul dans l'univers!... Eh bien! la mort me reste! La mort est moins affreuse que l'état où je suis.

O mon père! j'oubliais ainsi mes promesses; un des pistolets que vous m'aviez rendus, venait d'être posé sur une même table, à côté de la lettre de du Portail. Je trouvais je ne sais quel affreux plaisir à contempler, l'un auprès de l'autre, l'arrêt et l'instrument de ma mort. Plongé dans le dernier accablement du désespoir, je n'éprouvais plus ni combats, ni remords, ni terreur : mon heure, peut-être, était venue!

Tout à coup la porte s'ouvre; et qu'on devine qui se précipite vers moi, qu'on devine qui je

presse sur mon sein, qui me prodigue ses caresses, qui j'accable de mes remercîments ! Regarde, me dit-elle, tu me donnes volontairement les plus grands chagrins, et j'accours pour consoler tous les tiens : dès que tu le peux, tu m'échappes, et je ne me lasse pas de venir à toi la première !

Un moment, peut-être, vous avez espéré que j'embrassais la plus chérie des trois. Hélas ! non ; Sophie ne m'était pas rendue ; mais je retrouvais cette femme, presque autant que la mienne, jeune, jolie, sensible et malheureuse, je retrouvais madame de Lignolle !

Vous connaissez mes impatiences et son étourderie, ma prompte ardeur et ses vivacités. Doucement serré dans ses bras, pouvais-je encore songer à m'endormir d'un éternel sommeil ? Une autre envie que celle de la destruction faisait déjà bouillonner mon sang, et la fièvre du désespoir tournait tout entière au profit de l'amour.

Tout le monde sait en quel mauvais état se trouve ordinairement le meuble principal qui garnit toujours la chambre d'une auberge. Or, qui se chargera d'excuser la comtesse et le chevalier, qu'un même désir entraîna sur le grabat le plus misérable ? Je pourrais, pour leur justification commune, observer que les lits les plus chers

à Morphée ne sont pas les plus agréables à Vénus; mais cette fois je passe condamnation sur un fait que je tiendrais secret, si le fil des événements ne me forçait à le raconter. Je dirai donc qu'il y eut ici, de la part du ministre et de la victime, une précipitation également condamnable; j'avouerai que celle-ci fut, avec trop d'irrévérence, immolée au pied d'un autel qui n'avait pas même de rideaux; j'avouerai surtout, qu'avant de commencer le sacrifice, Faublas devait du moins fermer l'entrée du temple aux profanes.

Nous mourions pour la divinité dont tous les feux nous embrasaient, quand on vint nous troubler dans son culte. La porte de la chambre s'ouvrit tout à coup, quelqu'un entra brusquement. Une voix, qui me parut avoir le double accent de la surprise et de la douleur, une voix que je crus reconnaître, laissa d'abord échapper cette exclamation toute simple : *Bon Dieu! que vois-je?* Hélas! moi, je ne voyais déjà plus rien; je n'avais pas même la force de faire un mouvement pour essayer de regarder celle qui venait ainsi déranger deux amants. Soit que les plaintifs accents de cette voix, toujours chère, eussent produit dans tout mon être une trop prompte révolution, ou plutôt, soit que la nature, enfin épuisée par tant



...Bon dieu! que vois-je?

de fatigues extraordinaires, en si peu de jours accumulées, demeurât trop faible pour supporter le dernier effort de l'amour, je tombai sans connaissance dans les bras de la comtesse, qui, pour le moment, plongée dans un évanouissement d'une espèce plus désirable, se trouvait hors d'état de me secourir.

Le bruit d'une berline et ses cahots, rappelèrent mes esprits. Un clair de lune favorable me permit de voir, dans tous ses détails, la situation où j'étais : je la trouvais, en vérité, plus douce que ma maladie ne me semblait douloureuse. On m'avait ôté les habits de mon sexe, on m'avait rendu mes habits de femme ; j'étais presque couché dans la voiture, sur le siége du fond. Du même côté, dans l'encoignure à droite, madame de Lignolle, étroitement resserrée, supportait la plus grande partie de mon corps, devenue vraiment un fardeau ; ma tête appesantie reposait sur son sein ; ses deux mains couvraient mon front glacé ; mon visage, que réchauffait le sien, recevait des baisers et des pleurs ; le souffle vivifiant d'une amante ranimait le souffle incertain de ma vie presque éteinte.

En face d'elle et de moi, sur le siége de devant, presque dans le coin de la gauche, un jeune

homme, dont la charmante figure offrait les signes certains d'une grande altération, soutenait mes jambes sur ses genoux, et, se tenant à demi-courbé, s'appuyait légèrement sur les miens. Il essayait de faire passer la douce chaleur de ses mains dans mes mains arrosées de ses larmes. La plus fatigante des attitudes semblait ne rien coûter à son courage. Il attendait avec inquiétude, mais sans impatience, que son ami, rouvrant enfin les yeux, payât tous ses soins d'un regard.

Bonsoir, mon Éléonore!... et vous, ma... (je me repris) mon ami, cher vicomte, généreux Florville, bon soir.

Toutes deux me répondirent par leurs caresses, par leurs sanglots, par l'expression touchante de leurs alarmes et de leurs espérances. Vicomte, je ne m'étais donc pas trompé? c'était vous qui nous surpreniez?... C'était moi, interrompit-il avec un profond soupir. Vraiment, j'en suis encore toute honteuse, dit madame de Lignolle... Heureusement que monsieur savait à peu près.... mais n'importe. Quelle différence!... Monsieur, je vous conjure encore de n'en rien dire à personne, à la marquise de B*** surtout, je vous en conjure; car vous me feriez mourir de chagrin.

Il répondit d'un ton pénétré : Madame la comtesse peut compter sur la plus inviolable discrétion. C'est monsieur qui d'abord vous a secouru, reprit madame de Lignolle; c'est aussi monsieur qui a bien voulu prendre la peine de vous habiller, car enfin la décence ne me permettait pas... Le voilà qui rit, interrompit le vicomte. Ah! tant mieux, dit la comtesse avec un cri de joie; sans doute il souffre moins... Vraiment je l'admire! sa gaieté ne l'abandonne jamais! Faublas rit toujours!... mais quelquefois il pleure aussi!... Mon amant sait pleurer! Le vicomte se contenta de répondre : A qui dites-vous cela? Madame de Lignolle, après un moment de réflexion, m'embrassa tendrement. Monsieur, me dit-elle, vous riez de ce que votre amante, surprise dans vos bras, parle de décence; mais pourtant j'ai raison. Une femme d'ailleurs encore toute confuse, pouvait-elle vous habiller dans une auberge, et devant une foule de gens accourus au bruit de votre accident? Le vicomte, en se chargeant de ce soin-là, m'a rendu le plus grand service, il nous a tous deux secourus en même temps. Grâce à lui, des étrangers n'ont pas vu mon désordre, les importuns se sont promptement retirés; en un clin-d'œil vous avez été, de la tête aux pieds, revêtu. On ne

saurait trouver un ami plus empressé, plus compatissant, une femme de chambre plus entendue, plus alerte... Vraiment, monsieur le vicomte, vous possédez, au suprême degré, l'art de secourir et d'habiller les femmes... Mais admire, mon ami, jusqu'où va sa prévoyance ! Dans l'espoir de nous rencontrer ensemble, il s'était muni des habits que maintenant tu portes.

J'écoutais avec un plaisir secret la comtesse faisant l'éloge de la marquise. Cher vicomte, vous êtes en effet le plus généreux, le plus délicat des amis. Comment vous exprimer ma reconnaissance ? — Ménagez-vous, répondit-il, ne parlez pas, craignez toute espèce d'agitation. — Mon domestique vous a-t-il rejoints dans cette auberge ? — Non. — Quoi ! mon père et ma sœur, sans y avoir été préparés, vont me voir arriver !... — Taisez-vous ; je sais qu'ils sont à Nemours ; nous les ferons avertir demain dès le matin. — Demain ! Où me conduisez-vous donc ?

J'ignore ce qui me fut répondu : je retombai dans ma léthargie.

Celle-ci, troublée par des rêves affreux, dura plus longtemps que la première ; il faisait grand jour, et j'étais bien faible quand je me réveillai.

Je reconnus le château du Gâtinois, l'apparte-

ment de madame de Lignolle, son lit, l'heureux lit où l'amant d'Éléonore avait dernièrement passé deux nuits avec elle. C'était là que maintenant mademoiselle de Brumont languissait accablée des peines du cœur et des douleurs du corps! A genoux dans la ruelle, un mouchoir sur les yeux, les bras étendus vers moi, la tête penchée sur l'extrémité de mon traversin, Florville, au désespoir, gémissait à ma droite. Je vis à ma gauche un objet non moins digne de pitié : c'était mon Éléonore, les cheveux épars, la pâleur sur le front, les yeux levés au ciel, la mort dans les yeux : c'était mon Éléonore qui, plutôt étendue qu'assise sur le bord du lit, disait en sanglottant : le cruel! si du moins il ne parlait que de son épouse! mais il désire ma rivale la plus détestée! mais sans cesse il appelle cette madame de B***, dont je ne puis entendre le nom! il l'appelle presque aussi souvent que son Éléonore! hélas! je croyais n'avoir à combattre que l'amour de Sophie; je n'imaginais pas qu'il eût pour la marquise un véritable attachement!... Mais comment fait-il donc pour aimer ainsi tout le monde? Moi, je ne puis adorer qu'un homme! je ne puis idolâtrer que lui! Quelle femme aurais-je à redouter, si l'ingrat voulait payer mon amour d'un amour égal? — Eh! madame, il est chez

vous, interrompit le vicomte, tout à fait sorti du profond accablement où je l'avais vu plongé. Déjà vous avez sur celles que vous appelez vos rivales l'avantage d'être mère; bientôt vous aurez l'avantage plus grand d'avoir sauvé ses jours. Il est chez vous, n'êtes-vous pas trop heureuse? — Oui, s'écria-t-elle avec transport, ses jours que sa femme avait compromis, que la marquise aurait abrégés, je les sauverai, moi! j'aurai le bonheur de les prolonger peut-être, et de les embellir. C'est à moi qu'ils seront consacrés; car c'est à moi qu'ils appartiendront... Oui, sauvons-les; employons ce nouveau moyen d'être aimée, puisque tous les autres ne suffisent pas; serrons de ce nouveau nœud les liens qui nous unissent; que dans le cœur de mon ami, la reconnaissance se joigne à l'amour, pour m'assurer une préférence d'ailleurs méritée. Sauvons-les... Mais le pourrai-je... si le mal fait toujours de nouveaux progrès! si cette fièvre a des redoublements! si, comme tout à l'heure, dans l'accès d'un transport furieux, il veut quitter son lit, sortir de cet appartement, courir à Sophie qu'il croit voir, à madame de B*** qu'il croit entendre! Le moyen de le calmer, quand il me met au désespoir? Le moyen de le retenir, quand je suis si faible?... Une soi-

rée si pénible ! une nuit passée dans les plus vives alarmes ! je me sens tout à fait épuisée... Vous, monsieur le vicomte, vous avez plus de force et de présence d'esprit que moi ; cependant vous paraissez aussi bien abattu, bien accablé... hélas ! son ami, comme son amante, n'aurait-il plus que du courage ?... O mon Dieu ! donnez-nous des forces !... Mais je vous implore pour une passion que vous condamnez !... Que vous condamnez ? Ah ! vous n'êtes pas injuste ! Voyez mon cœur, et jugez ; jugez ! prenez piété d'une faible mortelle !... Si pourtant mes vœux ne sont pas entendus ? si Faublas succombe ?... S'il succombe ? du moins je n'aurai point sa mort à me reprocher ; ce sera sa femme... non, son indigne maîtresse, la marquise de B*** ! Le souvenir de Sophie lui cause, en effet, de vives agitations ; mais c'est, je le vois bien, celui de madame de B*** qui le poursuit, qui le tourmente, qui l'enflamme ! C'est celui-là qui brûle son sang ! c'est celui-là qui le tue !... Si Faublas succombe, je joindrai cette méchante femme : ta passion désordonnée, lui dirai-je, a détruit ce que le ciel avait créé de plus parfait ; ton artificieuse rage vient de me priver du mortel que j'idolâtrais. Tiens, reçois le digne prix de tes scélératesses ! Dès que j'aurai dit, je la tuerai ; et

puis j'irai sur le tombeau de mon amant... j'irai! je ne pleurerai plus! je me poignarderai!

Ainsi, dans sa douleur, madame de Lignolle m'éclairait sur les dangers de mon état : ce que je prenais pour une léthargie, c'était l'assoupissement de la fièvre; ce que j'appelais mes rêves, c'était un véritable délire.

Cependant j'étais excessivement las, et pour me procurer quelque soulagement en changeant de posture, j'essayai de me mettre sur mon séant. Mes deux gardes, au mouvement qu'elles me virent faire, se jetèrent sur moi, me saisirent par les bras, et réunissant leurs efforts, me retinrent dans la situation qui m'incommodait. Pourquoi voulez-vous quitter votre ami? disait la marquise. Restez-là, criait la comtesse, restez-là, m'entendez-vous? — Éléonore! chère amante! je ne veux pas m'en aller. Sois tranquille. — Ah! dit-elle en m'embrassant, tu me reconnais donc?... Reste-là, je t'en prie!... Va, j'aurai bien soin de toi... va, tu ne manqueras de rien! — J'adressai la parole à madame de B*** : et vous aussi, prenez courage, ma généreuse amie... — Il est encore dans le délire, interrompit madame de Lignolle. — Au contraire, répondit la marquise, je le crois tout à fait revenu. C'est au vicomte qu'il adresse la

parole, et pourtant c'est toujours à la comtesse qu'il parle! C'est moi qu'il regarde, et c'est vous qu'il voit! Plaignez-vous, plaignez-vous donc! — Mon cher Florville, quelle heure est-il! — Midi. — Midi!... Comtesse, avez-vous fait avertir mon père? avez-vous envoyé savoir des nouvelles de ma sœur? — On devrait déjà être revenu, me répondit-elle.

A l'instant même nous entendîmes du bruit dans le corridor : c'était *la Fleur* qui revenait de *Nemours*. La comtesse courut lui ouvrir la porte de son appartement, qu'elle referma dès que le domestique fut entré.

Il avait vu M. de Belcour : ma sœur se portait beaucoup mieux : mon père viendrait dans la soirée faire une visite à madame la comtesse. — Fort bien, la Fleur, lui dit-elle; mais ne mentez pas : Julien, à qui j'avais ordonné de monter à cheval pour aller à Paris informer M. de Lignolle de notre arrivée ici, Julien est-il parti tout de suite? — Avant deux heures du matin, madame. — Bon ! mon cher, laissez-nous... Écoute donc, la Fleur... Prenez cet argent, soyez discret... envoie-nous promptement M. Despeisses, qui doit être resté là-bas.

Ce M. Despeisses ne se fit pas attendre. Il me tâta le pouls, regarda mes yeux, me fit tirer la

langue, et prononça hardiment qu'il n'y avait plus la moindre apparence de danger. Seulement il ajouta que la malade avait besoin de repos. La comtesse, dans le transport de sa joie, sauta au col du médecin, qui fut embrassé d'abord, puis renvoyé.

Madame de B***, depuis quelques minutes, paraissait livrée à de sérieuses réflexions. Elle rompit enfin le silence, pour donner à madame de Lignolle un conseil qui n'était pas absolument désintéressé. Heureusement, dit-elle, il n'est plus nécessaire que nous restions toutes deux auprès de lui. Madame la comtesse ne ferait-elle pas bien de se jeter tout habillée sur le lit de camp dressé dans le cabinet? — Mais vous-même, monsieur... Quant à moi, rien ne presse, interrompit le vicomte; je suis visiblement moins accablé que vous; d'ailleurs, j'aurai tout le temps cette après-dînée. Vous, madame, il faudra que vous receviez la visite du baron. La comtesse déclara qu'elle ne me quitterait point; et je crois que les adroites sollicitations de la marquise auraient été perdues, si je ne les avais appuyées de mes plus vives instances; encore madame de Lignolle ne nous obéit-elle qu'après nous avoir fait promettre que nous ne la laisserions pas dormir plus de deux heures.

Il y eut quelques moments de silence et de calme; après quoi le vicomte me quitta sans bruit, fit, sur la pointe du pied, plusieurs tours dans l'appartement, regarda, sous je ne sais quel prétexte, à travers les vitres du cabinet où reposait la comtesse; puis revenant prendre au chevet de mon lit sa place accoutumée : elle dort, me dit-il à mi-voix. Et, d'un air inquiet, il ajouta : Chevalier, j'ai mille choses à vous dire; mais gardez-vous de m'interrompre, ne vous fatiguez pas; écoutez seulement. Ici madame de B***, s'étant un instant recueillie, prit une de mes mains, qu'elle retint dans les siennes, et me regarda tendrement. Ah! reprit-elle enfin, voyez si je n'ai pas raison d'accuser le sort! moi, qui depuis six mois et pour toujours condamnée au repentir, à l'indifférence, aux regrets, ne voyais plus qu'une consolation possible, celle de contribuer du moins en quelque chose à vos félicités, je viens de faire tous vos malheurs! Je sacrifierais pour mon ami ce que j'ai de plus cher, et c'est par moi qu'il a perdu ce qu'il chérit le plus! Suis-je assez malheureuse? Depuis longtemps vous ne devez plus m'aimer, Faublas; désormais vous allez me haïr. — Ne plus vous aimer! — Parlez donc plus bas, interrompit-elle, ou plutôt ne par-

lez pas. Ne parlez pas, mon ami, cela vous agite, cela vous fait mal... Faublas, vous allez me haïr! répéta-t-elle d'une voix tremblante; et comme elle me vit prêt encore à l'interrompre, elle se hâta d'ajouter : mais non, non, vous seriez trop injuste... Faublas, puisque vous ne désirez point me trouver coupable, répétez-vous, pour ma justification, ce que je vous ai dit dans la forêt de Compiègne. Ah! votre amie ne s'en défend point; pour qu'elle se trouve un peu moins à plaindre, il lui importe que vous ne conserviez contre elle aucune espèce de ressentiment. — O vous qui m'êtes toujours chère, croyez-moi, je ne conserve que le souvenir d'une générosité, d'une délicatesse à laquelle on ne peut rien comparer! et, le dirai-je? d'un am... Je l'aurais dit, mais la marquise craignit apparemment de l'entendre; elle me coupa brusquement la parole : d'une amitié qui ne finira qu'avec la vie. Je comprends; mais ne parlez pas, Faublas; craignez, je vous le répète, toute espèce d'agitation. Laissez-moi parler seule; laissez-moi la douceur de vous apprendre combien je me suis occupée de vous depuis notre séparation dans la forêt. Tourmentée de la crainte de ne pouvoir plus empêcher le cruel événement que je redoutais, je me suis hâtée d'ar-

river du moins assez tôt pour vous offrir les soins de l'amitié... Elle ajouta, d'un ton bien triste : il est vrai que je prenais une inutile peine; l'amour déjà vous consolait : une femme plus chérie... — Plus chérie!... n'affirmez pas cela, car en vérité je ne sais qu'en penser moi-même. — Quoi! répondit-elle, en affectant de prendre le change, vous n'aimez pas madame de Lignolle autant que Sophie? — Autant que Sophie? Non, sans doute. Ni madame de Lignolle, ni...

Je crois que j'allais dire, ni madame de B***. Elle m'en empêcha.

Mais, monsieur ne criez donc pas! Faudra-t-il vous le redire cent fois?... Faublas, vous réveillerez la comtesse... vous vous ferez mal... mon ami!... Je ne sais plus ce que je vous disais. — Que vous vous étiez hâtée de venir pour me consoler. — Pour vous consoler! Je n'ai point dit cela!... Pour vous secourir, chevalier... En effet, dès que madame de Lignolle vous eut emmené, dès que Rosambert... — A propos, qu'est-il devenu? — Je l'ai fait transporter à Compiègne même, dans la maison d'un ami que j'ai là. — D'un de vos amis, à vous? — A moi. Le chirurgien parlait de risquer le transport à Paris : je n'ai point voulu qu'on fît supporter à M. le comte les fatigues

d'une route; je n'ai point souffert qu'on le mît à l'auberge : il n'y aurait peut-être pas trouvé tous les secours nécessaires; et, dans l'état où il est, le défaut de soins eût pu lui causer la mort. Le lâche l'a méritée, mais c'est de moi qu'il doit la recevoir : je ne confierai point aux communs accidents de la vie le soin de son châtiment, qui me regarde seule. Au reste, ce que je désire le plus... — Mais, écoutez donc : ne craignez-vous pas les suites de cette affaire? êtes-vous sûre de la discrétion de tant de gens?... — Allons, mon ami, ne dites plus rien, vous vous fatiguez... Je me suis servie des moyens ordinaires, qui ne sont pas mauvais; j'ai magnifiquement acheté le secret : les promesses et les menaces ont été prodiguées avec l'or. — Ces précautions ne suffisent pas toujours. — Paix donc... J'en ai pris d'autres, poursuivit-elle d'un air embarrassé... c'est pour cela qu'il m'a fallu rentrer dans la capitale, où j'ai perdu quelques heures... mais dès que je me suis vue libre, j'ai volé du côté de Fromonville... où je croyais arriver avant vous, puisque vous deviez... passez la nuit chez la comtesse. A moitié chemin, j'ai rencontré un de mes émissaires, qui venait à Paris me rendre compte de ce que ses compagnons avaient découvert à Montcour. Il

avait, sur sa route, attentivement examiné les voyageurs. Par les divers renseignements qu'il me donna, j'appris, non sans quelque surprise, que vous aviez sur moi beaucoup d'avance, et que madame de Lignolle aussi me précédait de quelques postes. A cette nouvelle, j'ai redoublé de vitesse, et si je n'avais pas manqué de chevaux à *Pui-la-Lande*, j'étais encore à Montargis avant la comtesse. — Oh! oui; mais elle est arrivée la première; et même, à propos de cela, je vous dois bien des remercîments, bien des pardons surtout... Vous nous avez trouvés... Comment avais-je négligé de fermer cette porte? comment... — Chevalier, faites-moi grâce des détails; et, tenez, je vous en prie, qu'il ne soit jamais entre nous question de cette rencontre. — Cependant, permettez... — Je ne permets rien. Vous ne parlerez plus de cette aventure, si vous conservez pour moi quelque...

La marquise un moment s'arrêta pour chercher l'expression convenable. Ce fut le mot estime qu'elle prononça d'abord : celui de respect, elle ne le hasarda qu'après, et d'une voix tremblante, et d'un air presque humilié.

Oui, j'ai pour vous beaucoup d'estime, beaucoup de respect, beaucoup d'am... — D'amitié;

je vous entends, n'achevez pas... Faublas, me voilà pleinement récompensée ; il ne manque plus à ma tranquillité que la certitude de votre entier rétablissement... Vous avez beaucoup trop parlé, reposez-vous ; tâchez de dormir... ne fût-ce qu'un quart d'heure... je vous en prie... je le veux.

Si elle ne m'en avait pas donné l'ordre, je me serais vu bientôt forcé de lui en demander la permission. Mais le pénible sommeil qui m'accabla ne dura pas longtemps. Je me réveillai si tôt et si brusquement, que la marquise en fut déconcertée : je la surpris versant des larmes sur un papier qu'elle se hâta de dérober à ma vue. Quel est donc, osai-je lui demander, quel est cet écrit fatal qui fait ainsi couler vos pleurs ? — Hélas ! pourquoi vous le dirais-je ? répondit-elle en soupirant. — Sans doute, répliquai-je avec un peu d'amertume, il est passé le temps où votre ami pouvait n'ignorer aucun de vos secrets. — Des secrets pour vous ! dit-elle. Si j'en avais, je n'en aurais qu'un ; et celui-là, Faublas, vous le devineriez sans peine ; mais alors il faudrait, par commisération autant que par délicatesse, m'aider à le garder. — Commisération ! quel mot ! — C'est celui qui convient. Mes chagrins... — Je m'efforcerai du moins de les consoler. — Et si maintenant, s'écria-t-elle

avec désespoir, si maintenant plus que jamais ils sont inconsolables!... Tenez, mon ami, je vous en conjure, ne m'interrogez pas, ne me demandez rien, laissez-moi seule et tout entière à ma douleur; laissez-moi pleurer... des plaintes et des larmes! voilà donc ma dernière ressource! et pourtant je me suis estimée capable de soutenir patiemment les dures épreuves réservées aux femmes malheureuses et à la plus malheureuse des femmes! J'ai eu l'orgueil de me croire à jamais prémunie contre les injustices des hommes et les persécutions du sort. Insensée que j'étais!... du moins je me suis aujourd'hui, par ma propre expérience, convaincue d'une vérité que j'avais toujours soupçonnée, et qui console ma faiblesse : ce courage guerrier dont vous autres hommes vous montrez si fiers, est de tous les courages le plus facile, comme le plus commun. Il est aisé d'aller, pour la vengance ou pour la gloire, un moment exposer sa vie; il ne l'est point de soutenir avec une égale constance plusieurs malheurs inattendus. Tant d'autres revers plus grands encore, aussi peu prévus, aussi peu mérités, ne m'avaient pas tout à fait abattue; pourquoi celui-ci m'accable-t-il? Je ne sais, mais j'ai sur le cœur un énorme poids; si je n'obtiens un prompt soulagement, je

succombe; il faut céder : mon ami, laissez-moi pleurer, laissez-moi gémir.

Je voulus parler; mais pour m'en empêcher elle posa sa main sur ma bouche. Je pris cette main toujours douce et jolie, je la serrai, je la baisai, je la mis sur mon cœur, sur mon cœur vivement ému.

On eût dit que madame de Lignolle attendait ce moment : elle sortit tout à coup de son cabinet où je la croyais endormie. Mon premier mouvement fut de repousser la marquise. Celle-ci, toujours étonnante dans les occasions pressantes, conserva plus de présence d'esprit que moi. Persuadée qu'il était trop tard, elle ne voulut ni retirer sa main, ni changer de situation. Vous m'auriez laissé dormir jusqu'à demain, dit la comtesse. Puis regardant le vicomte, elle ajouta : qu'y a-t-il donc? — Une palpitation, répondit-il froidement. — Une palpitation!... Mais vous pleurez! Est-ce que c'est dangereux, une palpitation? — Pas ordinairement; mais dans son état, toute agitation peut être nuisible. La comtesse m'adressa la parole : mon ami, vous sentiriez-vous plus mal? — Au contraire, je me sens mieux. — Parce que tu me vois? — Parce que je revois celle qui m'est chère, celle à qui j'ai donné trop de

chagrin, celle dont la tendresse inquiète veille sur mes jours... — C'est assez, interrompit madame de B***, qui me serra la main, elle vous comprend ; elle est payée de ses soins. Sans doute, je le comprends, s'écria madame de Lignolle en m'embrassant ; mais n'importe, laissez-le dire, il parle si bien !

Quoique la comtesse témoignât le désir de me faire causer, je gardai le silence. Et qu'aurais-je pu dire encore ? je venais de m'expliquer de manière que tout le monde avait été content.

Personne ne le fut quelques moments après, car M. de Lignolle arriva beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait : *Julien*, dépêché vers lui, l'avait rencontré sur la route. Il demanda de mes nouvelles avec beaucoup d'empressement et d'intérêt ; mais l'air dont il regardait la marquise ne laissa pas de m'alarmer. Monsieur est un intime ami de mademoiselle de Brumont, lui dit la comtesse, qui s'aperçut comme moi de son inquiétude et de son étonnement. Un ami ? répéta-t-il. La marquise se hâta de prendre la parole : un ami de l'enfance. — Monsieur est noble ? — Je suis vicomte. — Vicomte de ?... — De Florville. — Ce nom-là est nouveau pour moi. — Peut-on savoir tous les noms ? — Sans me vanter, il y en a peu

que j'ignore. Il prit un siége, et regardant la marquise d'un air dédaigneux, il ajouta : mais apparemment que votre famille n'est pas ancienne? — Le grand-père de mon bisaïeul a monté dans les carrosses de roi. — Ah! ah!.. Monsieur, je suis votre très-humble serviteur. Il s'était levé et venait de saluer la marquise. Vous paraissez bien jeune, lui dit-il. — Je ne suis point majeur. — Ni prêt à l'être? — Oh! j'y viendrai. Par quel hasard, demanda-t-il à sa femme, avons-nous le bonheur de posséder monsieur chez nous? — Par quel hasard? Mais, c'est que... c'est que... Voici le fait, interrompit le vicomte qui vit l'embarras de la comtesse. — Eh bien, oui, dites-le! s'écria-t-elle. Voici le fait, répéta madame de B***. Depuis longtemps mademoiselle me faisait espérer que j'aurais le plaisir de lui donner à dîner chez moi. Elle avait jusqu'à présent différé de me tenir parole, parce qu'il y a, pour ainsi dire, un voyage à faire... — Où demeurez-vous donc? — A Fontainebleau. J'y passe huit mois de l'année, j'ai un appartement au château. M. de Lignolle s'inclina.

Moi, j'écoutais la marquise avec un plaisir mêlé d'étonnement : cette femme qui tout à l'heure, déplorant je ne sais quel malheur nou-

veau, paraissait inutilement vouloir retenir des sanglots, étouffer ses gémissements et résister à son désespoir, est-ce bien elle que j'ai vue, le moment d'après, donner avec un admirable sang-froid le change à la comtesse? Est-ce bien elle que j'entends maintenant, d'une voix ferme et d'un front tranquille, et du ton de la vérité, faire à M. de Lignolle une fable impromptue, ingénieuse et vraisemblable? O madame de B***! comme vous savez au besoin composer votre figure, assurer votre maintien, sécher vos larmes, dissimuler vos passions, vous rendre enfin tout à fait maîtresse de vous! Oh! comme en un moment vous venez de justifier et d'augmenter la haute opinion que j'avais de vos talents et de votre force!

Elle continuait: Hier pourtant mademoiselle est venue... Ah! voilà, s'écria le comte en s'adressant à moi, voilà cette affaire indispensable qui vous forçait à sortir pour vingt-quatre heures! c'était pour une partie de plaisir que vous quittiez la comtesse, retenue au lit par une indisposition assez grave! A sa place je ne vous le pardonnerais pas. La marquise reprit: Elle est venue, et, pour comble de bonheur, elle m'a amené madame la comtesse... Quoi! dit M. de Lignolle à sa femme, vous

avez dîné chez un jeune homme que vous ne connaissez pas, et qui ne vous avait pas même invitée? Monsieur, trêve de morale, répondit-elle; écoutez l'histoire jusqu'à la fin. Vous concevez, ajouta le vicomte, combien la visite de ces dames m'a charmé. Hélas! ma joie n'a pas duré longtemps. Dans l'après-dînée, mademoiselle s'est sentie mal à son aise ; nous avons cru que cela ne serait rien; mais le soir le mal a augmenté. Nous voilà d'abord fort embarrassés, comme vous pensez bien; car il n'y avait pas moyen qu'une jeune demoiselle malade restât chez un garçon. Heureusement madame la comtesse, qui a beaucoup de présence d'esprit...— Beaucoup moins que vous, monsieur le vicomte, je vous rends justice... — A pris le parti de faire transporter mademoiselle ici... où elle a bien voulu me permettre de l'accompagner. Pourquoi donc ici plutôt qu'à Paris? dit le comte à madame de Lignolle. — Pourquoi?... ma foi, demandez à monsieur le vicomte. — Celui-ci répondit aussitôt : parce qu'il y aurait eu quatorze mortelles lieues à faire, et que de Fontainebleau ici il n'y en a pas sept.

Le comte, qui ne trouva pas cette raison mauvaise, garda le silence pendant quelque temps : il paraissait observer M. de Florville et mademoi-

selle de Brumont. Puisque vous êtes l'ami de mademoiselle, dit-il enfin, vous devez savoir deviner des charades? Oui, monsieur, répliqua la marquise, mais pas à présent, s'il vous plaît : je ne m'y sens pas du tout disposée.

Ceci fut pour M. de Lignolle un nouveau trait de lumière; il prit la comtesse à part; mais curieux de savoir ce qu'il lui disait, nous écoutâmes attentivement.

Madame, ce jeune homme-là n'est pas l'ami de votre demoiselle de compagnie. — Que voulez-vous qu'il soit? — Il est son amant, madame. — Ah! l'excellente idée que vous avez là! — Ne riez pas, madame, vous savez que je m'y connais. — Je sais que vous le dites. — Et je crois qu'il faut veiller sur mademoiselle de Brumont. — Vraiment, monsieur? — Il faut y veiller de près. — C'est mon intention. — Ce vicomte est jeune... a une jolie figure... ne paraît pas manquer d'esprit... ni d'usage... je lui trouve je ne sais quoi de très-distingué... et je l'ai vu quelque part... il a tout l'air d'un séducteur, madame. — Monsieur, j'admire avec quelle sagacité vous pénétrez les gens en un quart d'heure. — Voilà ce que c'est que de connaître le cœur humain, comtesse!... je crains que la petite Brumont ne soit déjà la dupe de ce

jeune homme-là. — Bon! — Avant-hier, qu'est-elle devenue? — Elle a passé la journée chez son père. — En êtes-vous sûre? — Oui. — Mais hier, ce dîner à la campagne? cela ressemble furieusement à une partie fine, au moins. — Je ne sais pas ce que c'est qu'une partie fine, monsieur. — Madame, une partie fine... c'est une partie... C'était une partie fine, allez, je vous le dis. — Expliquez-moi donc... — Je vous l'explique aussi : c'est une partie... une partie à deux. — Nous étions trois. — Aussi je suis persuadé que vous les avez beaucoup dérangés en y allant. — Ai-je mal fait? — Vraiment, vous auriez dû auparavant me consulter. — Passons, monsieur. — Madame, j'ai déjà plusieurs preuves du penchant que ce jeune homme a pour cette jeune fille. — Voyons! vite! — Ses yeux sont rouges, parce qu'ils ont pleuré; ses yeux ont pleuré, parce que son âme s'est affectée; son âme s'est affectée, parce que sa maîtresse est tombée malade : donc il aime mademoiselle de Brumont. — Votre logique est pressante, monsieur. — Et il faut que son âme soit profondément affectée, puisqu'il n'a pas voulu deviner mes charades! Ne riez pas, madame!... ceci est sérieux... éclairez la conduite de votre demoiselle de compagnie; donnez-lui son congé

pour toujours, ou ne la quittez pas une minute. — Monsieur, mon choix est fait; j'aime mieux ne pas la quitter. — Quant à ce jeune homme, je vais le prier poliment de s'en retourner chez lui. — Non pas, monsieur... — Mais, madame... — Point de mais! je ne le veux pas.—Tant pis pour vous, madame; on vous attrappe; ces jeunes gens-là vous joueront quelque méchant tour, je vous en avertis.

Un peu mécontent de sa femme, mais très-content de lui, M. de Lignolle sortit de l'appartement. La comtesse alors fit les plus vifs remercîments au vicomte. Vous m'avez, lui dit-elle, très-habilement tirée de l'embarras extrême où j'étais; vous êtes, après Faublas, le jeune homme du monde le plus spirituel et le plus aimable. Il lui répondit : Croyez-moi, ne perdez pas votre temps à me complimenter; vous êtes encore menacée d'un danger prochain, auquel il faut songer à vous dérober. Le comte est ici, le baron doit y venir; s'ils se rencontrent, ils peuvent avoir une explication dont vous devez redouter les suites. — Vous avez raison ; mais quel parti prendre? — Faire dire à M. de Faublas de ne pas venir. — Ah! je suis bien aise de le voir et de lui parler. — Cependant je prendrai la liberté de vous repré-

senter... — Tenez, monsieur, toute représentation est inutile : si le baron ne devait pas venir, je l'enverrais chercher. — En ce cas, trouvez donc quelque moyen d'écarter M. de Lignolle.

Elle le fit appeler, et lui dit qu'elle désirait quelques pièces de gibier. Charmé de la demande, le comte se hâta de dîner, et partit pour la chasse. La marquise, alors tout à fait tranquille, alla prendre, sur le lit de camp du cabinet, la place que madame de Lignolle y occupait une heure auparavant.

Il n'y avait pas un quart d'heure que la comtesse et moi goûtions les douceurs du tête à tête, quand on vint rudement frapper à la porte. Figurez-vous notre surprise et mes craintes; c'était M. de Lignolle, déjà revenu de la chasse. Il criait : Ouvrez, ouvrez vite ; je vous amène madame de Fonrose... Oui, madame de Fonrose qui venait nous voir... je l'ai rencontrée comme je sortais du parc... Quel bonheur! La comtesse courait à la porte.

Un moment, ma chère Éléonore, un moment. Que je te dise... C'est madame de Fonrose! ne lui parle pas du vicomte. — Pourquoi? — Parce que... Tiens, mon amie, j'aurais dû t'en prévenir plus tôt; mais j'étais si malade! je n'y ai pas

songé... Le vicomte et la baronne sont ennemis jurés. Il paraît que Florville, qui lui a fait sa cour, n'en a pas été maltraité; mais ils se sont fort mal quittés, ils se détestent... Ouvre maintenant, car on frappe encore : surtout fais bien attention à ce que tu diras; ne va pas parler du vicomte. — Non, non, sois tranquille (1).

LE COMTE, *en entrant.*

Où est donc le vicomte?

LA COMTESSE.

Chut!

LE COMTE.

Plaît-il?

LA COMTESSE.

Taisez-vous.

LA BARONNE, *regardant madame de Lignolle d'un air étonné.*

Est-ce que je vous dérange, comtesse?

---

(1) Je puis rapporter ici mot à mot l'une des plus singulières scènes dont j'aie été le témoin et l'acteur : il est bien vrai que la situation où j'étais ne me permit pas d'entendre absolument tout ce qui fut dit de part et d'autre; mais les détails qui m'ont alors échappé, je les ai sus depuis de la bouche même de celle que son imprudence et son mauvais sort réduisirent à y jouer le principal rôle.

LA COMTESSE.

Point du tout.

LA BARONNE, *à Faublas.*

Eh bien! cette chère enfant comment va-t-elle?

LE COMTE.

Ce n'est rien, je vous dis; un peu de fièvre...

FAUBLAS.

J'ai osé me flatter que mon père...

LE COMTE.

Monsieur votre père est un homme fort étrange, mademoiselle.

FAUBLAS.

Vous dites, monsieur?...

LE COMTE.

Comment! il m'aperçoit de loin! le voilà qui tout à coup descend de voiture, et s'enfuit à travers champs, comme s'il eût vu le diable : on n'est pas sauvage à ce point.

LA BARONNE.

Nous vous avons déjà dit cent fois que M. de Brumont avait des affaires secrètes.

LE COMTE.

Quoi! dans ma terre?

LA BARONNE.

Non, mais dans les environs.

LE COMTE.

Ah! chez M. de Florville, peut-être.

LA COMTESSE.

Paix donc!

FAUBLAS, *vivement à la baronne, qui regarde madame de Lignolle d'un air étonné.*

Par quel hasard madame la baronne est-elle dans ce pays-ci?

LA BARONNE.

La nuit dernière, un exprès est venu me dire que M. votre père avait le plus pressant besoin de mes services.

FAUBLAS.

Ah! oui... ma chère Adélaïde est-elle mieux?

LA BARONNE.

Beaucoup mieux.

LA COMTESSE, *à Faublas.*

Ne parlez pas trop, ménagez-vous.

LA BARONNE.

Comme une nuit l'a changé!

LE COMTE.

Une nuit! dites plusieurs, madame; car ne vous y trompez pas, cette maladie-là vient de loin. Ces deux dames, pendant leur premier voyage ici, n'ont songé qu'à se divertir, et Dieu sait comme on s'en est donné : toute la journée courir dans

le parc, revenir essoufflées, hors d'haleine, et recommencer ici! Madame, elles jouaient comme deux enfants, elles se battaient comme deux écoliers; pas un meuble ne pouvait rester en place : la nuit!... oh ! c'était bien autre chose, la nuit!

LA COMTESSE, *en riant.*

Monsieur, comptez-vous apprendre à la baronne quelque chose de nouveau?

LE COMTE, *sans l'écouter.*

La nuit, elles couchaient dans la même chambre... et croiriez-vous qu'au lieu de dormir, elles ne faisaient que chuchoter. Elles ne faisaient que çà!... Ce que je vous dis, madame, il faut le prendre au pied de la lettre; elles ne faisaient que çà... je les entendais bien, parce que, voyez-vous... nous ne sommes séparés que par cette cloison... Or, toute personne raisonnable conçoit que faire toute la journée beaucoup d'exercice et se fatiguer encore la nuit, c'est le vrai moyen de se tuer. Aussi la comtesse, en revenant à Paris, s'en est-elle sentie fort incommodée : des migraines, des maux de cœur!

LA BARONNE.

Des maux de cœur, comtesse!

LA COMTESSE.

Bon! ce n'est rien.

LA BARONNE.

Ah! prenez-y garde.

LE COMTE, *enchanté.*

N'est-il pas vrai qu'il faut qu'elle y prenne garde?... Mademoiselle, plus fortement constituée, a résisté plus longtemps; et peut-être que si elle se fût reposée chez nous, au lieu d'aller chez ce M. de Florville.

LA COMTESSE.

Taisez-vous donc.

FAUBLAS, *vivement à la baronne, qui paraît encore très-étonnée.*

Madame la baronne?

LA BARONNE.

Eh bien!

FAUBLAS.

Un secret... *tout bas.* Vous avez passé par Nemours?

LA BARONNE, *à mi-voix.*

C'est là que j'ai trouvé M. votre père. J'ai laissé ma femme de chambre auprès d'Adélaïde.

LE COMTE *reprend.*

Oui, je crois que si elle n'eût pas dîné chez le vicomte...

LA COMTESSE.

Il ne se taira pas!

LA BARONNE.

J'entends. Ces dames ne voulaient pas me mettre dans le secret! il faut donc les avertir que j'y suis. Oui, je sais qu'elles ont hier dîné à Fontainebleau; M. le comte me l'a dit.

FAUBLAS, *faisant à la baronne un signe d'intelligence.*

Madame la baronne le connaît, le vicomte.

LA BARONNE, *d'un air fin.*

Si je le connais! la bonne question que vous me faites-là!... c'est un joli garçon... qui a de la tournure... de l'esprit...

LA COMTESSE, *bas à Faublas.*

Il me semble qu'elle n'en dit pas trop de mal.

FAUBLAS, *bas.*

C'est qu'elle dissimule; attendez donc.

LA BARONNE.

Le grand-père de son bisaïeul a monté dans les carrosses du roi.

LA COMTESSE, *bas.*

Tu as raison. Je crois qu'il y a de l'ironie.

FAUBLAS, *bas.*

Sans doute.

LA BARONNE.

Avec tout cela, je lui connais un terrible défaut.

LA COMTESSE.

Ah!

LE COMTE.

C'est!

LA BARONNE.

Au moins j'ai mon garant; c'est encore M. le comte qui me l'a dit; le pauvre jeune homme n'est pas fort sur l'article des charades.

LA COMTESSE, *riant aux éclats.*

C'est peut-être pour cela que vous lui en voulez?

LA BARONNE, *regarde la comtesse et le chevalier.*

Est-ce que je lui en veux?

FAUBLAS *lui fait un signe d'intelligence.*

Certainement, vous êtes brouillée! allez-vous en faire un mystère?

LA BARONNE, *d'un air fin.*

Allons! nous sommes brouillés, j'en conviens; mais c'est qu'en vérité il a eu de grands torts avec moi.

FAUBLAS, *bas à la comtesse.*

Vois-tu ?... (*haut à la baronne.*) Je ne voulais pas qu'on vous parlât de lui; mais puisque monsieur le comte...

LA BARONNE.

Oui, nous ne sommes pas amis; (*au comte,*

après un moment de réflexion) et franchement voilà ce qui m'a empêché hier d'accompagner ces dames, car elles me l'avaient proposé.

FAUBLAS, *à mi-voix à la baronne.*

A merveille!

LA COMTESSE, *du même ton.*

Ceci n'est pas maladroit! je vous remercie.

LE COMTE, *à la baronne, en se promenant dans l'appartement.*

Ces dames... ces dames auraient bien fait, si elles avaient fait comme vous. (*A la comtesse.*) Mais où donc est-il ce monsieur?

LA COMTESSE.

Il dort.

LE COMTE, *regardant à travers les vitres du cabinet.*

Oui, vraiment. Le voilà sur le lit de camp ; il s'y est jeté tout habillé.

LA BARONNE.

Ne le verrai-je pas?

LE COMTE.

Si vous voulez le voir, entrez.

FAUBLAS, *avec impétuosité.*

N'entrez pas!... il est excédé de fatigue, il repose.

LA BARONNE, *un peu étonnée.*

Bon Dieu ! quedevivacité ! Mademoiselle, vous vous ferez mal.

FAUBLAS, *avec une tranquillité feinte.*

Mais aussi quelle idée d'aller déranger ce jeune homme qui a passé la nuit !

LA BARONNE, *observant le chevalier.*

Est-il impossible d'approcher de lui, sans faire de bruit et sans vous faire de la peine ?

FAUBLAS, *d'une voix altérée.*

Il n'est pas question de moi... Mais si vous le réveillez ! Si...

LA BARONNE.

Si je le réveille, il se rendormira ; voilà tout le mal.

FAUBLAS, *embarrassé.*

Voilà tout le mal ! voilà tout le mal !... c'en est un grand.

LA BARONNE.

Mademoiselle... vous direz tout ce que vous voudrez, je suis très-curieuse de voir votre intime ami... l'ami de votre enfance... que vous craignez si fort qu'on ne dérange. (*Elle se lève.*)

LA COMTESSE, *d'un air malin.*

A quoi bon ? vous le connaissez très-bien.

LA BARONNE.

Ah ! je veux savoir s'il n'a pas beaucoup changé depuis que je ne l'ai vu. (*Elle s'approche du cabinet.*)

FAUBLAS, *bas à la comtesse.*

Arrêtez-la donc.

LA COMTESSE, *bas.*

Pourquoi? Elle l'aime peut-être encore; elle veut du moins avoir le plaisir de le regarder : où est l'inconvénient?

FAUBLAS.

Ne connaissez-vous pas la baronne? elle va faire une scène.

LA COMTESSE.

Eh bien ! attends, je vais lui parler. (*Elle court à madame de Fonrose.*) Entrez, regardez, si cela vous fait plaisir ; mais ne l'éveillez point, car il doit être las.

Qu'on juge de ma situation ; il ne me reste pas une seule objection raisonnable à faire, et ma faiblesse me retient au lit ; j'y suis piqué de cent mille épingles : déjà la baronne est près de la porte vitrée, et j'ai peine à dissimuler mon inquiétude extrême. Quel heureux obstacle tout à coup me rassure ! Le vicomte s'est enfermé dans le cabinet ! La marquise est donc en sûreté... Non... hélas !...

non, cette précaution ne la sauvera pas : madame de Lignolle vient de donner à madame de Fonrose un passe-partout.

Dès que la baronne fut entrée, j'entendis ces mots : Oui, cette figure est assez jolie ; mais c'est justement celle que je connais... Non... oui... point du tout !... si fait... c'est cela, c'est cela même... Eh bien ! j'osais à peine le soupçonner. L'aventure me paraissait trop incroyable... Éveillez-vous, charmant jeune homme ! venez, monsieur le vicomte ! venez un peu voir la compagnie... Allons ! allons donc !... je vais vous donner la main.

Ce fut le bras qu'elle lui donna ; car madame de B***, dormant tout debout, se soutenait à peine.

Quiconque, seulement une fois dans sa vie, fut en sursaut tiré d'un sommeil très-profond, a bien senti ce que je vais mal décrire. On ne passe pas tout à coup, et sans quelque douleur, de cet état de mort à un état de vie : les yeux d'abord s'ouvent, mais ils demeurent offusqués d'un nuage épais : l'oreille entend ; mais elle ne recueille que la moindre partie des mots qu'on lui confie, et qu'elle dénature ; c'est surtout au cerveau que le trouble est extrême. Le cerveau se trouve en même

temps chargé des idées récentes que lui laisse un rêve tout à l'heure interrompu, et des idées souvent contraires que lui transmet un cruel interlocuteur. De ce choc imprévu résulte une confusion totale. C'est dans ce moment de désordre qu'on regarde sans voir, qu'on écoute sans comprendre, qu'on parle sans penser; et n'attendez pas que j'explique quel instinct machinal fait mouvoir un corps auquel il manque une âme.

Telle parut madame de B***, lorsque, soutenue, ou plutôt traînée par madame de Fonrose, elle arriva dans la chambre où nous étions.

FIN DU TOME TROISIÈME.



